

Hon. William Forward.

SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU

TOME VINGT-NEUVIEME.

SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME CINQUIEME.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

RÉPLIQUE
DE M. BORDE

A la Réponse de M. Rousseau, ou second Discours sur les avantages des Sciences & des Arts (*).

JE n'avois regardé le premier Discours de M. Rousseau, que comme un paradoxe ingénieux, & c'est sur ce ton que j'avois répondu. Sa derniere réponse nous a dévoilé un systême décidé, qui m'a engagé dans un examen plus réfléchi de cette grande question, de l'influence des sciences & des arts sur les mœurs. L'importance de la matiere, des détails plus approfondis, quelques vues nouvelles que je crois avoir découvertes, m'excuseront d'avoir traité un sujet déjà si-rebattu : il s'agit ici tout à-la-fois de la vertu & du bonheur, les

(*) Ce second Discours eût été mis immédiatement à la suite du premier, si l'on eût eu d'abord l'intention de l'imprimer. On n'y a été déterminé qu'après coup & en considérant que, quoique M. Rousseau n'y ait pas répondu sur le champ, il l'a cependant fait quelque tems après d'une maniere indirecte dans sa Préface de Narcisse.

deux points principaux de notre être ; que ne doit-on pas entreprendre pour achever de dissiper les nuages qui obscurcissent encore la plus utile vérité ?

Je commence par examiner les effets de l'ignorance dans tous les tems ; je fais voir qu'elle n'a jamais produit, ni dû produire cette pureté de mœurs si exagérée & si vantée, & dont on fait un argument si puissant contre les sciences : je lui oppose ensuite les vices & la barbarie des peuples ignorans qui existent de nos jours : de-là je passe à l'examen de ce que l'on doit entendre par ces mots, *Vertu* & *Corruption* ; & je finis par considérer quels sont leurs rapports avec les arts & les sciences, que je justifie contre tous les nouveaux reproches qu'on a osé leur faire : j'attaque successivement toutes les preuves de mon adversaire à mesure qu'elles se rencontrent sur ma route, dans le plan que je me suis tracé, & je n'en laisse absolument aucune sans réponse.

Je parcours d'abord les traditions des premiers siecles du monde ; ici je vois les hommes représentés comme d'heureux bergers gardant leurs troupeaux au sein d'une

paix profonde, & chantant leurs amours dans des prairies émaillées de fleurs ; là ce sont des manieres de monstres disputant les forêts & les cavernes aux animaux les plus sauvages ; d'un côté je trouve les fictions des poëtes, de l'autre les conjectures des philosophes : qui croirai-je, de l'imagination ou de la raison ?

Quelle pouvoit être la vertu chez des hommes qui n'en avoient pas même l'idée, & qui manquoient de termes pour se la communiquer ? ou si leur innocence étoit un don de la nature, pourquoi nos enfans en sont-ils privés ? Pourquoi leurs passions précedent-elles de si loin la raison, & leur enseignent-elles le vice si naturellement, tandis qu'il faut tant d'art & de culture pour faire germer la vertu dans leurs ames ?

Cet âge d'or (*), dont on fait un point de foi, que l'on nous reproche si amérement de ne pas croire, étoit donc un tems de prodiges ; il ne manquoit plus que de couvrir la terre de moissons & de fruits, sans que les hommes s'en mêlassent, & de faire couler des ruisseaux de miel & de

(*) *Voyez la Réponse de M. Rousseau.*

lait. Le miracle du bonheur des premiers hommes eſt auſſi croyable que celui de leurs vertus.

Mais comment des traditions auſſi abſurdes avoient-elles pu acquérir quelque crédit ? Elles flattoient la vanité, elles étoient propres à exciter l'émulation : les traditions les plus ſacrées de l'ignorance étoient-elles plus raiſonnables ? Qu'on en juge par l'hiſtoire de ſes Dieux, l'objet du culte de tant de ſiecles & du mépris de tous les autres.

D'ailleurs, le préjugé de la dégradation perpétuelle de l'eſpece humaine devoit être alors dans toute ſa force ; rien n'étoit écrit, les connoiſſances n'étoient que traditionnelles, on manquoit d'objets de comparaiſon pour s'inſtruire, les livres n'enſeignoient point à juger les hommes par les hommes, un peuple par un autre peuple, un ſiecle par un autre ſiecle : quelle devoit être alors la ſouveraineté d'une génération ſur l'autre, de celle qui donnoit tout, ſur celle qui recevoit tout ? & dans quelle progreſſion le culte de la poſtérité devoit-il s'augmenter à meſure de l'éloignement ? On appella des Dieux ceux que dans d'au-

tres siecles on eût à peine appellés des hommes : les tems héroïques ont été depuis plus justement nommés les tems fabuleux.

On demande quels pouvoient être les vices & les crimes des hommes avant que ces noms affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés ; je demanderois plutôt quelle pouvoit être la sureté de la vie & des biens avant l'existence de ces noms sacrés ? Car j'appelle sacré ce qui est la base de la foi & de la paix de la société, le principe de l'industrie & de l'émulation : tous les droits étant égaux, les concurrences devoient être sans fin : lorsque la loi du plus fort étoit la seule, & avant qu'il y en eût d'autres pour fixer les propriétés acquises par le travail & l'industrie, & nécessaires à chacun pour sa subsistance, le droit de premier occupant & celui de bienséance devoient être dans une guerre perpétuelle : la force & la crainte décidoient tout : un meilleur terrein, une exposition plus agréable, une femme armoient sans cesse de nouveaux prétendans : l'habitant de la montagne aride, le possesseur des vallées fertiles étoient ennemis nés : le détail des sujets de divisions ne finiroit pas : les pas-

ſions n'avoient qu'un petit nombre d'objets & n'en avoient que plus de vivacité: la pauvreté & le beſoin deſirent plus fortement que la cupidité & l'abondance : jamais un boiſſeau d'or n'a pu exciter autant de deſirs qu'un boiſſeau de glands en de certaines circonſtances.

Quelle que fût l'autorité paternelle & celle de la vieilleſſe, ces liens d'une dépendance volontaire dûrent bientôt s'affoiblir en s'étendant & en ſe multipliant ; il ne fallut qu'un ſeul homme plus robuſte ou d'une imagination plus forte pour détruire cette félicité fragile ; les premieres hiſtoires parlent ſans ceſſe de géants qui n'avoient point d'autre profeſſion que le brigandage ; dans cette égalité & cette liberté ſauvage où tous ſont contre un & un ſeul contre tous, les contre-coups d'une premiere violence ont dû ſe multiplier à l'infini ; plus vous ſuppoſez l'homme indépendant & iſolé, plus vous livrez le foible au fort & le vertueux au méchant.

L'expérience confirme ces conjectures : ſi ce premier état eût été celui de la vertu & du bonheur, comment eût-il changé ? S'il n'y avoit ni fraudes ni violences d'où

naquit l'idée des loix & des murailles ? Si les hommes ont été libres & égaux, comment ont-ils cessé de l'être ? La violence seule a pu changer leur condition, ou en les assujettissant, ou en les mettant dans la nécessité de se réunir sous des chefs pour lui résister : s'il y a eu un âge d'or, c'est un beau songe qui a duré bien peu d'instans, & qui ne devoit pas durer davantage : en quelque état que l'on suppose les hommes, jamais les mœurs n'ont pu leur tenir lieu de loix : c'est une folie de prétendre qu'elles puissent jamais être assez pures pour assoupir toutes les passions, ou assez puissantes pour les soumettre : j'ajouterai que mon opinion a pour elle l'autorité du monument historique le plus ancien & le plus respectable, quand même il ne seroit pas divin (*).

(*) On m'accuse d'avoir avancé que les hommes sont méchans par leur nature, ce que je n'ai jamais pensé, & ce que je ne crois pas avoir dit ; j'ai supposé seulement qu'ils étoient sujets à des passions, & que ces passions devoient produire de grands désordres, lorsqu'il n'y avoit point de loix pour leur imposer un frein ; mon adversaire pense bien différemment ; toute société, tout Gouvernement lui paroît une source de vices : la propriété des héritages est qualifiée d'*affreuse* ; la distinction des maîtres & des esclaves ne produit, selon lui, que des hommes *cruels & brutaux, fripons*

Les hommes s'instruisirent par leurs malheurs. Des miseres de l'égalité & de l'indépendance naquirent la subordination politique & la puissance civile : ici l'histoire commence à mériter quelque confiance ; elle est fondée sur quelques faits ; mais, je le répete encore, on ne peut trop se défier de nos préjugés éternels en faveur de l'antiquité : à peine avons-nous commencé à en secouer le joug dans ce siecle, le premier qui soit un peu digne du nom de philosophe.

Je ne fais point usage des traditions vagues qui nous sont restées sur quelques peuples de l'antiquité. Il est aisé de donner de grandes idées d'une nation, lorsqu'on ne fait que citer quelques-unes de ses loix : c'est par ses actions seules qu'on peut la connoître : tous ces éloges de la vertu des anciens Crétois, de l'innocence des Scy-

---

& menteurs; l'inégalité des biens forme *des hommes abominables; une dépendance mutuelle nous force tous à devenir fourbes, jaloux & traîtres* : mais s'il n'a jamais été de société, & s'il n'en peut jamais être, sans ces distinctions & cette dépendance, cause nécessaire de tant de crimes, il me reste à demander où est la vertu ? Combattroit-il pour une Dame imaginaire ? N'auroit-elle existé que dans cet âge d'or, qui lui inspire une foi si vive, ou parmi les peuples de la Nigritie pour lesquels il paroît ressentir la plus tendre prédilection,

thes & des Perſes ſont ſans preuves dès qu'ils ſont ſans faits ; écrits à une longue diſtance de tems & de lieux, on y trouve les jugemens de l'ignorance ornés par l'imagination. Cette pureté ſans mélange dans de grands peuples eſt faite pour être admirée, & non pour être crue ; on n'y reconnoît point la nature humaine ; ce ſont des romans de vertu qui peuvent ſervir à l'édification des foibles, mais qui ne ſauroient inſtruire les ſages.

Les peuples les plus illuſtres parmi les anciens, ont été les Grecs & les Romains ; ce ſont eux auſſi dont l'hiſtoire nous a conſervé les plus grands détails ; on prétend qu'ils furent d'abord ignorans & vertueux, & c'eſt leur exemple qu'on oppoſe principalement à nos mœurs actuelles : cependant dès les premiers tems où l'hiſtoire commence à ſe mêler avec la fable, lorſque la précieuſe ignorance des Grecs étoit encore dans toute ſa pureté, nous ne trouvons que meurtres & violences : les héros étoient des chevaliers errans, qui n'étoient occupés qu'à maſſacrer des brigands publics, à châtier des peuples ſéditieux, à détrôner des tyrans :

chemin faisant, ces demi-dieux eux-mêmes usurpoient les couronnes, tuoient tout ce qui osoit leur résister, sans autre droit que celui du plus fort, enlevoient les femmes & les filles, & remplissoient le monde d'une postérité fort équivoque. La force du corps faisoit alors tout le mérite des hommes, & la violence toutes leurs moeurs; les héros du siege de Troie vivoient durement, ne savoient pas un mot de philosophie, & n'en étoient pas meilleurs : les poëmes d'Homere sont trop connus pour que je doive entrer dans des détails, qu'on juge des moeurs de ces peuples par leur religion, quelles vertus auroit-on pu en attendre ? Ils s'étoient fait des Dieux pour tous les vices : la religion, il est vrai, pouvoit beaucoup sur leurs esprits : les barbares qu'ils étoient, lui sacrifioient jusqu'à leurs enfans.

Les villes & les Républiques flotterent long-tems entre l'anarchie & la tyrannie, entre les crimes de tous & les crimes d'un seul : enfin Lycurgue & Dracon furent les réformateurs de Sparte & d'Athenes qui devinrent les plus célebres villes du monde. La rigueur de leurs loix est une

nouvelle preuve des malheurs qui avoient précédées; jamais ces peuples s'y feroient foumis, fi leurs miferes les y avoient préparés & forcés : l'ig rance alors diminua, & les vertus fe p fectionnerent; fans ces deux philofoph qui fans doute n'étoient pas des ignora les mœurs de ces deux Républiques roient vraifemblablement empiré toujo de plus en plus; car la corruption d l'ignorance ne connoît ni limites ni re des; elle eft de tous les maux le plus curable. (*)

(*) J'avois dit que *les mœurs & les loix étoient la fource du véritable héroïfme :* on répond ; *les fciences n' donc que faire* : mais toutes les loix de la Grece, qui peuple dont il s'agit ici, lui furent données par des fa & des fages ; la fcience qui produifit ces loix, ne peu pas être appellée la fource primitive de l'héroïfme des G

On m'impute d'avoir dit que *les premiers Grecs é éclairés & favans, puifque des philofophes formerent leurs n & leur donnerent des loix* ; & on ne manque pas de m'i ter toutes les conféquences ridicules qu'il eft poffib tirer de cette propofition ; mais comme je ne l'ai poin perçue dans tout mon difcours, quoique je l'aye che foigneufement, je me crois difpenfé de répondre jufqu qu'on me l'ait montrée.

J'ai placé Ariftide & Socrate à côté de Miltiade Thémiftocle : on répond ; *à côté fi l'on veut ; car que perte ? Cependant Miltiade, Ariftide, Thémiftocle, qui é*

L'irruption de la Perse fit des Grecs un peuple nouveau : les passions particulieres se réunirent contre le danger commun : tout fut héros & citoyen ; il n'y eut plus que des vertus, on n'eut pas le loisir d'avoir des vices : un succès inoui produisit une confiance qui ne l'étoit pas moins : c'étoit une ivresse héroïque ; les Grecs se crurent invincibles, & ils le furent : ces vertus de passage nées du danger, s'évanouirent avec lui : la prospérité, comme il arrive toujours, détendit ce puissant ressort qui avoit remué toutes les ames : on voulut se reposer dans la gloire : aussitôt chacun retourna à ses passions enflammées par le bonheur : l'orgueil d'Athenes,

---

des héros, vivoient dans un tems : Socrate & Platon qui étoient des philosophes, vivoient dans un autre.

J'avoue que j'aurois pu dater les Olympiades où ces grands hommes ont commencé & fini d'exister, & prévenir par-là les petits scrupules chronologiques dont quelques Lecteurs pourroient être tourmentés : mais n'étant question dans le passage dont il s'agit, que de faire un tableau général de la gloire d'Athenes, j'avois cru que cette mince érudition y auroit été déplacée ; j'ai placé Socrate à côté d'Aristide, comme on auroit pu faire dans une galerie de portraits où l'on auroit rassemblé tous ceux des hommes illustres d'Athenes : il est très-vrai qu'en ce cas, les portraits d'Aristide & de Socrate se seroient trouvés à côté l'un de l'autre ; tout au plus auroit-on placé entr'eux celui de Cimon.

la dureté de Sparte, la jalousie & l'ambition de toutes deux, allumerent une guerre sanglante, & également honteuse aux deux peuples.

Dans les plus beaux jours d'Athenes, on est bien éloigné de trouver cette pureté de mœurs que le préjugé veut lui prêter; ce peuple étoit dès-lors vain, présomptueux, léger, inconstant, divisé en autant de factions, qu'il y avoit de citoyens qui cherchoient à s'élever; la République portoit déjà dans son sein, les vices que la prospérité ne fit que développer dans la suite.

Il n'y avoit que la corruption du plus grand nombre des citoyens, qui eût pu faire supporter la tyrannie de Pisistrate & de ses fils : Thémistocle étoit ardent, jaloux, ennemi né de tout citoyen vertueux; son faste & son ambition pilloient & déchiroient la patrie sauvée par son courage: Aristide étant employé au maniement des deniers publics, n'étoit environné que de collégues infideles; Thémistocle lui-même enrichi à force de rapines poussa la scélératesse au point de l'accuser de malversation, & parvint à faire condamner, à force de brigues & de cabales, le plus

trop long-tems à la guerre : on avoit prévenu les fureurs de la jalousie en permettant l'adultere ; l'honnêteté & la pudeur ne pouvoient jamais être violées, puisqu'on les avoit bannies : l'habillement des femmes laissoit voir leurs cuisses découvertes ; elles étoient obligées de danser & de lutter toutes nues, avec les jeunes gens aussi tout nus, dans les fêtes publiques. Avec de pareils spectacles, on conçoit sans peine que Sparte a dû mépriser ceux d'Euripide & de Sophocle ; l'amitié même des jeunes gens entr'eux étoit si singuliérement favorisée par les loix, qu'on n'imagine point qu'elle pût se conserver innocente. Xénophon convient de la mauvaise idée qu'on en avoit, & n'ose en entreprendre la justification.

Les enfans d'une constitution foible & délicate, étoient précipités par des barbares qui ne voyoient dans l'homme que le corps, & qui plaçoient toute leur ame dans leurs bras : ce législateur qui partagea les biens avec une si scrupuleuse égalité, par un contraste monstrueux, établit entre les hommes même, la plus barbare inégalité qui fût jamais ; son peuple fut di-

visé en maîtres & en esclaves ; il imposa aux premiers, pour distinction, une oisiveté inviolable, & ne leur permit aucun autre art que celui de verser le sang de leurs ennemis ; les autres dégradés de leur être furent livrés à tous les caprices d'inhumanité de ceux que la nature avoit faits leurs égaux, mais que la loi rendoit maîtres de leur vie.

Enfin Lycurgue avoit eu tant d'attention à prévenir toute espece de cupidité, qu'ayant banni l'or & l'argent & tous les meubles de prix, il autorisa le vol des alimens, les seules choses volables qui restassent dans sa ville. Ce peuple conserva fidellement ses loix pendant une longue suite d'années ; je demanderois volontiers : que pouvoit-il faire de mieux ? Elles avoient calmé habilement toutes les passions, mais c'étoit en les satisfaisant, & détruit la plupart des vices, en leur donnant simplement le nom de vertus ; ceux même auxquels notre misérable corruption n'a pu atteindre, & dont elle a la foiblesse d'avoir horreur, étoient imposés comme des devoirs d'habitude : telles sont les moeurs qui excitent l'admiration & les

regrets de nos adversaires ; telles sont les armes avec lesquelles ils croient nous terrasser (*).

Si nous considérons Rome à sa fondation, elle ne fut d'abord composée que de brigands qui n'étoient pourtant ni artistes ni philosophes ; sept Rois de suite leur donnerent des loix ; pendant plus de deux siecles ce peuple n'eut rien de bien distingué ; Romulus tua son frere & fut à son tour massacré par le sénat ; Tarquin l'ancien périt par les coups des fils d'Ancus,

(*) J'ai dit que si tous les Etats de la Grece avoient suivi les mêmes loix que Sparte, le fruit des talens & des travaux de ses grands hommes, & l'exemple & l'émulation de leurs vertus, eussent été perdus pour la postérité, & qu'enfin le monde, sans le secours des arts & des sciences, seroit demeuré dans une enfance éternelle.

Un raisonnement si évident ne pouvoit être réfuté; on a voulu le rendre ridicule : on a supposé pour cela que dans mes principes, *la Vertu n'étoit bonne qu'à faire du bruit dans le monde, qu'il ne serviroit de rien d'être gens de bien si personne n'en parloit après que nous ne serons plus, & qu'enfin si l'on ne célébroit les grands hommes, il seroit inutile de l'être.*

Oui, il seroit inutile à la postérité que de grandes vertus eussent existé, si le souvenir n'en eût été conservé jusqu'à elle; c'est ce que j'ai dit, & ce que je persiste à dire ; mais que la vertu soit inutile à ceux même qui la pratiquent, si elle ne fait du bruit & si elle n'est célébrée, c'est ce que je n'ai jamais ni pensé ni dit, & c'est pourtant ce qu'on me fait dire par la bouche d'un Lacédémonien mal instruit de l'état de la question.

ſur leſquels il avoit uſurpé la Couronne ; la fille de Servius Tullius, unie à Tarquin par un double adultere & un double aſſaſſinat, fit paſſer ſon char ſur le corps de ſon pere égorgé par ſes ordres ; on connoît la tyrannie de Tarquin & le forfait de ſon fils : de grands crimes ſont ce qu'il y a de plus mémorable dans ces premiers ſiecles.

Où étoit donc alors cette pureté de mœurs ſi ſurement enfantée par l'ignorance ? Rome irritée chaſſa Tarquin : il fallut combattre long-tems, & ce ne fut qu'à force de courage, qu'elle vint à bout de ſe délivrer d'un tyran qui l'eût punie par le fer & le feu, s'il eût été vainqueur. L'extrême valeur naquit de l'extrême danger. Les Romains, peuple juſqu'alors aſſez commun, devinrent des héros, parce qu'il fallut périr ou l'être : Numance & Sagunte ont eu le malheur de ſuccomber avec autant d'opiniâtreté & de courage : le ſuccès juſtifia & éleva les Romains : de ces circonſtances ſingulieres ſe forma en eux cet amour de la patrie, fanatiſme héroïque qu'ils ont porté plus loin qu'aucun autre peuple du monde, & qui nous fait tant d'illuſion ſur leurs autres qualités.

Les commencemens de la République virent éclater de grandes vertus. Il en est de même dans la plupart des sociétés ; foibles d'abord & exposées à toutes sortes de dangers domestiques ou extérieurs, elles ont besoin que les vertus soient des passions : une ferveur d'héroïsme s'empare des esprits : les grands périls font les grands hommes. Appius & Tarquin devoient trouver des Virginius & des Brutus : des crimes barbares sont punis par des vertus qui leur ressemblent.

Dans ce premier état, les hommes doivent être & sont ordinairement assez vertueux ; les loix sont nouvelles ; l'art de les éluder n'est pas encore trouvé ; leur nouveauté attache & échauffe les esprits, par la nature même de l'esprit de l'homme. Les Romains étoient braves ; il falloit vaincre ou cesser d'être : ils aimoient la patrie ; leur existence étoit attachée à la sienne, & elle ne cessoit point d'être en danger : ils étoient sobres ; comment ne l'auroient-ils pas été ? Ils n'avoient que leurs bestiaux, leurs grains & leurs légumes, encore souvent ravagés par l'ennemi ; on doit aimer beaucoup ces choses-là ;

lorsqu'on n'a qu'elles, & que l'on craint sans cesse de les perdre : ils conservoient l'égalité des biens, c'est qu'ils étoient pauvres ; les partages ne pouvoient souffrir la moindre inégalité, sans exposer quelqu'un à mourir de faim ; chacun à peine avoit sa subsistance : un pere de famille mal à son aise ne fait point d'héritier.

Cependant, au milieu même de ces circonstances forcées, quels vices n'apperçoit-on pas dans les mœurs de ce peuple si singulier ? Que dire des factions éternelles de la place publique ? Comment justifier la jalousie envenimée du sénat & du peuple, la tyrannie, l'orgueil & les vexations des Patriciens, la cruauté des créanciers, la dureté des maîtres pour leurs esclaves, la violence presque toujours nécessaire pour établir les loix les plus justes, la séduction employée pour obtenir les suffrages, l'abus enfin que les magistrats faisoient si souvent de l'autorité? Ce n'est pas un seul Sylla que l'on trouve dès ce tems-là ; on en voit dix à la fois dans les Décemvirs : quelle corruption ne doit-il pas y avoir dans une ville où le choix tombe sur dix magistrats aussi détestables !

La politique des Romains ne voyoit rien de juste que ce qui étoit utile : quel art n'employoient-ils pas pour diviser, affoiblir, tromper ou effrayer tous les peuples & les détruire les uns par les autres ? Quelles chicanes, quelles subtilités honteuses pour attaquer ou soumettre des nations qui ne leur avoient donné aucun sujet légitime de leur faire la guerre ? Quel poison caché sous ces beaux noms de traités & d'alliance ? Quelle insolence & quelle dureté dans la victoire ? Brigands politiques, ils pillerent l'univers ; les trésors des vaincus ornoient le spectacle de ces triomphes qui faisoient gémir l'humanité ; invention funeste par qui toutes les passions étoient armées pour la destruction des hommes ; ils ne se contentoient pas d'enchaîner les Rois & de les traîner à leurs chars ; contre toute sorte d'humanité & de justice, ils osoient les condamner à la mort : les sciences n'existoient pas encore, Rome ignorante avoit déjà commis tous les crimes de la guerre, de la politique, & de l'ambition.

Je sens à quel point j'offense le préjugé dans la censure qu'une juste défense

m'a obligé de faire de ces peuples célebres: la plupart des hommes ont la louable foiblesse de croire à la chimere de la perfection : il n'a pas tenu aux poëtes & aux déclamateurs de college que nous ne crussions l'avoir trouvée dans les ruines de ces vieux siecles embellis par leur imagination : des ténebres de l'antiquité sortent quelques rayons lumineux ; nous les suivons, nous les admirons : plus ils nous éblouissent, moins ils sont propres à nous éclairer sur l'obscurité des objets qui les environnent : les philosophes moraux, les politiques spéculatifs ont encore ajouté à l'illusion, les premiers en cherchant à augmenter l'émulation de la vertu par des exemples miraculeux ; les autres en voulant à toute force trouver ou donner des causes certaines à tous les effets, pour parvenir à établir sur des principes fixes une science qu'ils croient destinée à détrôner la fortune. De ce que ces peuples ont fait de grandes choses, on a conclu qu'ils devoient nécessairement les faire ; les merveilles de leurs succès ont fait croire celles de leur gouvernement & de leurs moeurs ; ainsi s'est formée l'idée d'une

vertu parfaite : cette prétendue pureté a été regardée comme la fille de l'ignorance, & eſt devenue le grand argument de nos adverſaires ; mais après que leur chimere eſt évanouie, que reſte-t-il à l'ignorance ? Si elle n'avoit pour elle que cette perfection des mœurs, comme ſes partiſans ſont forcés d'en convenir, & ſi cette perfection n'a jamais exiſté, quels motifs de préférence peut-elle encore s'attribuer ?

Si de-là nous deſcendons aux premiers ſiecles des nations modernes, quel ſpectacle nous préſente l'Europe ravagée par les Barbares deſcendus du nord ? L'ignorance uſurpa tous les trônes ; l'eſprit humain reçut des fers ; les noms de mœurs & de vertus diſparurent avec ceux de ſciences & d'arts ; il n'y eut plus de gloire que celle de détruire les hommes, ou de les rendre eſclaves. A ſe renfermer dans notre nation, quelles cruautés politiques ne commit pas Clovis le plus grand homme de ſa race ? Exemple qui ne fut que trop bien ſuivi par ſa poſtérité ; les freres n'eurent point de plus cruels ennemis que leurs freres ; la guerre qu'ils ſe faiſoient

faiſoient étoit le moindre de leurs crimes ; leurs armes les plus ordinaires furent le poiſon & l'aſſaſſinat ; Frédégonde & Brunehault furent les modeles les plus accomplis de la ſcélérateſſe ; les Rois étoient dépouillés par des maires ambitieux ; les peuples pillés & déchirés flottoient dans ces malheureuſes révolutions achetées par leur ſang & par leurs miſeres : les trônes des Goths en Eſpagne & des Lombards en Italie ne furent pas teints de moins de ſang.

Qui pourroit aujourd'hui nous propoſer ces ſiecles funeſtes pour modeles ? Qui pourroit les regretter ? Le beau tems, le tems de la vertu de chaque peuple n'eſt donc pas toujours celui de ſon ignorance, comme nos adverſaires le prétendent ; propoſition abſolument inſoutenable à l'égard de tous les peuples modernes de l'Europe.

Je ne ſuivrai point nôtre hiſtoire dans tous ſes détails ; des guerres barbares & interminables, ſans juſtice dans les motifs, ſans utilité dans l'objet, tous les vices de l'ariſtocratie dans une conſtitution monarchique, un éternel eſprit de révolte & d'ambition, ſource néceſſaire de la mauvaiſe

foi, de l'injustice & de la violence, le corps entier de la nation esclave né des passions de mille tyrans, sont les traits répetés à chaque page de nos fastes : ajoutons une dissolution dans les mœurs hardie & violente ; si elle n'éclate pas par-tout également, c'est faute de détails ; mais le philosophe voit dans ce que dit l'histoire tout ce qu'elle n'a pas dit ; les principes montrent les conséquences ; celles de nos époques qui sont éclairées d'une plus grande lumiere ne nous permettent pas d'en douter ; je me contenterai de donner pour exemple le tems des Croisades.

L'ignorance fut remplacée par de fausses opinions ; de mauvaises études prirent le nom de sciences, & le monde n'en fut pas mieux : les mœurs s'adoucirent pourtant par l'expérience du malheur ; il me suffit de remarquer que les mœurs des regnes de Charles VI, Charles VII & Louis XI, n'étoient pas meilleures que celles du regne de François I, qui appella les Lettres en France ; & qu'enfin les tems de Catherine de Médicis & de ses fils ne sont nullement comparables à ceux de Louis XIV & de Louis XV, les seuls dans

nôtre histoire, où les sciences & les arts ayent pris un accroissement capable de leur donner une influence marquée sur les mœurs.

S'il pouvoit rester quelque doute à l'égard de mes conjectures sur les vices des premiers âges du monde, un coup-d'œil jetté sur tant de peuples ignorans qui existent encore, suffiroit pour donner le plus haut degré de certitude : que verrons-nous dans les trois quarts de l'Asie ? Le despotisme & l'esclavage, les caprices d'un tyran invisible pour toutes loix, la terreur dans les peuples pour toutes mœurs, un sexe entier victime à la fois de la force & de la foiblesse de l'autre, des milliers d'hommes sacrifiés inhumainement à la jalousie d'un seul, & privés à jamais des plaisirs dont ils auroient dû jouir, pour un maître qui n'en jouit pas ; par-tout le sang humain compté pour rien, & les droits les plus saints de la nature méconnus ou violés : les côtes d'Afrique, la patrie d'Annibal, de Térence & de St. Augustin ne nous offrent que les citadelles du crime habitées par des scélérats, brigands & assassins par état, dignes compatriotes des ours & des lions de leurs forêts.

Plus loin, nous trouverons les contrées immenses des Negres, peuples lâches & orgueilleux chez qui la débauche & la paresse perpétuent la misere, privés des notions les plus simples de l'honnêteté & de la justice, sacrifiant leurs prisonniers de sang-froid ou les mangeant, parés de colliers faits des dents de leurs ennemis, ou faisant des parquets de leurs crânes. L'Amérique n'est pas moins peuplée de monstres humains.

Tous les peuples de l'antiquité qui ont eu des mœurs & des loix, les ont dues à des Savans qui ont été leurs législateurs; tels ont été Zoroastre, Minos, Lycurgue, Dracon, Solon, Numa, &c. Il fallut que la science vînt réformer ce que l'ignorance avoit corrompu; les nations éclairées par sa lumiere ont paru tour-à-tour sur la scene du monde avec plus ou moins de vertus, d'éclat & de succès, tandis que la barbarie la plus honteuse regne encore après tant de siecles par-tout où l'ignorance s'est conservée.

De quelques hyperboles que l'on veuille exalter les vices des peuples policés, les Cannibales en savent plus que nous sur

cet article, sans avoir rien appris de la philosophie ni des arts; ils ne s'amusent point à médire de leur prochain, mais ils le rôtissent & le mangent en chantant & en dansant : les Mumbos ont des marchés de chair humaine. Comment nos sciences corrompues n'ont-elles point trouvé de tournure pour nous procurer le droit & le plaisir d'un semblable établissement? D'où naît l'horreur que nous en avons? est-ce foiblesse ou préjugé? Il est pourtant difficile de ne pas convenir que ces gens-là ont des moeurs plus dépravées que les nôtres.

On croit faire illusion en avançant que l'ignorance est l'état naturel de l'homme : oui, à-peu-près comme il lui est naturel de marcher à quatre pieds, parce que les enfans ne peuvent d'abord se soutenir sur leurs jambes : l'ignorance est le premier état de l'homme, mais c'est pour en sortir par l'accroissement de ses connoissances, comme il doit s'affranchir des foiblesses de l'enfance, par le progrès de ses forces: l'ame nous est donnée aussi foible que le corps; c'est à nous de fortifier l'un & l'autre par les exercices qui leur sont pro-

pres. Un juſte équilibre eſt difficile à obſerver entre ces deux êtres dont nous ſommes composés; mais ſi les hommes qui ne veulent être que ſavans, ne parviennent pas toujours à être ſages, ceux qui ne veulent être que robuſtes ne peuvent gueres avoir que des vertus bien foibles.

On m'oppoſera ſans doute des actes & des notions d'humanité, de bonne foi & de juſtice chez les peuples les plus barbares, & j'en conviendrai ſans peine; l'homme ne ſauroit être tout méchant, parce que ce ſeroit tendre directement à ſa deſtruction, & que le plus foible rayon de raiſon ſuffit pour l'en empêcher: les brigands mêmes ne ſont point & ne peuvent être abſolument ſans foi & ſans équité; au ſein de la barbarie on trouve des peuples d'un caractere plus doux; les climats, les terreins, quelques circonſtances ſingulieres jettent des variétés dans les tempéramens & dans les inclinations; il y a des vertus d'inſtinct, dont la ſemence ne peut être entiérement étouffée: mais ſi le naturel d'un peuple ignorant peut être bon, ſes paſſions ſont toujours redoutables; la raiſon perfectionnée peut ſeule leur mar-

quer de justes limites ; chez les nations non civilisées, les haines sont cruelles & les vengeances atroces.

Enfin, si l'ignorance ne produit pas immédiatement tous les excès des nations barbares, on ne peut nier qu'elle ne soit la source de cette rusticité brutale & féroce qui les familiarise avec les violences & le sang, ainsi que de l'oisiveté éternelle qui ne leur permet pas d'autre industrie que le brigandage.

Les Hottentots (*), après la cérémonie qui les constitue à l'âge de dix-huit ans dans la qualité d'hommes, ont le droit de battre leur mere, & se hâtent ordinairement d'en user : les Souverains ne tirent que de légeres impositions; mais c'est pour eux un amusement royal de tuer des hommes : l'Empereur du Monomotapa dans certaines fêtes, fait donner la mort aux seigneurs de sa Cour qu'il aime le moins ; le massacre des prisonniers de guerre est de droit ; le Roi de Dahomay en sacrifia, selon le récit des voyageurs, jusqu'à quatre mille en un seul jour ; & c'est pour

(*) *Histoire des Voyages.*

le dire en passant, une excuse pour l'usage des Européens d'acheter des esclaves Negres, puisque ce sont tous des malfaiteurs ou des captifs destinés à la mort, que la vengeance auroit sacrifiés, & que l'avarice aime mieux vendre. Le Roi des Jaggas, nation errante, qui ne vit que de brigandage, fait lâcher un lion furieux au milieu de son peuple désarmé & rassemblé en cercle dans une vaste plaine; le lion tue tout autant qu'il peut de ces malheureux, jusqu'à ce qu'il succombe lui-même sous les coups de la multitude; les survivans finissent par manger les morts avec des cris de joie : c'est ainsi qu'ils célebrent le jour de la naissance de leur Souverain, qui jouit de ce spectacle au haut d'un arbre, où il est à l'abri du danger avec ceux qui composent sa Cour. Ces mêmes Jaggas massacrent leurs enfans aussi-tôt qu'ils sont nés, & cette abominable nation ne se perpétue que par les jeunes prisonniers qu'elle fait sur ses ennemis, & qu'elle éleve dans les principes de sa barbarie. D'autres peuples abandonnent aux bêtes féroces leurs peres & leurs meres, lorsqu'ils sont parvenus à un certain point de décrépi-

tude, ou les égorgent eux-mêmes; ainsi le parricide est regardé par l'ignorance comme un service d'humanité. Un très-grand nombre de nations mangent leurs prisonniers; les Anzikos, peuple d'Afrique, mangent leurs propres esclaves, lorsqu'ils les trouvent assez gras, ou les vendent pour la boucherie publique.

Combien de sang verse encore l'ignorance par les mains des préjugés & des superstitions qu'elle enfante & qu'elle éternise! Dans le pays d'Adra une femme qui met au monde deux enfans à la fois, est punie de mort comme adultère: au Cap, si deux filles naissent ensemble, on tue la plus laide; si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre ou ensevelie toute vivante: au royaume de Congo, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, si les saisons sont mauvaises, c'est au Roi que le peuple s'en prend; on se révolte & il est massacré: à la mort du Roi de Juida, on laisse un interregne de quelques jours, pendant lesquels chacun pille, tue, ou viole à sa fantaisie: l'usage de sacrifier les femmes sur le tombeau de leurs maris, & les esclaves sur

celui de leurs maîtres, n'eſt point une ſingularité de quelques cantons ſauvages : c'eſt une ſuperſtition ſanglante qui ſouille une très-grande partie de la terre : à la Côte d'or, on immole juſqu'à cinq ou ſix cents perſonnes à la mort des Rois : l'ignorance forge des Dieux qui lui reſſemblent & leur prête ſes fureurs : elle implore leurs faveurs par des cruautés, & croit les fléchir par le ſang. La plupart des Sauvages ne reconnoiſſent que des Divinités malfaiſantes ; leurs Prêtres ſont des ſorciers, & leurs ſacrifices des meurtres : Annaſinga Reine d'Angola conſultoit le diable par le ſacrifice de la plus belle fille qu'elle pût trouver ; elle buvoit un verre de ſon ſang & en faiſoit faire autant à ſes chefs. Lorſque les Européens leur demandent raiſon de ces abominations, ne pouvant les juſtifier, ils répondent, c'eſt notre uſage : ainſi l'ignorance égorge froidement les hommes de ſa propre main, ſans avoir beſoin d'armer leurs paſſions : elle tire ſes droits de ſa ſtupidité même, & parvient à conſacrer ſes crimes en les multipliant.

Si l'ignorance des premiers hommes a produit l'âge d'or, comme on le prétend

dans quelques régions de l'Europe, comment n'a-t-elle pas eu les mêmes effets dans ces trois immenses parties de la terre ? ou si ces peuples ont eu aussi un âge d'or à leur origine, comment en conservant si fidellement leur ignorance, leurs vertus primitives ont-elles fait place à tant d'horreurs ?

On nie, & avec raison, que les hommes soient naturellement méchans ; on croit même qu'ils sont naturellement bons : mais quand je vois dans les trois quarts de l'Univers l'ignorance & les vices réunis, si ces vices ne sont point dans la nature de l'homme, qu'est-ce donc qui leur a donné la naissance ? Si l'on ne veut pas convenir que l'ignorance les a enfantés, il est donc vrai du moins qu'elle n'a pu mettre obstacle à leur existence ; il est donc vrai encore qu'elle a même été un obstacle au rétablissement de la vertu, puisque ces peuples sauvages persistent dans cette misérable barbarie depuis tant de siecles sans aucun amendement : conçoit-on en effet qu'on puisse parvenir à réformer leurs mœurs, sans commencer par les éclairer ? Leur ignorance est donc si intimement unie

avec leurs vices, elle en est donc tellement le rempart le plus sûr, qu'on ne peut entreprendre la ruine des uns sans commencer par la destruction de l'autre.

Les vices d'une multitude de peuples ignorans sont donc, quoiqu'on en dise, quelque chose à la question; ils prouvent donc très-bien, non-seulement que l'ignorance n'engendre pas la vertu nécessairement; ils servent encore à détruire la proposition avancée par nos adversaires, que l'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal; ils démontrent enfin invinciblement que l'ignorance est un état doué par sa nature d'une force d'inertie très-puissante contre toute réformation, privé de toute force active pour empêcher le mal ou pour le corriger, & l'inévitable source de la barbarie, par l'oisiveté, la férocité, les préjugés & les superstitions qu'elle enfante immédiatement.

J'ai peine à comprendre d'où peut naître le ridicule qu'on affecte de répandre avec tant de confiance sur cette objection tirée des vices de l'ignorance : par quel privilege spécial auroit-on le droit de se prévaloir de la corruption de quelques peu-

ples savans, & ne pourrions-nous employer à notre défense celle de tant de nations barbares? J'y vois à la vérité quelques différences, & les voici; c'est que chez ces peuples savans & corrompus nous trouvons à côté de la science, les richesses, la puissance, la prospérité, causes toutes naturelles de corruption & qui doivent assurément en avoir l'honneur par préférence; au lieu que chez les peuples que nous opposons, l'ignorance est absolument seule vis-à-vis de la barbarie, sans aucune autre cause de corruption, en sorte qu'elle ne peut se justifier ou de l'avoir causée ou de n'avoir pu y mettre obstacle. Nous objectons la barbarie éternelle & incurable des trois quarts de la terre, qui déposent contre l'ignorance; que cite-t-on en sa faveur? les vertus très-passageres & très-mêlées de vices, de trois petites villes de l'antiquité. N'est-ce pas là vouloir comparer le particulier à l'universel, l'exception à la regle, & le doute à l'évidence (*)?

(*) J'ai prouvé dans mon premier Discours que le progrès des lettres est toujours en proportion avec la fortune

Mais ce qui doit décider la queſtion ſans retour : le plus haut dégré de toute corruption c'eſt la barbarie, & elle appartient

des Empires, & on eſt forcé de convenir que j'ai raiſon ; mais on me répond *que je parle de fortune & de grandeur, tandis qu'il eſt queſtion de mœurs & de vertus.* M. Rouſſeau me permettra de le faire ſouvenir qu'il n'a pas toujours parlé uniquement de mœurs ; il a attaqué auſſi les ſciences ſur ce qu'elles amolliſſoient le courage ; il a attribué à la culture des lettres & des arts la chûte d'Athenes, celle de la République Romaine & les différentes conquêtes de l'Egypte ; c'eſt à ces objections que j'ai répondu dans le paſſage dont il s'agit : je crois donc pouvoir me flatter de n'être pas ſorti de la queſtion.

On m'avoit objetté les conquêtes des Barbares : j'ai répondu qu'ils avoient fait de grandes conquêtes, parce qu'ils étoient très-injuſtes : à toutes ces conquêtes j'ai oppoſé celle de l'Amérique, la plus vaſte qui ait jamais été faite, & uniquement due à la ſupériorité de nos arts & de nos ſciences.

Que répond-on ? qu'elle étoit injuſte. Qu'elle ſoit injuſte, qu'importe ? En eſt-elle moins la plus prodigieuſe conquête que les hommes aient jamais faite ? En eſt-elle moins le fruit des avantages que nous donnoient nos connoiſſances ? On demande quel eſt le plus brave de l'odieux Cortez ou de l'infortuné Guatimoſin ? Mais je n'avois pas dit un mot de courage ; je ne parlois que de ſciences & d'arts : que l'on prouve tant qu'on voudra que les Américains étoient un peuple très-courageux, bien loin de détruire mon raiſonnement, on ne fera que le fortifier ; ils étoient très-braves, nous n'étions que ſavans & nous les avons vaincus ; ils étoient innombrables, nous n'étions qu'une poignée d'hommes, & nous les avons ſoumis : c'eſt-à-dire que la ſcience peut triompher du nombre & du courage même.

ſans contredit au plus haut degré de l'ignorance : au contraire, la plus parfaite ſcience ſeroit vraiſemblablement la plus parfaite vertu, puiſqu'elle ſeroit le plus haut point des connoiſſances métaphyſiques, morales & politiques : mais ſi l'on nous conteſte cette conjecture ; il eſt du moins bien prouvé que la plus grande perfection de la ſcience ne ſauroit jamais conduire à une barbarie telle que nous venons de la décrire, & ce point ſeul ſuffit pour prononcer la condamnation abſolue de l'ignorance.

En effet, pour en bien juger, il étoit abſolument néceſſaire de la conſidérer dans toute ſa pureté ; c'eſt ſeulement parmi les peuples les plus ſauvages qu'on pouvoit parvenir à bien connoître ſa nature & ſes effets ; ſon influence devient équivoque & incertaine, ſi-tôt qu'elle eſt mêlée avec divers degrés de ſciences & d'arts.

L'ignorance & la ſcience ne ſont plus alors que des noms relatifs : par exemple, nous traitons Athenes d'ignorante au tems de la bataille de Marathon ; il eſt pourtant vrai qu'elle étoit très-ſavante en comparaiſon de la plupart des villes de la Grece, & de ce qu'elle avoit été elle-même dans

les siecles précédens ; ainsi sa vertu & sa gloire, dont on fait aujourd'hui un argument en faveur de l'ignorance, devoient au contraire paroître dans ce tems-là une forte preuve de l'utilité des sciences & des arts. Pisistrate & ses fils n'avoient rien négligé pour inspirer aux Athéniens le goût des sciences : ils leur avoient donné la connoissance des poëmes d'Homere, & avoient attiré dans leur ville Anacréon, Simonide & plusieurs philosophes ; & il faut considérer qu'Hésiode, Archiloque, Alcée, Sappho avoient déjà existé, & que les sept Sages existoient encore dans ce même tems.

Lycurgue étoit savant & philosophe : Sparte dédaigna, il est vrai, de cultiver les sciences, mais elle les connoissoit; elle étoit trop liée avec les autres peuples de la Grece, pour qu'on puisse la supposer dans une ignorance absolue. Rome même dans ses commencemens sentit que son ignorance ne suffisoit pas pour la gouverner : elle choisit pour second fondateur Numa, recommandable uniquement par la philosophie ; elle alla ensuite chercher des loix chez le peuple le plus savant qui fût

alors : elle jouit & elle profita des conseils de la science. Enfin ces trois peuples avoient plus ou moins la plupart des connoissances qui ont rapport aux mœurs ; à quel titre l'ignorance oseroit-elle revendiquer leurs vertus ?

Il est vrai que tous les degrés des sciences n'ont pas des proportions de mœurs constantes & égales ; c'est qu'elles n'ont pas toutes une égale influence sur nos actions : Solon, Aristide & Socrate contribuoient plus sans doute aux mœurs, qu'Hippocrate, Euclide & Sophocle.

Les peuples, après les épreuves cruelles qu'ils avoient faites de l'état où ils vivoient sans loix & sans puissance civile, ont dû commencer par l'étude de la morale & de la politique, & dans ce premier moment, ils ont dû être très-vertueux.

Ainsi les tems où ces premieres sciences étoient seules cultivées, ont pu l'emporter par les mœurs sur ceux où elles ont été accompagnées de l'étude des autres ; non que ces dernieres aient nui à la vertu, mais par d'autres causes étrangeres, telles que la prospérité, l'accroissement des richesses ou l'affoiblissement des loix.

Athenes se corrompit lorsqu'elle augmenta ses connoissances, parce que son génie & son gouvernement n'étoient pas faits pour supporter la prospérité ; le caractere des Athéniens est le même depuis Solon jusqu'à Alcibiade : Périclès régna sur eux par les mêmes voies que Pisistrate ; les entreprises de celui-ci avoient été portées bien plus loin sous les yeux de Solon & dans la premiere ferveur de ses loix ; il mérita d'être appellé tyran, & il fut souffert : sans les violences extrêmes d'Hippias son fils, Athenes étoit soumise pour jamais : rendue à sa liberté, elle en abusa : tous ses chefs éprouverent successivement sa légéreté & son ingratitude : l'orgueil & l'ambition du peuple augmentoient par degrés avec sa puissance & ses conquêtes : plus il s'enivra de sa gloire, plus il voulut être flatté : on ne pouvoit écarter un rival qu'en proposant quelque nouveau moyen de séduction : c'est ainsi qu'on en vint à distribuer les terres conquises au peuple, à prodiguer les deniers publics pour les jeux, les spectacles & les édifices, à attribuer des salaires aux citoyens pour les fonctions

d'affifter aux jeux & aux tribunaux, à détruire l'autorité du Sénat, à rendre la multitude toute-puiffante, à entretenir enfin & à flatter tous fes caprices. Si je cherche quels furent les auteurs de cette corruption, l'Hiftoire me nomme Thémiftocle, Cimon, Périclès; en accufer Phidias, Euripide & Socrate, feroit le comble du ridicule.

L'orgueil naturel des Athéniens dégénéra en infolence & en indocilité, leur vivacité devint ivreffe, & leur légéreté folie: ils s'épuiferent en magnificences, & en guerres inutiles: ils eurent tous les vices du bonheur, & ils en firent toutes les fautes. Athenes abufoit de tout, il falloit bien qu'elle abufât des arts comme elle avoit fait de fa puiffance & de fa gloire, & qu'elle mît dans fes plaifirs les mêmes vices que dans fes affaires: elle avoit le bonheur de pofféder Socrate, Platon, Xénophon, & elle écoutoit par préférence des fophiftes & des déclamateurs qui la flattoient: elle ne fe contentoit pas d'honorer les Dieux & de couronner Euripide & Sophocle, elle fe ruinoit follement pour fes temples & fes

théâtres, & la poésie & la religion n'en étoient pas plus coupables l'une que l'autre : la licence d'une démocratie effrénée monta sur la scene : la comédie dès sa naissance fut obscene, impie & satirique, elle joua les noms & les visages, elle couvrit indifféremment de ridicules Hiperbolus & Socrate ; elle ne tenoit pas ses vices de sa nature, puisqu'elle n'en a jamais eu de pareils chez aucun peuple ; elle ne fit que reporter dans les mœurs publiques la corruption qu'elle en avoit reçue ; la prospérité étoit tellement la source de cette corruption, qu'elles cesserent ensemble ; Athenes vaincue & malheureuse réforma son théâtre.

Rome, avec des mœurs dures, un génie sévere, des guerres continuelles, & des succès lents, devoit différer long-tems à se corrompre ; mais enfin le tems arriva où ses loix se turent devant sa gloire ; les causes de sa corruption ont été trop bien développées & sont trop connues pour que je perde du tems à en parler : les sciences & les arts n'avoient encore fait que de foibles progrès, lorsque ses mœurs étoient déja perdues : elle eut aussi

la fureur des spectacles ; elle s'en servit pour fléchir ou pour remercier ses Dieux, & ils firent une partie importante de son culte. Un peuple souverain veut être amusé : des sauteurs, des combats d'animaux & d'hommes faisoient d'abord ses plaisirs : on fit ensuite venir des baladins de Toscane ; leurs pieces n'étoient que de misérables rapsodies, pleines de grossiéretés : elles portoient le nom de *Satires*, terme qui avoit alors le même sens que notre mot, Farce, & qui fut en conséquence détourné à une signification nouvelle qu'il a toujours conservée depuis : les bonnes pieces dramatiques que le goût des lettres produisit dans la suite, bien loin de contribuer à la corruption publique, furent une vraie réformation qui alla toujours en augmentant : Plaute, obligé de se conformer au goût de son siecle, fut d'abord très-libre ; Térence devint plus châtié ; mais le peuple ne les goûta jamais parfaitement ; il préféra toujours l'arêne au théâtre.

Il ne cherchoit dans ses représentations que le spectacle de sa grandeur & de sa magnificence ; les édifices se surpassoient

à l'envi en ſomptuoſité pour plaire à un peuple qui pouvoit tout : les Cenſeurs crierent long-tems & ſe laſſerent enfin de déplaire ſans fruit : le fameux théâtre de Scaurus contenoit quatre-vingt-mille perſonnes ; il étoit porté ſur trois cent ſoixante colonnes : il avoit trois étages, dont le premier étoit de marbre ; ſes colonnes avoient trente-huit pieds de hauteur, & étoient entremêlées de trois mille ſtatues d'airain : ce prodigieux édifice étoit conſtruit pour trois mois ſeulement, & fut détruit en effet au bout de ce tems : on élevoit des eaux de ſenteur au-deſſus des portiques, & on les faiſoit retomber en pluie par des tuyaux cachés. Dans une tragédie d'Andronicus appellée le *Cheval de Troye*, on voyoit paſſer ſur le théâtre trois mille vaſes & toutes ſortes d'armes d'infanterie & de cavalerie : Pompée, à la dédicace de ſon théâtre, fit combattre & périr cinq cents lions, ſix cents pantheres, & vingt éléphans : qu'eſt-ce que les ſciences pouvoient avoir de commun avec cet appareil faſtueux des dépouilles du monde !

Lorſque la corruption fut extrême,

elle osa violer la majesté naturelle de la tragédie, & contre toute vraisemblance y porter l'obscénité; enfin on s'entêta des pantomimes, acteurs muets dont le talent consistoit à imiter les actions les plus infâmes : Pilade & Bathylle partagerent la ville & causerent des séditions: on finit par abandonner entiérement le goût des Lettres & des arts, qui n'avoient pu se prêter à l'excès de la licence.

Rome, à force de pauvreté & de vertu, conquit des richesses & des vices; & sa science ne put la guérir; Carthage fut très-corrompue & ne fut jamais savante: on en peut dire autant des anciens Perses & de la plupart des grands Empires de l'Asie ancienne & moderne : Sparte elle-même, quoique toujours fidelle à son inimitié pour les sciences & les arts, perdit ses vertus aussi-tôt qu'elle fut maîtresse de la Grece; par-tout la prospérité séduit & corrompt, elle détruit ce qui l'a fait naître, & finit par être sa propre ennemie.

Je trouve dans l'histoire que tous les peuples ignorans, sans en excepter un seul, ont été corrompus dans leur puissance & dans leurs richesses : deux peu-

ples ſavans l'ont été dans les mêmes circonſtances : à des effets tout ſemblables dois-je chercher des cauſes différentes ? & comment oſerois-je imputer aux ſciences, dans deux cas particuliers, les mêmes vices que je vois par-tout ailleurs où elles n'exiſtoient point ?

La propoſition que tous les peuples ſavans ont été corrompus, ne peut donc former aucun préjugé contre les ſciences, puiſqu'ils ne l'ont été que dans les mêmes circonſtances qui ont corrompu toutes les nations ignorantes.

Pour achever d'éclaircir cette queſtion, il eſt à propos d'examiner ce que c'eſt que vertu & corruption, deux mots très-anciens & très-impoſans, ſouvent prononcés, rarement entendus.

La vertu dans ſon acception la plus élevée, ſeroit une force de l'ame qui dirigeroit toutes nos actions au plus grand bien du genre-humain. Les différens degrés du bonheur total des hommes dépendent des différens degrés de leur union : leur union dépend uniquement de leurs vertus ; ils ne ſont ſéparés & armés que par leurs vices : la plus parfaite combinaiſon

naiſon de l'amour-propre & de l'amour ſocial feroit à la fois le plus haut degré de la vertu & du bonheur : c'eſt à ce point que des lignes infinies de ſiecles tendront ſans ceſſe, ſans l'atteindre jamais : ſi les hommes avoient pu y arriver, ils ne formeroient tous enſemble qu'une famille.

La ſociété générale ſe décompoſe en ſociété politique & civile, & en individus ; la vertu de chaque individu ne ſauroit mériter ce nom, qu'autant qu'elle travaille à ſa conſervation & à ſon bonheur, relativement à la conſervation & au bonheur des différens ordres de ſociétés dont il eſt membre ; toutes les vertus domeſtiques & civiles doivent être rapportées à ce principe & meſurées à cette regle ; elles s'ennobliſſent & s'élevent à méſure qu'elles contribuent au bonheur d'un plus grand nombre d'hommes : ainſi la tempérance & le courage, les deux vertus gardiennes de notre être, ſont en même-tems la baſe de toutes les vertus d'un ordre ſupérieur.

La nature nous a environnés de biens & de maux : attirés par les uns, effrayés par les autres, l'excès des deſirs & des

craintes produit toutes les passions qui nous rendent méchans & malheureux : la tempérance de l'ame & le courage sont la double force qui les modere ; plus les desirs & les craintes sont modérés, plus le nombre & la vivacité des concurrences en tout sens diminuent ; de-là coulent dans l'ordre civil l'humanité, la foi, la justice, le désintéressement, la générosité ; dans l'ordre politique, la soumission aux loix, la fermeté contre les désordres intérieurs & les dangers du dehors ; enfin cette modération seule peut adoucir les concurrences inévitables entre les sociétés politiques, calmer leurs défiances mutuelles & établir dans la société générale cette bienveillance, cette bonté universelle qui forme le plus sublime caractere de la vertu, & sans laquelle le bonheur de chaque société n'est jamais qu'un bien fragile,

L'excès des privations, rarement utile au bonheur public, & plus rarement encore au bonheur particulier, a pu être quelquefois une vertu d'obligation en de certaines circonstances ; c'est ainsi que dans l'enfance du monde & à la naissance des sociétés, cet excès a pu convenir à

la timidité & à l'inexpérience des premiers hommes : dans tous les autres cas, lorsqu'il est produit par des motifs purement humains, c'est tout au plus une vertu de choix qui n'est propre qu'aux ames froides ou pusillanimes : desirer & jouir avec modération, forme le caractere d'une raison éclairée & d'une vertu active, digne appanage de l'âge viril où le genre-humain est parvenu & qui peut seul le conduire à sa véritable destination, c'est-à-dire, au plus grand bonheur possible.

Si tous les hommes étoient vertueux, la vertu ne seroit que l'exercice le plus doux & le plus agréable de la raison : plus elle est entourée de vices & exposée aux dangers, aux crimes & aux malheurs qui en naissent, plus elle devient pénible & dure, plus elle a de grands sacrifices à faire : sans les crimes des Tarquins, l'héroïsme cruel de Scévola & de Brutus n'eût jamais existé : sans la barbarie des Carthaginois, Régulus n'eût pas eu besoin de tant de grandeur d'ame ; si César eût vécu en citoyen, Caton ne fût point mort en héros (*) : ces efforts

(*) J'ai dit que *Caton déclama toute sa vie, combattit*, &c.

cruels de vertu sont la marque d'un mauvais siecle ; il ne peut y avoir de Brutus où il n'y a pas de Tarquins ; se plaindre que nous n'ayons pas de Régulus, c'est regretter qu'il n'y ait pas de peuple qui

mourut enfin sans avoir fait rien d'utile pour sa patrie : on répond *qu'on ne sait s'il n'a rien fait d'utile pour sa patrie* (c'est tout ce que je prétendois ;) *mais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le spectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais existé* ; j'en conviens, & j'ajoute que ce fut précisément parce que sa vertu fut extrême, qu'elle fut inutile à son pays ; elle ne sut ni se prêter, ni fléchir, ni attirer, ni comprendre enfin que les mœurs d'une ville petite, foible & pauvre, ne pouvoient être celles de la capitale du monde, & que la vertu pouvoit exister sans ces mœurs pauvres & dures. Il a été loué par des Philosophes, parce qu'il fut un Philosophe ; avec moins de dureté & d'inflexibilité il auroit pu sauver sa patrie ; il ne sut que mourir : mais qu'il fallût ou être ce qu'il a été, ou suivre les principes de Tibere & de Catherine de Médicis, & devenir un *Cartouchien, un scélérat & un brigand*, & qu'il n'y eût point de milieu entre ces extrémités, comme notre adversaire le suppose dans la rapidité de ses conséquences, c'est une prétention qui doit paroître tout au moins exagérée.

C'est ainsi que lorsqu'en parlant des Brutus, des Décius, des Lucrece, des Virginius, des Scévola, j'ai fait l'éloge d'un Etat *où les citoyens ne sont point condamnés à des vertus si cruelles* ; on m'a répondu *qu'on entendoit très-bien qu'il étoit plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun fût dispensé d'être homme de bien*, comme si la vertu étoit essentiellement sanglante & barbare, & que hors de ces malheureuses circonstances l'honneur & la probité même ne pussent exister.

livre aux ſupplices les plus barbares un ennemi priſonnier : l'adouciſſement des mœurs, en banniſſant les grands crimes, a banni en même tems ces vertus effrayantes, toujours rares, parce qu'il faut une longue ſuite de crimes, pour donner occaſion à un ſeul acte de ces vertus ; gémir de ce qu'elles n'exiſtent plus, c'eſt faire le plus grand éloge du ſyſtême de notre ſociété : moins la vertu a beſoin d'efforts & de ſacrifices, plus elle ſuppoſe les mœurs perfectionnées.

Les miſeres & l'ignorance des premiers ſiecles ne leur permettoient pas de connoître ces principes : les peuples anciens furent extrêmes dans le matériel des vertus, & n'en poſſéderent jamais le véritable eſprit : le bonheur particulier de chaque ſociété fut leur unique objet ; ils ne s'éleverent point juſqu'à l'amour du genre-humain, ce point de réunion de toutes les vertus, ce dogme fondamental du bonheur, que l'ignorance ne ſoupçonnoit pas, que la politique déteſtoit, & que la philoſophie ſeule pouvoit leur révéler ; ils crurent que la tempérance ne pouvoit être qu'une privation abſolue,

& ils ſuppoſerent que le courage devoit combattre ſans ceſſe; toute la vertu humaine ſe réduiſit à l'art de rendre les hommes terribles à d'autres hommes : la ruſticité, la férocité pouvoient contribuer à ce funeſte effet; elles furent conſacrées comme les mœurs de la vertu ; on en vint à les prendre pour la vertu même : la pauvreté, la frugalité n'étoient point eſtimées, comme l'effet de la modération, mais comme des armes de plus à la guerre ; on ne connoiſſoit que la tempérance du corps, & elle n'étoit que l'inſtrument de l'ambition de l'ame : pour animer la valeur on avoit des ſpectacles ſanglans, on ſe faiſoit un devoir d'être cruel juſques dans ſes plaiſirs : dans ces circonſtances, tout ce qui n'étoit pas préciſément pauvreté & courage, épouvantoit le préjugé & étoit impitoyablement appellé corruption ; on perſiſtoit à reſter malheureux pour être redoutable.

On voit par-là combien l'imputation de corruption ſi odieuſe & ſi répetée a été injuſte dès ſon origine : ces nations de ſoldats, fideles à leur animoſité éternelle, redoutoient comme une ſource de foibleſſe

tout ce qui pouvoit les rapprocher & les adoucir : on connoiſſoit les avantages du courage, on ignoroit encore ceux du commerce & des arts : on vit que l'on alloit perdre des ſoldats, on ne voyoit pas que l'on gagnoit des citoyens ; on croyoit qu'il étoit honteux de devoir à l'induſtrie, des biens qu'on auroit pu ſe procurer par la force ; & il faut remarquer que dans ces tems la guerre enrichiſſoit les particuliers & les peuples : les loix des différens Etats n'avoient ſongé qu'à les ſéparer, on crut leur conſtitution perdue lorſqu'il fut queſtion de les réunir : des hommes qui par amour pour leur patrie détruiſoient celle de cent peuples, étoient bien éloignés d'imaginer la terre comme une patrie commune à tous ſes habitans ; on ne concevoit pas qu'il pût s'établir entr'eux des intérêts communs : des beſoins & des ſecours mutuels reſſembloient à une dépendance : des guerriers qui ſe faiſoient négocians & ouvriers croyoient ſe dégrader ; c'étoit toutes les paſſions particulieres qui ſous le nom de vertus & de mœurs anciennes s'étoient liguées contre le bien général nouveau & inconnu.

Les vieux préjugés céderent enfin en grondant ; les nouvelles connoiſſances s'établirent : chaque état de l'homme a ſes vices qui lui ſont propres : le commerce & les arts en introduiſirent de nouveaux ; on ne vit qu'eux ; on oublia ceux de la pauvreté qu'ils avoient chaſſés ; on murmura, on cria, comme on fait encore aujourd'hui ; on employa ſans ceſſe ce terme commode & vague de corruption, qui accuſe ſans preuve & juge ſans objet fixe, & qui, au gré de la ſatire, de l'humeur & de la miſanthropie, flétrit indifféremment de la même qualification, la plus haute inſolence du vice & le plus petit relâchement de la vertu.

La corruption ſe meſure par la qualité des vices nouveaux qu'elle introduit dans les mœurs, & les vices eux-mêmes tirent leurs qualités de celles des biens dont ils nous privent ; les premiers biens ſont, la vie, la liberté, les poſſeſſions, la bonne conſtitution de la ſociété où nous vivons, enfin la paix & l'union avec les ſociétés voiſines ; ainſi les vices les plus graves ſont, l'inhumanité, l'injuſtice, la mauvaiſe foi, la lâcheté, l'eſprit de révolte,

la violence & l'ambition : tous les autres vices qui n'attaquent point les vertus de premiere néceſſité & les biens naturels, forment un genre de corruption moins criminel & qu'on ne doit nullement confondre avec le premier : ainſi plus ou moins d'uſage des richeſſes & des plaiſirs, n'eſt jamais qu'un abus tolérable en comparaiſon des vices dont je viens de parler, ſur-tout lorſque la conſtitution de l'Etat eſt telle qu'elle n'en eſt pas directement violée.

Par ces principes nous devons juger que le plus haut degré de corruption ſe trouve, ainſi que je l'ai dit plus haut, parmi ces nations ſauvages qui n'ont ni mœurs, ni loix, ni gouvernement, ni union avec leurs voiſins, ni droit des gens pour aſſurer leurs vies, leur liberté & leurs biens, & dont les miſérables deſtinées ſont l'éternel jouet de quelques préjugés & de toutes les paſſions.

Par-là nous trouverons encore une très-grande corruption dans ces ſiecles fameux de l'antiquité, où les peuples n'avoient point d'autre induſtrie ni d'autre inſtitution que la guerre, ce crime & ce malheur qui les renferme tous : leurs vertus

mêmes, par un égarement monſtrueux ſe rapportoient uniquement à cet objet; & que pouvoit produire en effet une frugalité oiſive, une pauvreté qui avoit tout à acquérir & rien à perdre, une dureté de mœurs qui ne vouloit être adoucie par rien? Que reſtoit-il, ſinon de ſe haïr & de ſe combattre ſans ceſſe, ne fût-ce que par déſœuvrement, ſi ce n'étoit par férocité & par ambition? C'eſt ainſi que Rome toujours armée & toujours ſanglante a été pendant plus de ſix cents ans l'ennemie du monde, avant d'en être la maîtreſſe. Détournons les yeux un moment de cette ville ſuperbe; portons les ſur les ruines de cent villes dépouillées, dépeuplées, ravagées par le fer & le feu; conſidérons ce qu'il en a coûté au genre-humain pour la gloire d'un ſeul peuple, & admirons encore, ſi nous l'oſons, le barbare ſyſtême des vertus anciennes qui, renfermées dans les murs de chaque ville, ne voyoient dans le reſte du monde que des ennemis, & ne s'exerçoient que pour le meurtre & la deſtruction.

Appliquons enfin ces principes à cette horrible corruption de notre ſiecle, qui

nous a valu tantôt les noms de lions & de tigres, tantôt l'épithete de fourbes & de fripons, capables de tous les vices qui n'exigent pas du courage, & tant d'autres invectives répétées à chaque page par notre adversaire. Je dédaigne les avantages que je pourrois tirer d'une déclamation aussi outrée, pour me renfermer uniquement dans mon sujet : je ne nierai pas qu'il n'y ait parmi nous des richesses mal acquises & dont on abuse pour le faste & la mollesse, pour la séduction de la vertu & le salaire du vice ; j'avoue que l'ostentation monstrueuse de quelques fortunes forme un contraste odieux avec la pauvreté d'un grand nombre d'hommes, & qu'elle répand de proche en proche une émulation de luxe ruineuse, & dont les moeurs ont beaucoup à souffrir par le prix qu'elle attache aux choses superflues, & par le vif aiguillon dont elle presse la cupidité ; je ne puis dissimuler enfin que la recherche de certains agrémens prétendus, l'excès de la dissipation, de la frivolité & de l'amour du plaisir, ne nuisent infiniment aux talens & aux vertus.

Après ces aveux, j'observerai que cette

corruption eſt du genre le plus excuſable, puiſqu'elle n'attaque ni la paix, ni le gouvernement, ni la liberté, ni la poſſeſſion de tous les biens naturels, & qu'elle permet à chacun d'acquérir, de jouir, & d'être vertueux, ſans être troublé par la violence & l'injuſtice.

Telle qu'elle eſt cependant, ſi elle avoit infecté la maſſe entiere de la nation, peut-être les hyperbolès de nos adverſaires commenceroient à avoir quelque fondement; mais ſi ce ne ſont là que les mœurs de quelques quartiers de la capitale, mépriſerons-nous tout le reſte de l'Etat qui n'y participe point? Ne daignerons-nous voir dans la ſociété actuelle qu'un compoſé de *Cuiſiniers, de Poëtes, d'Imprimeurs, d'Orfèvres, de Peintres & de Muſiciens?* Et oublierons-nous, comme on affecte de le faire, le travail aſſidu du laboureur & de l'artiſan, l'induſtrie & la bonne foi du commerce, la modération du citoyen dans ſa médiocrité, l'intégrité & l'application du corps nombreux de la Magiſtrature, les vertus enfin & le zele de tant de miniſtres eccléſiaſtiques, auxquels l'antiquité n'a rien de ſemblable à

oppoſer ? N'eſt-ce donc plus dans ces états divers que l'on doit chercher les mœurs d'un peuple ? Quelques gens de cour & leurs flatteurs, quelques millionnaires & leurs paraſites, quelques fous, jeunes & oiſifs, auroient-ils ſeuls le droit de repréſenter la nation ?

Les paſſions naturelles ſont de tous les tems : par-tout où il y aura des cœurs humains, on trouvera l'amour des richeſſes, des honneurs & des plaiſirs ; les femmes voudront plaire, & les hommes voudront ſéduire : les Paladins de Charlemagne, les Croiſés, & les Ligueurs avoient plus ou moins le fond de notre corruption : nous n'en différons que par le vernis & les nuances, & tout au plus par quelques paſſions d'opinion : les vices ſecrets ſont menacés par la religion, les vices publics doivent être réprimés par le Gouvernement ; ainſi s'il y avoit quelque profeſſion où les fortunes fuſſent rapides, infaillibles & énormes, où elles ſe fiſſent ſans riſque & ſans peine, ſans talent & ſans utilité pour la patrie ; ſi des fortunes odieuſes étoient enſuite réhabilitées par de grandes places & par des

alliances illuſtres ; s'il y avoit des excès de luxe qui formaſſent des diſparates choquans ; ſi le vice payé par la richeſſe triomphoit avec inſolence ; ſi des hommes oſoient afficher leur perverſité , & des femmes leur honte , ce ſeroit la faute des loix.

Les Gouvernemens modernes , ſi vigilans contre le crime , ne ſavent point flétrir le vice ; ils ſont encore dans l'enfance à cet égard : occupés juſqu'ici à ſe fortifier , ils n'ont conſidéré les mœurs que du côté par lequel elles intéreſſent la politique ; le bon ordre purement moral n'a point été l'objet de leurs ſoins.

Que les loix ferment le plus qu'elles pourront les mauvaiſes voies à la fortune, qu'elles châtient l'abus des richeſſes ; en retranchant les objets exceſſifs de la cupidité, elles réduiront la cupidité même dans de juſtes limites ; qu'elles veillent attentivement ſur les plaiſirs publics, afin que la décence & les mœurs n'y ſoient pas violées , du moins habituellement ; qu'elles forcent au travail & au mariage l'oiſiveté & le célibat trop ſoufferts parmi nous ; cette corruption tant reprochée

disparoîtra aussi-tôt ; & combien cette réforme est-elle plus facile, qu'il ne l'a été d'établir l'autorité & l'obéissance, & de délivrer les peuples de l'oppression des Grands ? Il suffiroit de le vouloir pour réussir : le cri général est le cri de la vertu.

Mais pour cela faut-il nous ramener à l'égalité rustique des premiers tems ? les mœurs sont-elles donc incompatibles avec les richesses ? Si nous recherchons l'origine de ce systême d'égalité tant vanté chez les anciens, nous trouverons qu'il portoit sur un faux principe qui suppose tous les hommes égaux dans l'ordre de la nature : je conviens qu'ils sont tous égaux dans leur orgueil & dans leurs prétentions, mais l'homme & la femme, la vieillesse, l'âge viril & l'enfance, le malade & celui qui est en santé, sont-ils égaux en effet ? Le courageux & le timide, l'imbécille & le spirituel, le paresseux & l'industrieux, le robuste & le foible le sont-ils davantage ?

Le caractere de la nature est la variété, & elle ne l'a peut-être imprimé dans aucun de ses ouvrages plus fortement que

dans l'homme : deux hommes ne sont point égaux en force, en adresse, en courage, en esprit; les traits de leurs visages ne sont pas plus différens que leurs tempéramens, leurs qualités, leurs talens, & leurs goûts : dès les premiers ans de l'enfance, des yeux attentifs voient éclater les traits distinctifs du caractere; c'est que la nature nous ayant destinés à vivre en société, il falloit que nos qualités fussent inégales relativement à l'inégalité des places que nous devions occuper : les uns devoient naître pour les fonctions les plus basses de la société, afin que celles qui sont les plus relevées & les plus importantes pussent être remplies sans distraction : car si chacun eût cultivé son champ lui-même, quel tems seroit-il resté pour inventer les arts & les sciences, faire des loix & les maintenir en vigueur ? L'inégalité naturelle est la base de l'inégalité politique & civile nécessaire dans toute société.

Plus les sociétés sont foibles, plus il y a d'égalité entre ceux qui les composent; ainsi l'inégalité est moindre entre des enfans qu'entre des hommes faits. Il est cer-

tain, que lorſqu'il n'y avoit point d'autre nature de biens que des fonds de terre, il convenoit qu'ils fuſſent partagés également; ce n'étoit pas un rafinement de politique ni de philoſophie, qui avoit fait imaginer ce partage aux premiers législateurs; c'étoit tout ſimplement la néceſſité qui les y avoit conduits.

Cette égalité n'étoit autre choſe que le défaut de talens, d'arts, d'induſtrie, & de commerce; elle fut détruite par des vices, elle l'auroit été tout de même par des vertus; elle devoit être la premiere victime ſacrifiée à la perfection du genre-humain; l'égalité parfaite ne produiſoit que des laboureurs & des ſoldats, & comme les hommes ſont néceſſairement avides de diſtinctions, ne pouvant en eſpérer d'ailleurs, ils en cherchoient à la guerre; ainſi ces premieres ſociétés ſe combattirent avec acharnement : c'étoit un état de guerre perpétuel de tous contre tous, c'eſt-à-dire, un état de calamités ſans fin : un ou pluſieurs Etats s'agrandirent enfin par la deſtruction de pluſieurs autres; l'inégalité s'introduiſit entr'eux, & par une ſuite néceſſaire entre les mem-

bres qui les composoient; dès-lors les hommes commencerent à être moins malheureux; il n'y eut plus qu'une portion de ces grandes sociétés qui fut obligée de porter les armes; il n'y eut plus que des frontieres qui souffrirent les horreurs de la guerre; l'intérieur des grands Etats jouit d'une paix éternelle; l'industrie & l'émulation naquirent de l'oisiveté, puisqu'il plaît à nos adversaires d'appeller de ce nom l'état des hommes, lorsque la patrie cessa de les occuper tous à la guerre; les citoyens se diviserent en fonctions & en classes nouvelles; les talens se connurent; on vit éclore le commerce, les arts, les sciences; le monde prit une face animée, brillante & heureuse; l'inégalité seule enseigna aux hommes la légitime destination de leurs facultés naturelles; elle leur apprit à se rendre heureux les uns par les autres; elle devint enfin la source féconde de tous les biens dont nous jouissons.

Parmi tant de biens elle enfanta les richesses, cet éternel objet de la satire. A leur égard j'observerai d'abord qu'aucune constitution politique n'est exempte de tout inconvénient, & que la grande

inégalité des biens étant l'inconvénient propre aux grands Etats, on doit la supporter en considération des avantages politiques, auxquels elle est essentiellement liée.

Le commerce du nouveau Monde & la découverte de ses trésors ont été une source naturelle de la multiplication des richesses, & ont changé nécessairement le système des mœurs à cet égard, sans qu'elles ayent pu le prévoir ni l'empêcher, & sans qu'elles ayent eu sujet de s'en offenser.

A ces observations j'ajouterai que chez un peuple bien gouverné, les richesses excitent dans ceux qui les desirent, l'industrie, le travail & le talent, par l'envie de les acquérir ; & dans ceux qui en jouissent, l'amour de l'ordre, des loix & de la paix, par la crainte de les perdre ; elles animent en même tems la cupidité ; mais cette passion n'est pas toujours un vice dans un Etat puissant, puisqu'elle peut très-légitimement se proposer les plus grands objets, & qu'elle est même un ressort nécessaire pour un grand nombre d'opérations du Gouvernement.

Les richesses sont la source d'une infi-

nité de biens moraux ; elles donnent l'éducation, elles cultivent les talens & les connoiſſances, elles mettent à portée des places où l'on peut être utile à la patrie ; la vertu peut donc & doit même les deſirer ; enfin une plus grande multiplication de richeſſes laiſſe entre les hommes les mêmes proportions qu'une moindre, à l'exception qu'elle rend la condition d'un petit nombre plus heureuſe, ſans empirer celle des autres.

Que dis-je ? les richeſſes en embelliſſant la ſcene du monde, ne contribuent pas moins au bonheur du pauvre qui en a le ſpectacle tranquille, qu'à celui du riche qui en a la poſſeſſion inquiete : croira-t-on que pour bien goûter la magnificence des palais, des temples, des jardins, des cérémonies, & des fêtes, il ſoit néceſſaire d'en avoir fait les frais ? Faut-il être Roi de France pour jouir de Verſailles & des Tuileries ? Quelle plus délicieuſe jouiſſance que celle de l'artiſte même ? Celui-là ſeul a la plus parfaite propriété des productions des arts, qui a le plus de goût & de ſentiment.

Ajoutons que dans un Etat riche, tant

de voies imprévues ſont ouvertes de toutes parts à la fortune, que perſonne n'éprouve le déſeſpoir de la pauvreté; tandis que la crainte trouble le repos des riches dans leurs lits de pourpre. La divinité des malheureux, l'Eſpérance berce le pauvre, & lui peint avec d'agréables couleurs la perſpective de l'avenir.

Il eſt à propos de faire remarquer ici une contradiction ſinguliere de nos adverſaires; d'un côté ils font valoir la pauvreté antique comme un état qui faiſoit le bonheur des hommes; de l'autre ils emploient les plus triſtes couleurs pour peindre la pauvreté moderne, & ne négligent rien pour nous attendrir ſur ſon ſort : d'où peut naître cette prodigieuſe différence que l'on ſuppoſe gratuitement? La terre, les travaux néceſſaires pour la cultiver, les beſoins naturels ont-ils donc changé? S'il y a quelque différence, c'eſt que nos laboureurs vendent leur travail & leurs denrées à des gens plus riches; c'eſt qu'ils ſont plus aſſurés d'être récompenſés de leurs peines & dédommagés de leurs pertes.

Nous nourriſſons, dit-on, notre oiſi-

veté de la ſueur, du ſang & des travaux d'un million de malheureux : j'aurois cru ces reproches mieux fondés contre ces peuples anciens qui ſont les favoris de notre adverſaire : quels étoient en effet les talens & les occupations de ſes chers Spartiates, dont l'oiſiveté étoit conſacrée par les loix, & chez qui toute eſpece de travail étoit exercée par une claſſe d'hommes privés, en naiſſant, de leur liberté, & condamnés ſans retour à travailler, à acquérir, & à produire même des enfans au profit d'un maître barbare, à qui la loi donnoit droit de vie & de mort ſur eux ? Tels furent les uſages de toute l'antiquité; tels étoient ces peuples dont on vante le bonheur, tandis que l'on peint comme malheureux parmi nous des hommes dont le travail & l'induſtrie ſont exercés librement & à leur profit; qui, nés pauvres à la vérité, ne ſont pas du moins privés de l'eſpoir des richeſſes & ſont maintenus par les loix dans la poſſeſſion de leur liberté, le plus cher de tous les biens, & d'une ſorte d'égalité même avec les riches & les puiſſans.

Les noms de riche & de pauvre ſont re-

latifs, dit-on; c'est-à-dire que là où il y a des riches, il y a beaucoup plus de pauvres par comparaison; mais il est absolument faux qu'il y ait plus de pauvreté réelle; elle est toujours soulagée par l'espérance, la participation ou les bienfaits de la richesse: il est certain que les fléaux de la famine étoient bien plus fréquens, & bien plus funestes dans les siecles pauvres.

Qu'on nous assure après cela, que s'il n'y avoit point de luxe il n'y auroit point de pauvres: il n'y a qu'un changement à faire à cette proposition, pour qu'elle devienne vraie; c'est de la rendre précisément contradictoire à elle-même, & de dire qu'il n'y auroit point de pauvres s'il n'y avoit point de luxe. Qu'étoit en effet tout le peuple Romain lorsqu'il se retira en corps de sa patrie, extrémité la plus étrange dont il soit parlé dans aucune histoire? Qu'étoient tant de nations qui ne pouvant subsister dans leur pays, alloient dans des climats plus heureux conquérir par les armes des terres qui pussent les nourrir?

Nous avons dit que le luxe occupoit

les citoyens oisifs. On nous demande pourquoi il y a des citoyens oisifs ? je réponds que c'est parce qu'ils ne peuvent manquer de l'être par-tout où il n'y a ni arts, ni industrie, ni commerce. Quand l'agriculture étoit en honneur, continue-t-on, il n'y avoit ni misere ni oisiveté : que l'on daigne donc nous apprendre les causes de ces émigrations si fréquentes dans les tems anciens, & dont on ne voit plus d'exemples de nos jours. D'ailleurs, si l'agriculture peut suffire à la subsistance des habitans dans certains pays, elle ne le peut pas de même par-tout : de-là vient que beaucoup de peuples privés de la ressource du commerce & des arts sont obligés de vivre de pillage : la Hollande, ce pays si puissant & si heureux, que seroit-il sans elle ? la retraite d'un peuple de brigands, ou peut-être l'asyle de quelques pêcheurs.

On ajoute que le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, mais qu'il en fait périr cent mille dans nos campagnes. Le luxe est si peu la cause de la misere de la campagne, que le paysan n'est nulle part plus riche qu'au voisinage des grandes villes,

villes, de même que ſa pauvreté n'eſt jamais plus grande que là où il en eſt le plus éloigné. Que le luxe augmente ou diminue, que lui importe? l'uſage de la dentelle & de la ſoie diſpenſe-t-il de manger du pain & de le payer? les productions de la terre en ſont-elles moins nos premiers & nos plus indiſpenſables alimens? peuvent-elles jamais perdre leur valeur proportionnelle avec le prix de l'or & de l'argent, & celui des productions des arts (*)?

Pluſieurs conditions nouvelles ſe ſont élevées par le commerce & l'induſtrie, mais l'agriculture n'y a rien perdu, & n'y pouvoit rien perdre : on regrette ſans ceſſe le tems où elle étoit en honneur; mais quel étoit ce tems? Dans la Grece, à Sparte même, elle n'a jamais été exercée que par des eſclaves; à Rome on ne tarda pas à ſuivre cet exemple. Que nous oppoſe-t-on donc? apparem-

(*) Il eſt donc abſolument faux que l'*argent qui circule entre les mains des riches & des artiſtes, ſoit perdu*, co[illegible] on le prétend, *pour la ſubſiſtance du laboureur; & que cel[illegible] n'ait point d'habit, préciſément parce qu'il faut du g[illegible]on [illegible] autres.*

ment les siecles fabuleux du commencement du monde : parmi nous, au contraire, si on la considere d'un œil philosophique, elle est peut-être l'état le plus libre & le plus indépendant de la nation, & le seul à l'abri des vicissitudes de la fortune ; si elle a quelque chose à craindre, c'est uniquement de l'excès des impositions (*).

Il y a de la pauvreté dans notre constitution actuelle ; mais il y en avoit plus encore, comme je l'ai prouvé, dans les sociétés anciennes ; on en peut dire autant de toutes celles qui n'ont point nos arts ni notre luxe : d'ailleurs, il est nécessaire qu'il y ait des pauvres dans toute espece de société, parce que le travail en est

(*) On s'écrie : *il faut des jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon ; il faut des liqueurs sur nos tables, voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau ; il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.*

Pour que ces objections eussent la force qu'on veut leur donner, il faudroit prouver que les jus, les liqueurs & la poudre causent une disette réelle des choses dont elles sont composées ; mais si au contraire la consommation qu'elles occasionnent, n'a aucune proportion avec l'effet qu'on lui attribue ; si le vin, le bled & le bétail ne manquent point, on doit avouer que ces prétendues causes sont absolument imaginaires.

l'ame, & que le besoin seul peut y forcer la multitude : le travail, il est vrai, doit fournir à la subsistance de l'homme ; mais s'il n'y suffit pas, à qui doit-on s'en prendre ? est-ce à la richesse ? quoi de plus absurde ! qui peut donner & qui donne en effet de meilleurs salaires qu'elle ? Plus il y a de luxe, c'est-à-dire, plus le superflu est acheté cherement, plus il est impossible que le nécessaire soit au-dessous de son prix.

Dans l'ancienne égalité au contraire, la pauvreté étoit sans ressource ; ceux qui avoient été forcés de contracter des dettes étoient dans une impuissance absolue de les acquitter, n'y ayant alors ni commerce ni arts qui pussent rétablir leur fortune ; & les riches ne l'étant pas assez pour remettre généreusement ce qui leur étoit dû, il s'ensuivoit des violences atroces contre les débiteurs : employés par leurs créanciers aux travaux les plus durs, on leur mettoit les fers aux pieds, on les attachoit au carcan, on leur déchiroit le corps à coups de verges ; une loi des douze Tables les condamnoit à être vendus comme esclaves, ou à perdre la tête ;

on peut lire dans Denys d'Halicarnaffe le difcours de Sicinnius à ce fujet ; la retraite du peuple Romain fur le Mont-Sacré n'eut pas d'autres motifs que ces affreufes duretés.

Si l'on confidere la totalité d'une nation, les richeffes exceffives & leurs abus font très-rares ; il eft donc aifé d'y remédier ; des vices qui n'appartiennent qu'à un petit nombre ne peuvent alarmer, fur-tout fi ce petit nombre eft envié & fi tout le refte confpire avec empreffement à lui impofer un frein. Il n'en étoit pas de même de la pauvreté des anciens, elle étoit univerfelle : elle produifit un vice général & le plus grand de tous, la paffion de la guerre. Le premier bien que les richeffes ayent fait aux hommes a été de leur infpirer l'amour de la paix ; les nations les plus commerçantes font les plus pacifiques : le courage qui fe défend eft la plus grande des vertus ; le courage qui attaque, le plus grand des crimes : faute d'avoir connu cette différence, les anciens les couronnoient l'un & l'autre du même laurier ; n'ayant que du fang à perdre, & placés entre la mifere & la

gloire, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſe paſſionnaſſent pour celle-ci, & que cette paſſion les portât à tout; mais depuis que les nations modernes ont connu le bonheur, elles ne reſpirent que la paix qui en eſt l'unique ſoutien, & ne ſe combattent qu'en gémiſſant: le fanatiſme de la gloire n'exiſte plus que chez quelques Rois; tous les peuples en ſont guéris.

Ne nous étonnons point au reſte des préjugés de toute l'antiquité contre les richeſſes; elles étoient eſſentiellement condamnables, puiſqu'elles étoient contraires à la conſtitution & aux loix des petits États anciens, & plus encore parce qu'il n'y avoit alors aucune voie légitime pour en acquérir: le pillage des vaincus, les vexations des alliés & des ſujets étoient la ſeule ſource des richeſſes chez les Romains; ceux qui avoient rendu les plus grands ſervices n'exerçant aucun commerce & ne recevant de l'Etat ni penſions ni gratifications, il étoit preſque impoſſible que de grandes fortunes fuſſent innocentes.

Mais nous qu'un meilleur deſtin à pla-

cés dans des tems plus heureux, adopterons-nous de pareils préjugés? croirons-nous qu'il ſoit impoſſible d'être vertueux ſans être miſérable? la vertu eſt-elle donc de ſa nature un effort violent & cruel? doit-elle s'effrayer du bonheur, & le repouſſer ſans ceſſe?

Si la vertu conſiſte en effet dans une privation abſolue, ſi *tout eſt préciſément ſource de mal au-de-là du néceſſaire phyſique*, comme on veut nous l'aſſurer, pourquoi cette profuſion immenſe de biens que la ſageſſe divine préſente ſi libéralement à nos beſoins, & même à nos plaiſirs? Quoi! ces innombrables bienfaits ſeroient autant de ſollicitations au vice & au crime? La nature entiere ne ſeroit qu'un piége?

Non: l'univers n'eſt point un vain ſpectacle pour nous; il eſt formé pour notre conſervation & notre bonheur, pour nous ſervir, & nous plaire: nous jouiſſons ſans effort de la beauté de la nature, de l'éclat du jour, & du calme de la nuit, de la fraîcheur des bois & des eaux, de la douceur des fruits & du parfum des fleurs; tant nos plaiſirs ont été chers à

l'Etre ſuprême ! tandis que nos beſoins ſont obligés d'ouvrir la terre pour en tirer un aliment indiſpenſable, & de chercher juſques dans ſes entrailles le fer néceſſaire pour la cultiver, chaque contrée a des productions qui lui ſont propres ; une infinité de choſes très-utiles ſont diſperſées dans les diverſes régions, pour les réunir par la néceſſité des échanges ; c'eſt que l'induſtrie, le commerce, la navigation, tous ces arts ſi coupables aux yeux de l'ignorance ou de l'humeur, ſont entrés dans les vues de la création : les beſoins des hommes ſont leurs liens ; la nature les a multipliés exprès comme autant de motifs d'union : les nœuds les plus ſacrés n'ont pas d'autre ſource ; ceux de pere & de fils ſont fondés principalement ſur les beſoins de l'enfance & de la vieilleſſe : vouloir détruire nos beſoins par une privation abſolue, c'eſt outrager l'Etre ſuprême, & rendre les hommes à la fois miſérables & barbares.

Sans doute les richeſſes ont fait naître de nouveaux vices, mais combien en ont-elles proſcrit d'anciens ? Combien ont-elles produit de vertus inconnues à la

pauvreté antique ? qu'on liſe dans l'hiſtoire Romaine la comparaiſon de Tuberon & de Scipion Emilien ; l'un fidellement attaché à la pauvreté qu'il avoit héritée de ſes peres ſe diſtinguoit par ſa frugalité & ſa tempérance inviolable ; l'autre n'étoit pas moins recommandable par le noble uſage qu'il faiſoit de ſes immenſes richeſſes ; le premier toujours admiré, le ſecond adoré & chéri, tous deux avec une vertu égale : Tuberon inflexible & ſévere avoit la gloire de mépriſer le bonheur ; Scipion généreux & compatiſſant goûtoit la volupté de faire des heureux.

La philoſophie a un ordre de vertus qui lui ſont propres, & qui ne ſauroient être celles de la multitude : les vertus dures ſuppoſent une inſpiration particuliere ; il eſt bon qu'elles ſe trouvent pour la montre & l'exemple dans quelques ames privilégiées ; mais elles ne ſont pas faites pour la totalité des hommes ; elles ſe communiquent difficilement, & ne peuvent ſe conſerver qu'à force d'ignorance, état dont il faut abſolument ſortir tôt ou tard ; toutes choſes

d'ailleurs égales, la vertu, qui se fait aimer, doit avoir l'avantage; il faudroit, s'il étoit possible, qu'elle en vînt jusqu'à séduire.

Je termine enfin cette longue digression sur la corruption & la vertu; je passe à la justification des sciences & des arts contre les nouvelles accusations qu'on leur a intentées; je considere la science en elle-même; son objet est de connoître la vérité, son occupation de la chercher, son caractere de l'aimer, ses moyens enfin sont de se défaire de ses passions, de fuir la dissipation & l'oisiveté. Parmi les objets qu'elle se propose, les uns sont nécessaires & les autres utiles: la métaphysique, la morale, la jurisprudence, la politique sont de premiere nécessité: sans elles l'homme n'est que le plus misérable & le plus dangereux de tous les animaux; c'est à elles uniquement qu'il doit la connoissance de son être & de ses rapports, la justesse de ses idées, la rectitude de ses sentimens, tous les principes & toutes les douceurs de la société: l'histoire nous offre le recueil des expériences sur lesquelles ces premieres scien-

ces sont fondées ; tous les arts qui servent à la faire connoître, participent de son utilité : la physique vient ensuite, la connoissance des élémens & des propriétés de tous les corps, qui ont ou peuvent avoir quelque rapport avec nous ; l'anatomie, l'astronomie, la botanique, la chymie nous fournissent mille découvertes d'une utilité infinie ; on en peut dire autant de toutes les parties des mathématiques ; la méthode de la géométrie est le flambeau même de la vérité, elle répand sa lumiere sur toute la physique & sur tous les arts ; la grammaire, la logique, & la rhétorique enfin qui sont les instrumens nécessaires de toutes nos connoissances & de leur communication, ont éclairci & fixé les notions vagues qui flottoient dans les esprits, affermi & guidé nos jugemens, & par la chaîne combinée des idées ont porté la certitude & l'évidence dans des questions qui échappoient même à nos conjectures.

Quelle satire oseroit verser son venin sur ce digne emploi de nos facultés ? où trouve-t-on dans tous ces objets la source de cette corruption tant reprochée ? Com-

ment ose-t-on dire *que la vanité & l'oisiveté qui ont engendré le luxe, ont aussi engendré nos sciences, & que ces choses se tiennent assez fidelle compagnie, parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices?* Quoi! tous les Philosophes moraux, tous les Législateurs, ces spéculateurs si profonds, si appliqués & si sublimes, n'étoient que des hommes vains & oisifs! leurs préceptes, leurs loix & leurs exemples n'étoient que l'ouvrage de leurs vices? Qu'appellera-t-on du nom de vertu? Ainsi tout genre de travail sera né de l'oisiveté, parce qu'il a fallu se réserver le tems de s'y appliquer; & accusé de vanité, par-là même qu'il est digne de louange.

Loin de ces chimeres, je trouve au contraire que toutes les sciences sont autant de remedes contre les vices politiques, moraux & physiques qui assiégent notre existence: on avoit besoin de pain, & on cultiva la terre; on eut de même besoin de mœurs & de loix, on inventa la politique & la morale; de nos besoins corporels, de nos maladies & de nos infirmités, naquit l'étude de la physique; il falloit démontrer, persuader la

vérité & détruire les sophismes de l'erreur, on perfectionna l'art de la parole & celui du raisonnement : l'origine des sciences n'a donc rien que de pur & d'utile ; vouloir leur en supposer une autre, c'est fermer les yeux à la vérité & à la lumiere.

Que l'on nous montre donc enfin quels genres de corruption naissent des sciences ; est-ce la férocité & la violence des nations sauvages ? mais leur effet le plus nécessaire est l'adoucissement des mœurs. Est-ce cet esprit de guerre & d'ambition qui a fait, des peuples illustres de l'antiquité, les fléaux de l'univers ? elles ne respirent que l'union & la paix. Dira-t-on qu'elles sont la source de la cupidité ? mais la route qu'elles tiennent est diamétralement opposée à celle de la fortune & de la grandeur. Inspirent-elles l'amour du plaisir ? elles sont presque inassociables avec lui.

Mais, nous dit-on, *les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances & les rendent pernicieuses aux nations*. Sans doute, les passions corrompent les choses les plus pures ; elles abusent de la religion, faut-il pour cela

la détruire ? faut-il lui imputer leurs crimes ? & moi, je dis ; ſi les plus ſublimes connoiſſances ne ſont pas à l'abri de leurs coups, comment l'ignorance pourra-t-elle s'en préſerver ? ſi le vice perce à travers le bouclier de la philoſophie, quel ſera ſon triomphe ſur l'ignorant déſarmé ? s'il abuſe de la vérité, quel abus monſtrueux fera-t-il des erreurs & des préjugés ? nous en avons vu les terribles exemples chez les nations ſauvages (*).

Il eſt vrai qu'il y a des ſciences & des arts qui naiſſent ou ne ſe perfectionnent que par la puiſſance, les richeſſes & la proſpérité ; ces arts peuvent être contemporains des vices, mais ils n'en ſont point la ſource ; les mœurs corrompent quelquefois les ſciences & les lettres, qui ne ſe ſauvent pas toujours de la corruption, mais qui en ſont ſouvent le remede.

Plus on examine la nature de la ſcience, ſes objets & ſes moyens, plus on voit

(*) On convient cependant *qu'il eſt bon qu'il y ait des Philoſophes, pourvu que le peuple ne ſe mêle pas de l'être* : mais à qui en veut-on ? Où eſt-ce que le peuple ſe mêle de philoſophie ? Dans l'inégalité actuelle des ſociétés, il lui eſt plus impoſſible que jamais d'avoir ce défaut, ſi c'en eſt un.

que de toutes les choses humaines, elle est absolument celle qui a le moins d'affinité avec les vices : l'amour de la vérité, quand il est extrême, est le destructeur des passions ; lorsqu'il est modéré, il en est du moins une diversion : Syracuse retentit des gémissemens des vaincus, & des cris barbares des vainqueurs : Archimede seul est tranquille ; il n'entend que la voix de la vérité ; son corps est frappé du coup mortel, son ame étoit déjà dans les cieux.

Les premiers savans furent des dieux ; dans la suite on les appella des sages ; plus on étoit voisin de l'ignorance, plus on en avoit connu les vices, plus on sentoit le prix des bienfaits de la science ; à mesure que les communications littéraires sont devenues plus étendues & plus faciles, on a pu acquérir de la science sans en avoir l'amour ; par conséquent elle n'a pas toujours été un remede assuré contre les passions : mais en multipliant à l'infini ses sectateurs, elle s'est toujours réservé un nombre de favoris dignes d'elle ; elle a donné toutes les vertus à ses élus, & en a du moins répandu sur le reste

de ſes diſciples quelques rayons qu'ils n'auroient point connus ſans elle.

On ajoute *que c'eſt une ſolie de prétendre que les chimeres de la philoſophie, les erreurs & les menſonges des Philoſophes puiſſent jamais être bons à rien;* on demande *ſi nous ſerons toujours dupes des mots, & ſi nous ne comprendrons jamais qu'études, connoiſſances, ſavoir, & philoſophie, ne ſont que de vains ſimulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne.*

Dois-je encore répondre à une accuſation auſſi injuſte? la plus légere attention ne ſuffit-elle pas, pour voir que parmi tout ce qu'on appelle ſciences, il n'y en a aucune qui n'ait fait plus ou moins de découvertes, détruit plus ou moins d'erreurs, & apporté de très-grandes utilités? vouloir le nier, n'eſt-ce pas attaquer l'évidence même?

Les Philoſophes, il eſt vrai, ſont tombés dans des erreurs: mais avant eux qu'y avoit-il autre choſe que des erreurs dans le monde? l'ignorance n'avoit-elle pas les ſiennes plus ridicules cent fois? Avant que des Philoſophes euſſent écrit ſur les

aſtres, les cieux, les cometes, la nature des ames, & leur état après cette vie, quelles abſurdités n'avoit-on pas imaginées? des nations entieres avoient-elles attendu le ſyſtême mal interprété d'Epicure, pour chercher le bonheur dans la volupté des ſens? Les idées les plus monſtrueuſes ſur la nature divine n'avoient-elles pas précédé de bien loin tous les ſyſtêmes?

Si l'ignorance pouvoit s'abſtenir de juger, elle ſeroit ſans doute moins mépriſable & moins dangereuſe: malheureuſement l'eſprit humain ne peut être ſans action; il faut qu'il ait des opinions bonnes ou mauvaiſes, il faut qu'il ait des préjugés s'il n'a pas des connoiſſances, & des ſuperſtitions au défaut de religion; j'en appelle à tous les peuples barbares qui exiſtent de nos jours.

Les erreurs groſſieres de l'ignorance furent d'abord remplacées par celles de la philoſophie, qui l'étoient moins; une nuit profonde couvroit la route de la vérité, il fallut marcher dans ces ténébres épaiſſies pendant tant de ſiecles; le flambeau de la raiſon s'éteignoit à chaque pas, il

fallut s'égarer long-tems, & ce n'étoit en effet qu'à force de s'égarer qu'on pouvoit trouver le vrai chemin : ſans doute un grand nombre d'opinions anciennes ſont abandonnées, c'eſt la preuve même de nos progrès ; mais l'hiſtoire des naufrages ſeroit-elle inutile à la navigation ? Ne mépriſons pas l'hiſtoire de nos erreurs, marquons tous les écueils où ont échoué nos peres pour apprendre à les éviter ; leurs mépriſes mêmes nous enſeignent le prix de la ſcience, qui veut être achetée par tant de travaux : gardons-nous ſurtout de juger ce que nous ne ſavons pas par le peu que nous ſavons ; ce qui ne ſemble que curieux, peut devenir utile ; ce qui ne paroît qu'une terre groſſiere au premier coup d'œil, cache quelquefois l'or le plus pur. N'allons pas nous infatuer de notre ſiecle, comme l'ont fait ſottement tant de générations, & juger d'avance ſur nos petits ſuccès les ſiecles innombrables qui germent dans le ſein de la nature ; en conſéquence de l'inutilité de la philoſophie Péripatéticienne pendant une ſi longue ſuite d'années, n'auroit-on pas pu ſe croire fondé à condamner l'é-

tude de la phyſique ? Il eſt pourtant vrai qu'on ſe ſeroit trompé ; l'erreur eſt la compagne inſéparable de l'ignorance, & elle n'eſt chez les Philoſophes que par haſard & pour un tems ; la philoſophie trouve dans ſes principes de quoi s'en guérir, tandis que l'ignorance eſt par ſa nature même éternellement incurable (*).

(*) Que l'on s'écrie que *les ſciences entre les mains des hommes ſont des armes données à des furieux* ; *qu'il vaut mieux reſſembler à une brebis qu'à un mauvais Ange* ; *qu'on aime mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que s'entre-dévorer dans les villes* : ces antitheſes, ces comparaiſons éloquentes, prouveront tout au plus la perſuaſion de l'Auteur, & nullement la queſtion même : paſſer rapidement d'un extrême à l'autre, ſans daigner appercevoir les milieux qui les ſéparent, c'eſt ne voir que des vices & des erreurs, c'eſt anéantir à la fois la vérité & la vertu.

J'ai avancé que *les bons Livres étoient la ſeule défenſe des eſprits foibles*, c'eſt-à-dire, *des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple* : que répond-on ? 1°. *Que les Savans ne feront jamais autant de bons Livres qu'ils donnent de mauvais exemples* : c'eſt ainſi que l'on déchire d'un trait, non-ſeulement tous les gens de Lettres qui forment nos Académies, non moins attentives aux mœurs qu'à la ſcience ; mais encore tant de Miniſtres de la religion, tant d'hommes conſacrés à la vie la plus auſtere, qui compoſent aſſurément la plus grande partie de nos Savans : heureuſement notre adverſaire ne cherche qu'à étonner par la vigueur de ſes aſſertions ; s'il eût voulu démontrer celle-ci, il eût été certainement dans un grand embarras.

Il ajoute en ſecond lieu, *qu'il y aura toujours plus de*

Il y a, dit-on, *une ſorte d'ignorance raiſonnable, qui conſiſte à borner ſa curioſité à l'étendue des facultés qu'on a reçues; une ignorance modeſte, qui naît d'un vif*

---

mauvais Livres que de bons. S'il entend par mauvais livres, des livres contraires aux mœurs, ſa poſition eſt évidemment inſoutenable; s'il prétend parler des livres inutiles, elle ne devient pas plus vraie; s'il qualifie ainſi les livres mal faits, je lui répondrai que ces livres, dès qu'ils enſeignent quelque choſe, ſont bons, juſqu'à ce qu'il y en ait de meilleurs ſur la même matiere; l'uſage ſeulement autoriſe enſuite à les appeller mauvais par comparaiſon, ſans qu'ils ſoient pour cela préciſément mauvais en eux-mêmes: d'ailleurs, il faut faire attention qu'il ne s'agit ici que des livres faits par des Savans, & qu'ainſi il n'y eſt nullement queſtion des ouvrages purement frivoles.

Enfin on m'oppoſe *que les meilleurs guides que les honnêtes gens puiſſent avoir ſont la raiſon & la conſcience*; *quant à ceux qui ont l'eſprit louche ou la conſcience endurcie, la lecture*, dit-on, *ne peut jamais leur être bonne à rien.*

On remarquera que dans toute cette réponſe il n'y a pas un mot des *eſprits foibles* dont j'avois parlé; ainſi avec les plus belles diviſions du monde, on ne touche ſeulement pas à la queſtion: on ſuppoſe que tous les individus qui compoſent le genre humain ont naturellement de la probité, ou de l'endurciſſement, ou même l'eſprit de travers, ſans que rien puiſſe perfectionner leurs vertus ou rectifier leurs mauvais penchants; ſuppoſition qui ſe réfute ſi bien d'elle-même, que je me crois parfaitement diſpenſé de l'attaquer.

Par une ſuite de ces mêmes principes, on nous aſſure *que la philoſophie de l'ame, qui conduit à la véritable gloire, ne s'apprend point dans les livres, & qu'enfin il n'y a de livres néceſſaires que ceux de la religion.*

amour pour la vertu & n'inspire qu'indifférence pour toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme & qui ne contribuent pas à le rendre meil-

Ce systême pourroit peut-être éblouir s'il étoit neuf; mais comme c'est précisément celui du Calife qui brûla la bibliotheque d'Alexandrie, & qu'il est demeuré depuis sans sectateurs, il y a lieu de douter qu'il ait aujourd'hui une meilleure fortune: que notre adversaire me permette seulement de lui demander comment s'apprend donc cette philosophie dont il parle : seroit ce par instinct ou bien par une inspiration surnaturelle? il le faut bien, selon lui: car si on pouvoit l'acquérir par la voie de l'exemple, de l'instruction, de la réflexion ou de la comparaison, je ne vois pas pourquoi la communication de toutes ces choses ne pourroit pas se faire par les livres, & pourquoi les connoissances & les principes qu'un homme transmet à un autre en présence & de vive voix, ne pourroient pas être confiés à l'écriture.

On dit ailleurs *que la plupart de nos travaux sont aussi ridicules que ceux d'un homme qui bien sûr de suivre la ligne d'à-plomb voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre;* que répondre à cela? Irai-je combiner les divers degrés de possibilité ou d'impossibilité des deux termes de cette comparaison? mais quand je l'aurai fait, on me répondra par une comparaison nouvelle; & ce sera toujours à recommencer; car en fait de raisonnement on peut voir la fin d'une question; mais la source des comparaisons est intarissable, & même plus elles sont absurdes, plus il est difficile d'y répondre : c'est ainsi que cet homme que l'on avoit appellé *Porte d'enfer*, étoit très-embarrassé à se justifier; car comment prouver qu'on n'est pas porte d'enfer?

J'ai appellé l'ignorance *un état de crainte & de besoin,*

leur ; une douce & précieuse ignorance, trésor d'une ame pure & contente de soi, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre témoignage de son innocen-

---

& j'ai prétendu *que dans cet état il n'y avoit point de disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître* : on n'a point fait d'attention au mot *besoin* qui étoit sans doute le meilleur appui de mon raisonnement, & on a cherché à se procurer quelque avantage en attaquant celui de *crainte* tout seul : on m'a opposé *les inquiétudes des Médecins & des Anatomistes sur leur santé*; mais premierement, quand elles seroient aussi continuelles qu'on le prétend, en est-il moins vrai qu'ils se sont guéris par la science, d'un très-grand nombre de terreurs imaginaires? il leur en seroit resté de fondées & d'utiles; c'est l'état de l'homme apparemment ; il faut croire que l'Auteur de la Nature l'a voulu ainsi. En second lieu, quand même les craintes des Anatomistes seroient augmentées par la science, ils n'en deviendroient que plus utiles au genre humain, par les connoissances que ces craintes mêmes les forceroient d'acquérir; un petit mal deviendroit la source d'un grand bien, & y a-t-il des biens purs pour l'homme? On ajoute que *la génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour trier son foin*, & *que le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion* : tant mieux pour la génisse, si elle a la faculté de distinguer tout naturellement par le goût même, les alimens qui lui sont propres; à l'égard des loups, nous avons trop peu de commerce avec eux pour savoir si leur intempérance ne nuit jamais à leur santé, & si elle doit nous être proposée pour modele. On demande si, pour me défendre *je prendrai le parti de l'instinct* contre la *raison*? Je ne serois pas embarrassé à prendre un parti s'il le falloit nécessairement; mais auparavant ne puis-je point demander à mon tour, si nous devons négliger de cultiver

ce, & n'a pas besoin de chercher un faux & vain bonheur, dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumieres : voilà l'ignorance, dit-on, *qu'on a louée, &c.*

la raison que nous avons, pour nous abandonner à l'instinct que nous n'avons pas ?

J'ennuierois le lecteur si je voulois débrouiller toutes les chicanes que l'on m'oppose dans les pages suivantes ; je répondrai simplement que je n'ai jamais prétendu dire que Dieu nous eût fait Philosophes, mais qu'il nous a fait tels, que la destruction des erreurs & la connoissance de la vérité sont uniquement le prix de l'application & du travail : les premiers Philosophes se sont trompés ; leur exemple doit servir à nous corriger, non point en cessant de philosopher, comme on le prétend, puisque ce seroit nous replonger pour jamais dans les ténébres de l'ignorance, mais en évitant avec soin les fausses routes qui les ont égarés ; & je ne crains point d'avancer, malgré l'air de plaisanterie que l'on prend, & qui n'est point une preuve, que nous avons trouvé des méthodes très-utiles pour la découverte de la vérité, dans la Logique & la Métaphysique, & sur-tout en Physique & en Géométrie.

La page suivante suppose éternellement ce qui est en question, c'est-à-dire que toutes les sciences ne sont qu'abus, & que tous les Savans sont autant de sophistes ; j'y ai cherché inutilement quelque sorte de preuve ; mais puisqu'on a tant de vénération pour Socrate, & qu'on l'appelle *l'honneur de l'humanité parce qu'il fut savant & vertueux*, pourquoi est-il impossible que d'autres hommes réunissent ces deux qualités ? Qu'on en fasse donc un Dieu, si l'on prétend que nous ne puissions pas l'imiter. S'il fut un homme, pourquoi des hommes ne pourroient-ils pas atteindre à sa vertu ? Pourquoi seroient-ils coupables ou fous en y aspirant ? Socrate

Nous la louerons ſans doute auſſi, puiſqu'on lui a donné les traits de la vertu: je conviens qu'avec un jugement droit & des inclinations pures, on peut être très-vertueux, ſans être ſavant; mais ce portrait orné de tant de jolis mots eſt celui d'un homme & ne peut être celui de tous; cette rectitude de bon ſens, cette perfection de naturel ſont les dons les plus rares de la nature, & ne ſauroient *jamais* appartenir à la multitude.

Au reſte ce magnifique portrait porte

cenſuroit l'orgueil de ceux qui prétendoient tout ſavoir; *c'eſt-à-dire*, ajoute-t-on, *l'orgueil de tous les Savans;* mais dans quel ſiécle la défiance, le doute, l'eſprit d'examen & de diſcuſſion, en un mot les principes mêmes de Socrate ont-ils été plus en régne que de nos jours? qui pourroit nier la choſe la plus évidente?

Mais Socrate diſoit lui-même qu'il ne ſavoit rien; donc il n'y a ni ſciences ni ſavans: il n'y a plus que de l'ignorance & de l'orgueil. Tout cela n'eſt qu'une pure chimere: on a avoué ailleurs que Socrate étoit ſavant, & il croyoit ſans doute ſavoir quelque choſe, puiſqu'il enſeignoit toute la jeuneſſe d'Athenes; la modeſtie qu'il affectoit ſur ſa ſcience n'étoit qu'une ironie contre les ſophiſtes qui annonçoient qu'ils ſavoient tout, & on ſait que l'ironie étoit ſa figure favorite. Si Socrate a été *ſavant & vertueux*, je puis donc le répéter, les ſciences n'ont donc pas leurs ſources dans nos vices, elles ne ſont donc pas toutes nées de l'orgueil, & c'eſt ce qu'il s'agiſſoit de prouver.

ſur trois ſuppoſitions fauſſes ; la premiere, que les facultés que nous avons reçues de la nature nous interdiſent l'eſpoir de la ſcience ; la ſeconde, que l'amour de la vertu eſt incompatible avec l'amour de l'étude ; la troiſieme enfin, que les ſciences ne contribuent point à rendre l'homme meilleur, & que l'objet principal des Philoſophes eſt d'inſpirer une grande opinion de leurs lumieres.

Mais s'il eſt vrai, au contraire, que nous ayons des facultés propres à connoître la vérité, ſi les ſciences contribuent à fortifier les vertus & à les faire aimer, s'il eſt faux que la vanité ſoit leur principal objet, que devient cette éloquente deſcription ? & ne ſerois-je pas fondé à mon tour à faire le portrait d'un homme vertueux en y joignant la ſcience ? avec cette différence que dans la premiere ſuppoſition on a peint une vertu ſimple & innocente, obſcurcie par des préjugés nuiſibles & honteux, & que dans la ſeconde je peindrois une vertu éclairée, forte & ſublime, que la ſcience même auroit inſtruite : qu'on décide à préſent de quel côté ſeroit l'avantage.

Comme il a été impossible de prouver que les sciences contribuoient à notre corruption, on les accuse du moins de nous détourner de l'exercice de la vertu. Ce reproche auroit pu avoir quelque fondement dans ces misérables sociétés où chacun travailloit son jardin & son champ; en effet le peu de tems qui restoit après les travaux de l'agriculture n'étoit pas de trop, sans doute, pour les devoirs du sang & de l'humanité & pour l'éducation des enfans; mais depuis qu'à la faveur de l'agrandissement des Etats, les citoyens ont pu se partager toutes les fonctions utiles à la patrie & à la société; depuis que les malades sont soignés & guéris, les malheureux soulagés & prévenus, les enfans instruits par des gens qui en ont acquis par état les talens ou le droit, & qui s'en acquittent mieux que le reste des citoyens ne pourroit le faire, il faut convenir que le nombre de ces occupations journalieres de la vertu est infiniment diminué, & qu'on peut sans crime se réserver du loisir pour l'étude (*).

(*) J'ai prétendu que l'éducation des Perses, que l'on vouloit nous faire regretter, étoit fondée sur des principes

C'eſt la mauvaiſe conſtitution des Etats anciens qui rendoit la pratique de la vertu pénible & aſſujettiſſante ; aujourd'hui la charité, l'humanité, les mœurs ont leurs miniſtres & leurs établiſſemens ; les grands y contribuent par leur pouvoir, les riches par leurs libéralités, les pauvres par leurs ſoins ; ce que la vertu a de rebutant a été le partage volontaire & a fait la gloire de certaines ames choiſies ; le reſte de ſes devoirs diviſé en pluſieurs parties a été rempli ſans peine, & par cette ſage diſtribution un plus grand effet a été produit avec beaucoup moins de forces ; nos mœurs ſont d'autant plus parfaites, que les vertus s'y placent & y agiſſent librement & ſans effort, & que confondues dans l'ordre commun elles n'ont pas même l'eſpoir d'être admirées.

L'antiquité a célébré comme un pro-

barbares : on a fait ſur cet article une réponſe très-judicieuſe, mais dans laquelle on a habilement oublié cette ridicule multiplicité de gouverneurs, l'un pour la tempérance, l'autre pour le courage, un autre pour apprendre à ne point mentir, ſur laquelle ma critique étoit principalement appuyée ; ainſi il ſe trouve qu'en faiſant une longue réponſe, on n'a pourtant pas répondu.

dige les égards de Scipion pour une jeune Princeſſe que la victoire avoit fait tomber entre ſes mains, & parce qu'il ne fut pas un monſtre de brutalité, on nous le propoſe encore comme un modéle héroïque; pour moi je ne ſaurois admirer Scipion, à moins que je ne mépriſe ſon ſiecle: une action dont le contraire ſeroit un crime, n'a pu paroître merveilleuſe que parmi des mœurs barbares; c'étoit un héroïſme alors, aujourd'hui nous n'y voyons qu'un procédé.

Parce que nous avons des milliers de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ſe conſacrent volontairement à une chaſteté ſurnaturelle, & qui ſe ſont ôté juſqu'aux moyens de manquer à leur ſerment, on en conclut *que la chaſteté eſt devenue parmi nous une vertu baſſe, monacale & ridicule;* mais ceux qui s'y dévouent ne ſont-ils plus partie de notre nation? La religion qui conſeille ces ſacrifices, les loix qui les autoriſent, ne ſont-elles pas partie de nos mœurs? Cette diſſolution audacieuſe qu'on nous reproche, & que je ſuis bien éloigné de défendre, a-t-elle donc gagné tous les ordres

de l'Etat ? N'eſt-il pas évident, au contraire, qu'elle n'exiſte que dans une petite portion de la ſociété ? Doit-on flétrir la nation entiere pour la corruption de quelques-uns de ſes membres ? Il y a plus ; ſi je conſidere la totalité du genre humain, je vois des peuples chez qui les femmes ſont communes ; une foule d'autres qui en raſſemblent pour leurs plaiſirs autant qu'ils peuvent en nourrir ; le divorce permis dans toute l'antiquité parmi ces nations qu'on admire tant : l'union indiſſoluble de deux perſonnes eſt le plus haut point de la perfection naturelle, & nous l'avons adoptée : nous faiſons partie du très-petit nombre de peuples qui ont mis cette haute perfection dans leurs loix ; elle n'eſt pas ſans doute au même degré dans nos mœurs ; c'eſt que la foibleſſe humaine ne le permet pas ; plus la loi eſt parfaite, plus elle eſt ſujette à être violée.

C'eſt par une ſuite de cette même injuſtice qu'on oſe nous faire un crime de l'attention même que nous avons à purger le théâtre d'expreſſions groſſieres ; *c'eſt*, dit-on, *parce que nous avons l'ima-*

gination salie, que tout devient pour nous un sujet de scandale : faudra-t-il en conclure aussi, que ceux qui se plaisoient aux obscénités de Scarron & de Mont-Fleury avoient l'imagination pure ? Ces conséquences seroient à-peu-près aussi probables l'une que l'autre.

L'Auteur couronne sa satire par ce trait : *tous les peuples barbares, ceux même qui sont sans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès, les peuples savans & philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriser ; c'est quand une nation en est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble, & qu'il ne faut plus espérer de remede.*

Si l'on juge de la seconde partie de cette proposition par la premiere, la réfutation n'en sera pas difficile : persuadera-t-on en effet que l'humanité & le pardon des injures soient fort en honneur chez ces peuples qui se font un devoir & un mérite de manger leurs ennemis ; que la chasteté, la pudeur & la modestie soient bien honorées dans un serrail, où le luxe de la volupté renferme autant de femmes

qu'on en peut nourrir, ou parmi ces hommes qui sont tout nuds & chez qui les femmes sont communes? La soumission aux loix sera-t-elle révérée par des peuples qui n'en ont point? La justice, la foi, la générosité inspireront-elles quelque respect à ces nations errantes qui ne vivent que de brigandage? D'un autre côté, comment ose-t-on imputer à une nation d'être parvenue à tourner la vertu en ridicule & à la mépriser, tandis que sa religion, son gouvernement, ses loix, ses établissemens, ses usages, le cri public enfin, tout dépose, tout veille en faveur de la vertu? Combien comptera-t-on d'hommes parmi nous coupables d'un si criminel excès? est-il permis au zele même d'exagérer avec si peu de vraisemblance!

Enfin, ou il faut soutenir que la vertu est précisément dans l'instinct, qu'elle est fondée sur l'erreur & les préjugés, qu'elle doit marcher en aveugle & au hasard; ou il faut avouer que tout ce qui étend l'esprit & éclaire la raison, que les sciences en un mot sont ses guides, ses soutiens, ses flambeaux: nos sentimens sor

conduits par nos idées ; si nous voyons mal, si nous ne voyons pas tout, des notions fausses produiront à la fois des préjugés & des passions : il n'y a qu'une vérité unique : dans les idées elle est la science, dans les mœurs elle est la vertu ; la plus haute science mise en action, seroit la vertu la plus parfaite.

Que l'on objecte les vices de quelques savans, qu'est-ce que cela fait à la question ? prouvera-t-on jamais que les sciences en soient la cause ou l'effet ? Le plus grand nombre des gens de Lettres a toujours été respectable par ses mœurs, même parmi ceux qui habitent les Cours : malheureusement tous les mauvais procédés qu'ils peuvent avoir sont publics, au lieu que les noirceurs des autres classes demeurent ensevelies dans l'obscurité (*).

(*) *Je suis sûr*, dit M. Rousseau, *qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zele, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.*

C'est assurément un très-bon usage pour n'être pas contredit dans une dispute, que celui de donner ses persuasions pour des preuves : quand je citerois tous nos savans illustres, quand j'en appellerois à leurs ouvrages & à leurs mœurs, quand même ils certifieroient de leur propre main le con-

Au reste, que des connoissances imparfaites produisent des vertus qui le sont aussi; il n'y a rien là que de conforme à mes principes: nos sciences sont au berceau, nous tenons à la barbarie par mille côtés : n'avons-nous pas encore des haines de nations, des guerres, des combats singuliers? Tant d'ignorance qui nous reste ne peut être sans beaucoup de vices.

A l'égard des arts, j'avouerai qu'ils ne sont pas à beaucoup près aussi irréprochables que les sciences; ils tiennent au plaisir, & le plaisir est aisément suspect. Leurs abus sont-ils nécessaires? c'est ce que l'on n'a point prouvé & que l'on ne prouvera jamais. Que l'on en ait abusé souvent, qu'on en eût même abusé toujours, il resteroit encore à démontrer qu'il est impossible de n'en pas abuser; c'est à quoi l'on ne parviendra point : rien de plus aisé à réprimer, par exemple, que les abus des spectacles; les gouvernemens peuvent tout en cette partie, & ils pourront tout, quand ils voudront, sur ceux

raire de ce qu'on leur impute, on seroit toujours en droit de me dire qu'on est sûr : la question est terminée par ce seul mot.

de l'Imprimerie. Pour abréger, je cite ces deux exemples comme les plus importans : on ne détruira jamais tous les vices, parce qu'il faudroit détruire les hommes; mais on en affoiblira le nombre & la qualité; ils cesseront d'être publics & tolérés; on les obligera à se cacher & à rougir, & la corruption n'existera plus.

Que les arts au reste parent notre existence & nos besoins, qu'ils nous ôtent cette vieille dureté de mœurs qui a pu se faire respecter, mais qui se faisoit haïr; que le monde reçoive d'eux des couleurs riantes & agréables, je ne vois là que des sujets de reconnoissance; pour quelques qualités admirables que nous aurons peut-être perdues, nous en gagnerons cent aimables; qu'importe ? les hommes ont besoin de s'aimer & non de s'admirer.

C'est ainsi qu'à mesure que les sciences & les arts ont fait plus de progrès, l'autorité est devenue plus puissante à la fois & plus modérée, & l'obéissance plus fidelle : les subordinations de toute espece ont été adoucies; l'humanité n'a plus borné ses devoirs dans le sein d'une ville ou d'une nation, elle est devenue uni-

verſelle; les miſeres & les crimes de la guerre ont été infiniment diminués; le droit des gens a étendu ſes limites, & affermi ſes principes: la politique a été purgée de crimes d'Etat ſi fréquens autrefois, & que l'ignorance regardoit comme néceſſaires; l'émulation enfin a établi entre tous les peuples un échange & un commerce nouveau de leurs talens & de leurs connoiſſances.

Les vertus civiles n'ont pas fait moins de progrès: elles ont acquis de l'élévation & de la délicateſſe; une habitude de bienveillance générale a embelli tous les devoirs & les a rendus faciles; la bonté a appris à avoir des égards: la pitié s'eſt offerte avec reſpect; la ſociété civile s'eſt étendue, elle eſt devenue le plus précieux des biens, elle a multiplié les liens de l'honneur & du reſpect humain en multipliant les rapports; toutes les paſſions ont été affoiblies; la bienſéance a eu des chaînes, & la décence des graces; les vertus ont daigné plaire.

Tels ſont les biens que l'ignorance n'a pas connus & dont nous jouiſſons: mais je dirai plus; quand toutes les hyperboles

de nos adverſaires ſeroient vraies, dès qu'une fois les ſciences exiſtent, dès qu'il eſt prouvé, comme il l'eſt en effet, qu'elles ne peuvent pas ne pas exiſter, par le progrès néceſſaire des choſes politiques, par nos beſoins naturels, & par la nature même de l'eſprit humain, nous devrions abjurer une ſatire inutile, injurieuſe à l'Auteur de notre être, uniquement propre à nous avilir, & plus funeſte mille fois aux mœurs que les vices qu'on nous ſuppoſe, par le découragement où elle jetteroit toutes les ames : il y auroit de la cruauté à nous reprocher la grandeur de nos maux, en traitant de fou quiconque entreprendroit de les guérir ; l'humanité doit indiquer les remedes en même tems que le mal.

J'ai fait voir combien ces remedes étoient poſſibles & faciles. Encourager les connoiſſances utiles, veiller ſur les abus des autres, voilà notre devoir : la ſociété la plus parfaite ſera celle où les ſciences & les arts ſeront le plus cultivés ſans nuire aux mœurs, à l'obéiſſance, au courage, à tout ce qui ſert à

la constitution de la Patrie, & à son bien-être (*).

(*) Ce discours étoit fini, lorsque la préface que M. Rousseau a mise à la tête de sa comédie intitulée *l'Amant de lui-même*, est tombée entre mes mains : l'Auteur y releve très-bien quelques abus de la philosophie & des lettres, & je suis le premier à souscrire à bien des égards à sa censure ; mais comme la plupart de ces abus sont très-rares, que tous sont exagérés, & qu'il n'y en a aucuns qui soient universels ou nécessaires, il s'ensuit seulement que, pour être Philosophe ou savant, on n'est pas par-là même nécessairement exempt de tout vice & de toute passion ; proposition que personne n'a contestée & ne contestera jamais : toutes ces objections ont d'ailleurs été réfutées, & prévenues dans le discours qu'on vient de lire.

Quelques endroits de cette préface me paroissent cependant mériter des observations.

On nous dit par exemple, *que dans un Etat bien constitué tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur ; encore cette derniere distinction est-elle souvent dangereuse ; car elle fait des fourbes & des hypocrites.*

Eh ! quoi ! pas la moindre distinction entre le Magistrat & le simple citoyen, le Général & le soldat, le Législateur & l'artisan ! Quoi ! toute vertu sera suspecte de fourberie ou d'hypocrisie, & doit par conséquent rester sans préférence ! Quoi ! tout ce qu'il y a d'estimable au monde est pour jamais anéanti d'un trait de plume ! Le genre humain n'est plus qu'un vil troupeau sans distinction d'esprit, de raison, de talens & de vertus même ! A la bonne-heure : mais qu'il me soit permis du moins de demander dans quels climats, dans quels siecles exista jamais cet Etat bien constitué, & sur

quels fondemens on appuie son existence, après qu'on en a détruit tous les ressorts?

Le goût des lettres, de la philosophie, & des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs, & de la véritable gloire : quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien : de-là naît encore cette autre inconséquence qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux; car nos talens naissent avec nous; nos vertus seules nous appartiennent.

Voilà un endroit qui sera parfait, quand on aura prouvé seulement trois choses : 1°. Que l'amour de nos premiers devoirs & celui de la philosophie sont en contradiction; 2°. qu'il est impossible d'être agréable & d'être homme de bien; 3°. que par-tout où il y aura des récompenses pour les talens, il ne peut plus y en avoir pour les vertus.

On ajoute : *le goût des lettres, de la philosophie & des beaux-arts amollit les corps & les ames; le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne.*

On avoit toujours cru que l'extrême vigueur du corps nuisoit à celle de l'esprit; mais apparemment on suppose ici le travail de l'étude poussé jusqu'à la défaillance. Au reste, on ne peut pas mieux s'y prendre pour prouver qu'il n'y a point d'ames plus foibles que celles des Philosophes : que pourroit-on opposer à cela? tout au plus l'expérience.

L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous; c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions.

C'est donc l'application à l'étude qui nous rend incapables de vaincre les passions; c'est la force du corps qui nous met en état de leur résister : assurément ces paradoxes ont au moins le mérite de la nouveauté.

On n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure; or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Il eſt vrai qu'on ne s'eſt point encore aviſé de choiſir des grenadiers parmi des Académiciens ; mais il eſt à remarquer qu'on en uſe de même à l'égard des Magiſtrats & des Miniſtres de la religion : en conclura-t-on que tous ces gens-là ſont ſans honneur ? N'y auroit-il donc plus de vertu dans le ſein paiſible des villes, & ne ſe trouveroit-elle que dans les camps, les armes à la main, pour ſe baigner dans le ſang des hommes ?

Plus loin je trouve ces mots : *c'eſt donc une choſe bien merveilleuſe que d'avoir mis les hommes dans l'impoſſibilité de vivre entr'eux ſans ſe prévenir, ſe ſupplanter, ſe tromper, ſe trahir, ſe détruire mutuellement : il faut déſormais ſe garder de nous laiſſer voir tels que nous ſommes ; car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur ſont oppoſés ; & il n'y a d'autre moyen, pour réuſſir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là.*

Voilà encore une propoſition forte, bien capable d'en impoſer à des lecteurs foibles & inattentifs ! Il s'agit de la rendre vraie, & je dis : pour deux hommes dont les intérêts ſont oppoſés, cent mille peut-être ſont d'accord : en effet quelle multitude d'intérêts communs n'avons-nous pas, comme amis, comme parens, comme citoyens, comme hommes ? Sur la totalité du genre-humain, de ma nation, ou de ma ville, combien rencontrerai-je d'intérêts oppoſés ? J'en vois, il eſt vrai, dans la concurrence de la même profeſſion, qui eſt la ſource la plus ordinaire des prétentions aux mêmes choſes ; là, je conviens qu'on peut ſe laiſſer corrompre par la rivalité ; mais les trahiſons, les violences, les noirceurs arrivent elles tout auſſi-tôt ? les loix, le reſpect humain, l'honneur, la religion, l'intérêt perſonnel attaché au ſoin de la réputation, ſont-ce toujours des contrepoids impuiſſans contre les tentations de la cupidité ? Quand on veut apprécier ces hyperboles énormes, on eſt tout étonné de voir à quoi elles ſe réduiſent.

Il en eſt de même de celles-ci : *il eſt impoſſible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque choſe ; l'homme de bien n'a nul*

moyen de sortir de la misere ; les fripons sont les plus honorés, & il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme.

Que suppose-t-on ? que parmi nous il n'y a absolument aucune voie honnête pour acquérir des richesses ou de la considération ; ce qui est si manifestement contraire à l'évidence qu'il seroit ridicule d'entreprendre seulement de le réfuter.

Je n'aurois pas même relevé des propositions si insoutenables, si l'amour de mon siecle & de ma nation ne m'eût fait un devoir de repousser les calomnies dont on veut les flétrir aux yeux de la postérité ou des autres peuples, près de qui notre silence eût pu passer pour un aveu tacite des crimes qu'on nous impute.

Le beau portrait du Sauvage que l'on trace ensuite avec tant de complaisance, prouve très-bien qu'il n'a pas les vices de la société, parce qu'en effet il ne peut pas les avoir, puisqu'il n'y vit pas ; mais par la même conséquence, il est évident aussi qu'il n'en a ni les vertus ni le bonheur ; il n'y a point de vertus, qui comme nous l'avons dit, ne supposent ou ne produisent l'union des hommes ; la vie sociale est donc la source ou l'effet nécessaire de toute vertu : la vie sauvage qui suppose la haine, le mépris, ou la défiance réciproque, est un état qui dans un seul vice les comprend tous.

On décide encore, que *l'homme est né pour agir & penser, & non pour réfléchir ; la réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur, &c.*

Répondrai-je sérieusement à des conclusions qui marquent si visiblement l'extrémité où l'on est réduit ? Prétendre que l'homme doit *penser* & ne doit pas *réfléchir*, c'est dire à peu près en termes équivalens qu'il doit *penser & ne point penser*. D'ailleurs, qu'aurois-je à répondre ? On ne croit pas pouvoir faire le procès aux sciences sans proscrire en même-tems *toute réflexion*, c'est-à-dire toute raison & toute vertu, & sans détruire l'essence même de l'ame ; assurément, c'est m'accorder beaucoup plus que je n'aurois osé souhaiter.

Enfin on conclut *qu'on doit laisser subsister & même entretenir avec soin les académies, les colléges, les universités, les bibliotheques, les spectacles, & tous les autres amusemens qui peuvent faire diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses*, &c.

On sent assez les avantages que je pourrois tirer de cette conséquence où on est forcé, ainsi que des motifs qui y ont déterminé; mais ce discours n'est déjà que trop long. Enfin nous sommes d'accord : il faut conserver & cultiver les lettres, c'est ce que j'avois dit, c'est ce qu'on est contraint d'avouer; quelques traits de satire de plus ou de moins font désormais toute la différence de nos sentimens à l'égard des sciences : ce n'est pas la peine d'en parler davantage.

Au reste, ce n'est qu'à regret que je suis entré dans ces détails, que j'aurois sans doute omis, si je n'avois craint de trahir la justice de la cause que je défends : je prie mon adversaire de se souvenir que lui-même m'en a donné l'exemple le premier : la force & la vivacité de ses épigrammes, son éloquence énergique qui fait répandre le ton de la persuasion sur tout ce qu'il traite, ne m'ont permis de négliger aucuns des moyens que j'avois de me défendre, & de prévenir les lecteurs contre les traits chargés d'une satire ingénieuse, utile si l'on sait la renfermer dans de justes bornes, mais dangereuse pour qui voudroit en adopter tous les excès.

L'HOMME MORAL

OPPOSÉ

À L'HOMME PHYSIQUE.

L'HOMME MORAL

OPPOSÉ

A L'HOMME PHYSIQUE,

Ou Réfutation du Discours sur l'origine de l'Inégalité.

LETTRES PHILOSOPHIQUES.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR, c'est avec la plus grande amitié & le zele le plus vif, mais le moins amer, que je vais vous adresser quelques lettres au sujet de votre Discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Vous avez mérité tout-à-fait cette amitié & ce zele, par la façon franche & naïve dont vous vous présentâtes à moi en arrivant à Paris, il y a peut-être douze à quinze ans, & il me parut que vous étiez content de la franchise & de la naïveté avec laquelle je répondis à la vôtre, jusqu'à vous donner

entrée auprès de quelques personnes distinguées, capables d'honorer votre mérite & de récompenser vos talens. Il ne tint qu'à vous d'aller en avant dans la triple carriere, de la littérature, de la fortune & de l'honneur, que je crus vous ouvrir.

Vous me parûtes, en philosophe un peu altier, dédaigner les deux dernieres carrieres, des honneurs & de la fortune, pour vous borner à la littérature & aux talens, nommément à celui de la poésie & de la musique, qui sont en effet les plus brillans, & dans lesquels vous vous étiez exercé avant votre arrivée à Paris. Vous me parlâtes même d'un opéra, dont la poésie & la musique étoient de votre façon. Il me convenoit d'en désapprouver le projet & le sujet. Votre goût de musique étoit assez françois, mais vos vers sentoient un peu trop la province, & la province étrangere. D'autres vous en firent appercevoir les défauts, soit du vers, soit de la langue & de la rime même; & peu-à-peu vous prîtes le ton d'une musique, sinon Italienne, du moins un peu plus recherchée & travaillée, à l'école de Mondonville, de le Clerç & sur-tout de Ra-

meau, pour qui j'aurois voulu vous inspirer un peu plus de reconnoiſſance & de reſpect. Car les talens doivent ſe reſpecter, & les leurs ſont plus connus que les vôtres.

Mais vous êtes né vous-même, & votre génie autant que votre naiſſance & votre éducation, ſous le beau nom de philoſophie, vous ont rendu indépendant de tout ce que vous appellez formalités & vices de ſociété. Je vous perdis de vue dès que vous voulûtes jouer le rôle de mécontent de la fortune & de vos amis. Je ne vous revis qu'un moment à votre retour de Veniſe, & vous ne reparûtes ſur la ſcene qu'à votre diſcours couronné à Dijon contre les lettres, les ſciences & les arts. Je pris tout cela pour un diſcours de parade & un paradoxe ingénieux, aſſez bien écrit même, & d'un goût & d'un ton aſſez françois.

Votre diſcours ſur ou contre la muſique, il y a deux ans, me révolta un peu plus, en révoltant tout-à-fait contre vous nos plus illuſtres artiſtes. C'eſt que vous y paroiſſiez vous-même un homme tout-à-fait révolté contre une nation aimable

& gracieuse qui vous a ouvert son sein ; non, ce me semble, pour le déchirer de si près, *non hos quæsitum munus in usus.* Votre parti est pris : vous ne sauriez reculer dans vos prétentions. Votre bel esprit que j'admire, est tout-à-fait cabré. Plus on vous a contredit, parce que vous contredisiez vous-même, plus vous vous êtes monté en esprit de contradiction. Paradoxes sur paradoxes, il n'y en a plus désormais qui puissent vous arrêter. Fallût-il brûler le temple d'Ephese, il ne seroit point trop riche & trop fameux pour combler la mesure de gloire qui doit, à votre avis, vous signaler. Eh ! Monsieur, eh ! mon cher Monsieur, voyez, reconnoissez le piége que vous tend votre génie même, beau si vous voulez, mais dangereux par l'événement. Parce qu'on veut sauver les sciences & les lettres des coups que vous leur portez, vous attaquez les arts. On défend les arts, & voilà que vous portez des coups terribles au gouvernement, à la police qui regle les rangs, à la religion qui les légitime, à la société, à l'humanité même, qui en sont les premiers fondemens.

Il ne vous manque plus que d'attaquer

les perſonnes, & de dire à chacun le mal qu'on voit bien que vous en devez penſer; car vous ſemez dans toute notre nation un eſprit de critique, un levain d'aigreur qui eſt capable d'altérer notre caractere, naturellement ſociable & bienfaiſant envers les étrangers. A qui en avez-vous ? quelles ſont vos prétentions ? en quoi vous a-t-on offenſé ? pourquoi vouloir diſſoudre une ſociété auſſi douce que la nôtre ? Tous les étrangers nous louent ſpécialement par-là. Ils accuſent, il eſt vrai, notre ſociété d'un peu de frivole, & nous ne le nions pas ; c'eſt même par ce brillant que nous leur impoſons le plus. Notre ſociété eſt un peu enfantine, & par-là d'autant plus gracieuſe & aimable.

Sérieux dans le ſérieux, il y a long-tems que j'ai obſervé que nous étions frivoles dans le frivole. Je conviens que cela même eſt dans nos mœurs, & que notre caractere réſulte de celui de notre gouvernement, le plus parfait, le plus ancien qui ſoit dans l'Europe, parce qu'il a le mélange de force & de ſuavité dont la plupart des autres n'ont que les extrémités. Notre gouvernement eſt *abſolu*, mais je crois que

vous avez tort de le traiter de *despotique.* Vous êtes réfuté par vous-même, ne fût-ce que par cette frivolité de mœurs, de caractere & de société, qui ne peut résulter que de la grande & très-honnête liberté, après laquelle les autres courent, mais dont nous jouissons de tout tems, d'autant mieux que nous en parlons & y pensons moins.

Comme je veux vous traiter un peu en malade avec une sorte de respect, agréez que je vous parle quelquefois, souvent même comme si je parlois de vous à un autre, qui n'est point vous. Cette façon est dans notre langue la marque du plus grand respect. On ne dit point *vous* à ceux que l'on veut honorer, beaucoup moins lorsque ce *vous* peut les faire rougir de honte ou de pudeur. M. R. & d'autres se sont plaint de nous, (on entend ce *nous*-là), & de ce que, par des écrits ou des discours anonymes ou secrets, nous attaquions, selon eux, leur licence ou leur religion. Ce sont des ménagemens & des discrétions de zele, dont on est bien souvent obligé de se servir. Je suis ma propre façon de penser, naive & même peu discrete, en affi-
chant

chant mon nom & ma conduite à côté du nom & de la conduite de M. R. pour en infirmer un peu, je l'avoue, la trop grande autorité, s'il étoit dit qu'on n'ose lui dire en face du public, tout ce qu'on pense de bien, sinon de lui, du moins pour lui & pour le public.

Je ne le dissimule pas, j'en fais une profession ouverte, franche & noble, religieuse même de réfuter de point en point, le plus solidement qu'il me sera possible, le dernier écrit & tous les écrits de M. R. La religion, la qualité de François, le titre d'homme de Lettres, d'Académicien même m'autorisent. Je me sens un vrai zele pour M. R. Je voudrois le *convertir*, qu'on me passe le terme ; oui, le convertir à Dieu, à l'Eglise, au Roi, à la France, aux Lettres, aux Arts, à la société, à l'humanité : toutes choses pour lesquelles je lui connois des talens.

Ne craignez rien, Monsieur, je ne veux en rien triompher de vous si ce n'est de votre cœur ; je ne veux en rien vous faire rougir de honte, mais de pudeur. *Agnosce, ô Homo, dignitatem tuam*, veux-je vous dire avec un saint Pere. Oui, Monsieur,

c'eſt à vous-même que vous manquez en manquant aux ſciences, à la ſociété, à l'humanité que Dieu à créée, réparée, priſe même avec tant de reſpect, l'ayant faite à ſon image, & unie à ſa propre Perſonne. Je ſuis donc, Monſieur, votre très-humble, &c.

LETTRE II.

OUI, M. je reſpecte avant toutes choſes l'image de Dieu qui eſt en vous, ne fût-ce que pour vous donner l'exemple de la reſpecter vous-même; car voilà le ſens unique de ce qu'on dit tous les jours, qu'un honnête homme doit ſe reſpecter lui-même. Enfin, M. R. dédie ſon nouveau livre à la République de Geneve. Cela eſt bien; mais il n'eſt pas bien de fonder tous ſes remercîmens à ſa Patrie ſur la ſeule liberté prétendue dont elle laiſſe jouir ſes ſujets ou plutôt ſes citoyens. Car le nom de ſujet n'eſt pas du goût de M. R. qui dit en propres termes, que s'il avoit eu à choiſir le lieu de ſa naiſſance, *il auroit voulu vivre & mourir libre... &*

que personne dans l'Etat n'eût pu se dire au-dessus de la loi. Cela s'entend trop bien.

Mais l'Auteur n'est pas chiche des plus fortes expressions, pour se faire mieux entendre. *Car*, dit-il, *s'il y a un chef national, & un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un ou l'autre soient bien obéis, & que l'Etat soit bien gouverné.* Comme absolument je ne veux point trop jetter d'odieux sur M. R. je me contente d'observer que par le *chef national* il ne peut entendre que le Roi, & par le *chef étranger* le Pape & les Evêques. Seulement je prie M. R. de croire qu'il n'y a point ici de partage d'autorité, personne ne partageant avec le Roi l'autorité toute entiere qu'il a sur son Royaume, l'autorité du Pape & des Evêques étant d'un ordre tout-à-fait à part, & n'allant qu'à augmenter celle du Roi sans partage ni diminution quelconque, en redoublement même de l'une & de l'autre, *en raison doublée*, disent les Géometres. Car il est faux que dans le concert de ces deux autorités, il soit *impossible que l'un ou l'autre soient bien obéis, & que l'Etat soit bien gouver-*

né; puiſqu'au contraire dans le bon gouvernement de l'Etat le Roi maintient l'Egliſe & la protege efficacement, & que l'Egliſe ne prêche que la fidélité & l'obéiſſance au Roi. Il n'y a jamais eu que les Calviniſtes & les Albigeois ou leurs pareils, qui ayent prêché & exercé la révolte aux loix de l'Etat & de l'Egliſe dont les intérêts ne ſauroient ſe diviſer.

M. R. devoit éviter avec ſoin tout ce qui peut fonder le reproche de *Philoſophes cyniques*, qu'on ne fait que trop à ceux qui critiquent tout, à propos & hors de propos: car après avoir dit qu'un chien eſt bon lorſqu'il aboie à propos, il ajoute « qu'on hait l'importunité de ces animaux » bruyans qui troublent ſans ceſſe le repos » public, & dont les avertiſſemens con» tinuels & déplacés ne ſe font pas même » écouter au moment qu'ils ſont néceſſai» res ». Je ſuppoſe que c'eſt de lui-même que M. R. parle ſi naïvement.

Monſieur, en ami je n'aurois pas voulu, ſi vous m'aviez conſulté, que vous euſſiez dit que vous étiez réduit à finir « dans d'au» tres climats, une infirme & languiſſante » carriere, regrettant inutilement le repos

» & la paix dont une jeuneſſe imprudente » vous a privé ». On ne ſait que penſer de votre expatriation & de cette jeuneſſe imprudente qui vous y a réduit. Il ne me convient pas de voir plus clair ni plus loin que ce que vous en dites : mais le monde eſt malin, & vous avez, & vous vous faites bien des ennemis.

Vous aimez à vous perſonnifier ; d'autres diroient à faire, à être un perſonnage. A quoi bon parler d'un *vertueux citoyen de qui vous avez reçu le jour.* Il n'y a qu'un Prince ou un Seigneur enfin à qui il fût permis de braver ainſi l'inégalité des conditions. Un homme comme vous dans l'aveu faſtueux de la médiocrité de ſa condition, ne peut par l'égalité à quoi il aſpire, que révolter ſes ſupérieurs qu'il veut ouvertement rabaiſſer juſqu'à lui. Vous ſavez, vous voyez les façons politiques, économiques, civiles & polies dont on vit en France, avec quelle décence les rangs y ſont réglés, les conditions étiquetées, combien par le droit de leur naiſſance, de leurs dignités, de leurs richeſſes les grands y vivent au-deſſus des petits, ſans orgueil même & ſans injuſ-

tice, & combien les petits ſans baſſeſſe, mais non ſans modeſtie, y ſont reſpectueux envers les grands.

D'ailleurs vos maximes républicaines ne vont pas à nos mœurs. Je doute qu'à Geneve on osât dans le bas étage dont vous vous glorifiez, braver en face, de graves & reſpectables Magiſtrats que vous êtes obligé, en titre, de traiter de *ſouverains Seigneurs*, & qui le ſont en effet. Vous nous feriez ſoupçonner que vous avez été forcé de ſortir de votre patrie par votre humeur intolérante, qui ſe faiſoit bien mieux remarquer, donnoit ſans doute plus d'ombrage & devenoit plus perſonnelle pour les particuliers, dans un petit Etat comme celui-là, où l'on ſe voit & où l'on ſe meſure de près : au lieu qu'ici vous vous perdez dans l'immenſité d'une grande nation, qui vous voit d'aſſez loin ou d'aſſez haut, pour rire & ſe faire un jeu de tous les efforts impuiſſans que vous faites pour lui faire dire, que vous êtes là.

A votre place je craindrois d'être l'*homme du jour*, qu'on va voir ou qu'on appelle chez ſoi par curioſité. Et parlant du

vertueux citoyen de qui vous tenez le jour; « *je le vois encore*, dites-vous, *vi-* » *vant du travail de ses mains*, & nour- » rissant son ame des vérités les plus subli- » mes. Je vois Tacite, Plutarque & Grotius » mêlés devant lui avec les instrumens de » son métier ».

Cela est-il beau? Je doute qu'il le soit en France, où le goût décide de tout en genre de beauté. Les artisans eux-mêmes en concluront que cela devoit faire un mauvais ouvrier, dont ils ne feront pas surpris de voir l'héritier obligé de chercher fortune hors de la maison paternelle: & les gens de bon sens & d'honneur seront d'avis, que ce bon homme auroit mieux fait d'occuper Monsieur son cher fils, des instrumens & des façons de son métier, que de la lecture de Plutarque, Tacite ou Grotius.

Aussi M. R. avoue que « les égaremens » d'une folle jeunesse lui firent oublier » durant un tems de si sages leçons ». Il n'auroit pas dû se citer lui-même comme une exception à ce qu'il dit que tous les citoyens de Geneve sont comme son pere » des hommes instruits & sensés, dont

» sous les noms d'ouvriers & de peu-
» ple on a chez les autres nations des
» idées si basses & si fausses ». M. R. ne veut pas qu'on méprise le peuple & les ouvriers, & lui il veut bien mépriser les autres nations qui en pensent autrement. En France ni dans les Etats policés on ne méprise point le peuple & les ouvriers, lorsqu'ils sont sages, habiles, modestes & respectueux. On ne méprise les ouvriers, que parce que communément ils sont sans éducation, sans science & fort mal habiles dans leur profession, & que sur le tout ils sont grossiers, jaloux de la fortune d'autrui, mauvais chrétiens, méprisans eux-mêmes, & sujets à bien des défauts & des vices bas & crapuleux. M. R. ne veut que dire aux Magistrats de Geneve & à tout le monde, que son pere sans être *distingué par la condition*, étoit pourtant, Messieurs & Messeigneurs, comme tout le peuple de Geneve, *vos égaux par l'éducation.* Calomnie pure de dire qu'en France on n'éleve pas mieux le bourgeois que le peuple, & les gens nobles que les bourgeois. Je suis bon témoin du contraire. Je suis, M. votre, &c.

LETTRE III.

MONSIEUR, comme dès l'Epître dédicatoire, où les autres ne font souvent qu'ennuyer leurs Mécenes mêmes par des éloges pleins de fadeur, vous préludez par des hostilités aux grandes batailles dont votre discours est rempli contre le genre-humain, je ne suis pas surpris de vous voir vous y déclarer l'ennemi de l'univers.

Votre but décidé, est d'abord de démêler l'*homme artificiel*, de l'homme *originaire & naturel.* Vous n'en parlez, dites-vous, qu'en Philosophe, & ce qui est pis, qu'en Physicien ; & c'est là-dessus que vous proposez un problême à résoudre. « Quelles expériences seroient nécessaires pour parvenir à connoître » l'homme naturel, & quels sont les » moyens de faire ces expériences au » sein de la société ». Regardez-vous donc l'homme comme un être tout physique ? Cela paroît, puisque vous n'invoquez que les expériences physiques pour

le connoître, pour le deviner. L'homme est pourtant selon l'Ecriture, l'Evangile & le Catéchisme, selon l'expérience même, un être tout moral & tout surnaturel, dont le corps comme l'esprit & la raison sont subordonnés à la foi & à toutes les vertus théologales & théologiques, aux vertus morales du moins.

On a beau faire des abstractions, & se dire Philosophe & demi, beau dire qu'on ne consulte que la raison. Moyse le seul qui ait droit d'en parler, nous dit positivement que Dieu forma l'homme du limon de la terre, & voilà le physique & le pur physique : mais Moyse ajoute tout de suite & dans la même phrase, que Dieu inspira sur la face de cet homme physique un souffle de vie qui fit de l'homme une ame vivante. *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, & inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, & factus est homo in animam viventem.*

Voilà ce que toute la Philosophie & beaucoup moins toute la Physique du monde ne sauroit deviner si elle n'est chrétienne. Mais voilà ce qu'elle tâche toujours d'éluder & de méconnoître. Le passage

précédent a deux parties bien marquées. Dans la premiere il s'agit du corps de l'homme & de sa forme corporelle, mais non de l'homme ni de la forme de l'homme. Le corps de l'homme n'est point l'homme, & n'est pas même l'animal de l'homme, c'est l'ame qui en est la forme raisonnable, vivante & animale même & animée.

Dieu avant tout cela avoit dit : *faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance.* Croira-t-on que par son corps seul, par son être purement physique, par la nature physique & corporelle l'homme est l'image & la ressemblance de Dieu ? Il ne seroit pas même l'image de la bête, qui dans le fond ne laisse pas d'avoir une ame vivante. Car les reptiles mêmes sont nommés des ames vivantes, *reptile animæ viventis*, aussi-bien que les poissons, & les plus terrestres animaux, nommés par Moyse *animam viventem in genere suo.*

De sorte qu'on pourroit s'y méprendre & confondre l'ame de l'homme avec celle des animaux, si la condition d'être inspirée de Dieu & de son souffle, & surtout d'être l'image ressemblante de Dieu

ne relevoit l'homme abſolument au-deſ-ſus des purs animaux. Car c'eſt cette qua-lité d'image de Dieu, cent fois répétée par Moyſe, par toute l'Ecriture & par toutes ſortes de traditions divines & hu-maines, qui eſt le propre ſpécifique de cette divine humanité, que M. R. ne fait que ravaler & comme traîner dans les boues à tout propos.

« Laiſſant donc, *dit-il*, tous les livres
» ſcientifiques, qui ne nous apprennent
» qu'à voir les hommes tels qu'ils ſe ſont
» faits, & méditant ſur les premieres &
» plus ſimples opérations de l'ame hu-
» maine, j'y crois voir deux principes
» antérieurs à la raiſon dont l'un nous in-
» téreſſe ardemment à notre bien être &
» à la conſervation de nous-mêmes, &
» l'autre nous inſpire une répugnance na-
» turelle à voir périr & ſouffrir tout être
» ſenſible, & principalement nos ſem-
» blables ».

M. R. ne veut pas voir les hommes tels qu'ils ſe ſont faits. Et comment donc veut-il les deviner ſi ce n'eſt par leurs œuvres, & par les œuvres les plus im-médiates & les plus caractériſtiques? Le

bon ſens, comme l'Evangile nous invite à connoître l'arbre par le fruit, & l'homme d'hier par l'homme d'aujourd'hui, l'homme inviſible par l'homme viſible, & qui frappe & affecte intimement tous nos ſens intérieurs & extérieurs. M. R. s'enfonce, je dirois preſque s'embourbe dans ce que l'homme animal a de plus groſſier. Encore jugeroit-on aſſez bien de l'homme par les ſentimens. C'eſt même la pierre de touche & l'étiquette du jour. Notre ſiecle, en cela fort délicat & fort éclairé, n'apprécie déſormais les hommes que par les ſentimens. Mais M. R. nous ramene en premieré & je le crains en derniere inſtance aux ſenſations, les plus *antérieures à l'intelligence & à la raiſon.*

Son projet, ſon plan eſt formé, décidé, arrêté de juger de l'homme par le phyſique en excluant le moral, par l'animal & nullement par le raiſonnable. Ce qui eſt ſi vrai, que par la ſenſibilité groſſiere où il nous remonte, s'il ne nous dégrade, il prétend bien que nous tenons aux purs animaux, autant au moins qu'aux hommes; de ſorte que la loi de ne faire aucun mal à ſon prochain, & de lui faire

du bien, regarde, ſelon lui, autant la bête que l'homme, & que la bête eſt autant que l'homme, notre prochain. L'Auteur le dit en propres termes à la fin de la page 43. Je ne puis gagner ſur moi d'en copier les paroles.

Permettez-moi, M. R. de vous adreſſer la parole comme Dieu l'adreſſoit à Job en une circonſtance qui a un air de celle-ci. Où étiez vous donc, M. lorſque Dieu créoit & conſtituoit l'homme tel qu'il devoit être plutôt que tel qu'il eſt, à ſon image très-reſſemblanſe, composé cependant d'un corps & d'une ame, dont l'union fort intime le rend comme tout ſpirituel, orné en petit de tous les attributs de la Divinité, ayant des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des ſens extérieurs & intérieurs pour tout apprécier, tout diſcerner, pour mettre la main à tout, à l'ouvrage même de Dieu, aux plantes, aux fleurs, aux fruits, à la terre, & la rendre fertile, aux animaux mêmes & s'en ſervir, *ut operaretur & custodiret illum*. Et cet *illum* veut dire un beau paradis de délices, une terre ornée en jardin, une nature vraie, naïve, bonne & belle.

Et ce jardin même embelli en paradis délicieux avoit, en perſpective & à ſon horiſon, à ſon lambris & à ſa voûte, un paradis ſupérieur, magnifiquement, majeſtueuſement lumineux & brillant, comme un but & un terme auquel cet homme, moitié céleſte au moins devoit aboutir ou s'élever en triomphe & porté par les Anges mêmes ? Où étiez-vous, M. R. vous qui voulez nous dire l'état primitif & *originaire* de l'homme & de toutes choſes ? Car voilà comme Moyſe, ce grand légiſlateur de l'ancien peuple de Dieu ; & comme Jéſus-Chriſt, le vrai légiſlateur des fideles, des chrétiens de tous les tems, & comme la religion & l'égliſe nous le diſent, ſans qu'aucun autre, fût-ce un Ange, ait droit de nous en parler autrement. Vous direz des ſyſtêmes, des hypotheſes ; voilà des faits, voilà l'hiſtoire même.

C'eſt l'origine de la ſociété que vous voulez nous donner, Monſieur. Encore Moyſe nous la donne-t-il, non par des ſyſtêmes & par une philoſophie phyſique, mais par maniere ſimple d'hiſtoire & par voie de fait, qui eſt ici la ſeule voie de

droit. L'écriture & la religion n'ont rien de mieux ſpécifié que cela. Dieu fait l'homme parfait de corps, de cœur & d'eſprit dans un beau paradis, deſtiné à un paradis encore plus beau, qui eſt Dieu même dans toute ſa gloire, ſa ſplendeur & ſes délices. Encore Dieu ne le trouve-t-il pas aſſez bien, uniquement parce qu'il eſt ſeul, ſans compagnie, ſans aide & ſans ſociété.

Ah! M. mon cher M. R. frémiſſez de la ſolitude ſauvage où vous voulez nous ramener avec vous loin de nous, loin de vous. Voilà l'oracle contre lequel je vous prie, je vous ſupplie & vous conjure de ne pas vous révolter. *Non eſt bonum. Non eſt bonum hominem eſſe ſolum, ſolum, ſolum.* Et puis, *faciamus illi adjutorium ſimile ſibi.*

Or l'homme n'étoit pourtant pas abſolument ſeul. Dieu étoit là d'abord. Il y avoit du reſte une multitude innombrable de poiſſons, d'oiſeaux, de reptiles, & ſur-tout d'animaux, lions, éléphans, ſinges, chevaux, &c. tous parfaits en leur genre, variés à l'infini, & aux ordres d'Adam qui étoit leur maître, & comme

leur Dieu ſur la terre. . . . Mais je m'apperçois que ma lettre peut vous ennuyer par ſon ſérieux. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE IV.

CE n'eſt pas moi, Monſieur, qui m'ennuye à vous conter le vrai de tout. Je ne voulois même dans la lettre précédente que vous dire un mot de tout ceci en ſuivant de près votre ſyſtême. Mais mon propre diſcours m'a ſéduit. Toutes les fois que je parle de ce premier moment de notre félicité ſur la terre, je ne puis trouver la fin de mon diſcours, beaucoup moins pour donner audience (pardon) au vôtre, qui n'a, je vous l'avoue, rien de flatteur pour moi, ni je crois, pour perſonne, qui ait la figure d'homme.

Enfin je viendrai à vous, plutôt même peut-être que vous ne voudrez m'y rappeller. En attendant, permettez que ſans trop m'écarter de vous, j'entre dans l'Eſprit de Dieu qui ne fait rien (peut-on le dire décemment) ſans *réflexion*, & voyant

Adam ſeul de ſon eſpece, appelle autour de lui tous les animaux, & inveſtit en quelque façon Adam du pouvoir & du talent de les appeller à ſon aide & en ſa compagnie, s'il daigne les croire dignes de lui.

Dieu juge les animaux peu dignes d'Adam, il veut en quelque façon voir ſi Adam en jugera de même; *ut videret quid vocaret ea.* Dieu dès cette origine traite l'homme avec une ſorte de reſpect. Il reſpecte ſon image, & ſur-tout ſon intelligence & ſa liberté. Dieu merci Adam n'en dégénere pas pour cette fois. Il ſe reſpecte lui-même. Des animaux n'étoient point capables de lui impoſer. Il ne va pas tout-d'un-coup ſe familiariſer avec eux, apprendre d'eux à végéter, à brouter, ſe coucher au pied d'un arbre comme eux, & apprendre même d'eux à *avoir de l'inſtinct*, comme le veut M. R. Dieu eſt preſent hors & au-dedans d'Adam qui eſt ſon image. Adam conſulte Dieu, il ſe conſulte lui-même, & nomme chaque animal par ſon nom, appellant le lion *le fort*, l'éléphant *le grand*, le cheval *le courſier*, le bœuf *l'utile*, le ſinge *le malin*, le renard *le fin*, le ſerpent *le ruſé*, &c.

Et Dieu par Moyſe dit avec une ſorte de complaiſance, qu'Adam n'en a pas manqué un ſeul, qu'à chacun il a dit ſon nom, *omne enim quod vocavit Adam animæ viventis, ipſum eſt nomen ejus.* Et Dieu & Moyſe ſur-tout en ſont comme étonnés, de voir Adam ſi habile pour ſon coup d'eſſai, que d'avoir pénétré d'un ſeul regard dans la nature intime de tous les animaux, d'avoir démêlé leurs talens, reconnu leurs inſtincts, &c. On loue Ariſtote & Alexandre même d'une hiſtoire des Animaux.

Il étoit bien queſtion d'écrire une hiſtoire ? Adam n'en avoit pas beſoin ; tous les jours il voyoit & revoyoit les animaux & toute la nature qui n'avoit rien de plus myſtérieux pour lui que cette portion animée ; & il revoyoit tout cela comme des animaux, des bêtes qui n'avoient chacune que la petite portion d'intelligence dont il avoit lui ſeul la plénitude, & dont aucune n'étoit digne de rompre la ſolitude dont il aſpiroit ſans ceſſe à ſe délivrer. Car toutes ces façons, vues & revues de Dieu & d'Adam n'aboutiſſoient qu'à ce mot : *Adæ verò non inveniebatur adjutor ſimilis ejus*, c'eſt-à-dire, il n'y avoit point là de ſociété pour Adam.

Voilà la conséquence de tout ce qui précede : *immisit ergo Dominus Deus soporem in Adam*, Dieu envoya donc un assoupissement, un sommeil pendant lequel il lui ôta une côte dont il forma Eve, sa seule & propre compagne désormais. Or, comme Adam en voyant tous les animaux les uns après les autres, les avoit très-bien reconnus incapables de sa société, & dignes uniquement d'être ses esclaves, dès qu'il vit Eve, il la reconnut sa compagne, & en propres termes l'os de ses os, la chair de sa chair, en un mot sa chere moitié ; *hoc nunc os ex ossibus meis*, *&c.* moitié inséparable, & pour laquelle lui Adam étoit prêt à se détacher de tout, & par l'événement même à se détacher de Dieu ; *relinquet homo ... & adhærebit uxori suæ.*

Ce mot *adhærebit* en opposition au *relinquet*, marque une société bien forte & bien intime, plus morale cependant & théologique que physique, & qui d'un seul mot renverse avec tout ce qui précede toute la doctrine & les prétentions & le livre de M. R. Car d'abord il péche dans le grand principe, de rechercher le principe de la société humaine dans le pur physique

& dans de prétendues expériences qu'il voudroit qu'on fît, & que par conséquent personne n'a faites, ne sera & ne peut faire.

C'est une réflexion à faire, que dans tout cela, dans tout ce que l'Ecriture dit de l'origine de la société humaine, il n'y a pas un mot de physique, je dis de physique naturelle & de naturalisme; puisque la création d'Adam est antérieure à la physique & aux loix de la physique humaine, de la nature physique de l'homme, & que la création ou génération d'Eve n'a rien de physique & de naturel, & est un pur miracle tout surnaturel.

Enfin personne ne peut savoir mieux qu'Adam son histoire, sa nature, ses premieres actions, ses plus naturels & intimes sentimens. Il n'y a que lui & ses successeurs, enfans & petits-enfans, qui ayent pu en transmettre la tradition jusqu'à Moyse, & par Moyse jusqu'à nous. Adam, comme on dit, y étoit lorsque tout cela se fit, & Dieu prévoyant les excès de nos philosophes soit-disant modernes, & pour nous garantir de leur séduction, a voulu, cela est sûr, que Moyse, l'Ecriture & l'Evangile fussent un rempart inébranlable

& bâti ſur la pierre ferme à l'épreuve de toutes les ſéductions de l'enfer.

Il y auroit trop d'orgueil à vouloir qu'Adam n'y eût rien entendu, & à prétendre en même tems que l'on eſt ſoi-même mieux inſtruit qu'Adam, que toute l'humanité & toute l'Egliſe ſur un article qui ſurement n'eſt point du reſſort de la philoſophie & de la raiſon ordinaire, & eſt tout hiſtorique, tout de fait & de pure tradition. Qu'avons-nous à faire de toute cette phyſique manquée, pour embrouiller tout cela?

Je ſuis perſuadé que M. R. n'a pas ſenti toute la conſéquence de ſa façon de traiter un point ſi délicat. Il a trop voulu aller à l'origine de la ſociété humaine. Il n'a pas pris garde que St. Paul en avoit fait un myſtere & un ſacrement, & reconnu dans la ſociété *originaire* d'Eve & d'Adam l'union de J. C. avec ſon Egliſe : *Hoc ſacramentum magnum eſt, in Chriſto dico & in Eccleſiâ.* Ce qui n'a rien de ſurprenant, l'Egliſe étant dans ſa notion correcte une aſſemblée & une ſociété, & la ſociété même des hommes fideles en J. C. & cette divine Egliſe étant éternelle & de tous les

tems, ayant commencé dès ce moment de la ſociété même d'Eve & d'Adam, figures préciſes & expreſſes de l'Egliſe & de J. C.

Dieu évidemment n'a jamais penſé à faire les hommes qu'en ſociété, en communauté de ſentimens & de religion. Et le Verbe par qui & pour qui tout a été fait, & ſans qui rien n'a été fait, a toujours été l'unique lien de la ſociété humaine, lien fort ſupérieur au phyſique, en force autant qu'en dignité. Car Meſſieurs nos Philoſophes qui ne connoiſſent que le phyſique & qui ne voyent rien de plus fort, parce que tous leurs ſens en ſont ſaiſis & affectés, devroient ſe défier un peu & beaucoup de leurs prétendues expériences, & tout-à-fait de leurs ſyſtêmes, le plus ſouvent peu conformes à la raiſon & toujours par malheur contraires à la foi. Je reviens donc à vous, M. R. pour vous dire combien je ſuis votre très-humble, &c.

LETTRE V.

JE ne veux point, Monſieur, jetter ſur vous plus d'odieux que vous n'en jettez vous-même. Je ſerois même bien fâché de vous donner tout celui auquel vous vous expoſez. J'ai un vrai zele, Dieu merci, de charité & d'amitié. Mais *amicus Plato, amicus Ariſtoteles, magis amica veritas.* Vous convenez en paſſant que cet état de nature où vous voulez prendre l'homme naturel comme ſur le fait, c'eſt-à-dire, le deviner, n'a jamais exiſté ; ce qui n'eſt pourtant pas ſi exactement vrai : mais on peut vous le paſſer.

Vous convenez même que « la *religion » nous ordonne* de croire que Dieu lui-» même ayant tiré les hommes de cet état » de nature, ils ſont inégaux, parce qu'il » a voulu qu'ils le fuſſent, & que tout ce » qu'il y a à dire là-deſſus ne ſont que » des conjectures tirées de la ſeule nature » de l'homme & des êtres qui l'environ-» nent, ſur ce qu'auroit pu devenir le » genre-humain, s'il fût reſté abandonné » à lui-même.

Il n'eſt pas exact de dire que Dieu a *tiré les hommes de cet état de nature.* Ils n'y ont jamais été ; & par où pouvez-vous donc ſavoir, & ſur quoi pouvez-vous *conjecturer ce qu'auroit pu devenir le genre-humain, s'il fût reſté abandonné à lui-même*, à la merci de *ſa nature & des êtres qui l'environnent* ?

Je conviens que les théologiens orthodoxes ne laiſſent pas d'en propoſer l'hypotheſe, mais ils la modifient beaucoup, & la corrigent des excès philoſophiques auxquels vous la livrez. Ils font toujours de l'homme dans l'état de pure nature, un être moral, ſociable & ſoumis à des devoirs naturels envers Dieu, envers ſes pareils, & envers toute la nature environnante, ſoit phyſique, ſoit animale. Au lieu que vous réduiſez l'homme au pur phyſique & à la pure animalité ; ce qui eſt purement déiſte, & peut-être épicurien : car vous y mettez beaucoup de haſard, & très-peu de ſollicitude ou point du tout, de la part de Dieu. Eſt-ce des Dieux d'Epicure que vous nous parlez ? Je le crains.

Dès que l'homme eſt un animal raiſon-

nable, jamais Dieu, qui fait tout pour sa gloire, ne le dispensera de tendre à le connoître, à l'aimer & à l'adorer, à l'honorer comme son créateur, son bienfaiteur & l'auteur actuel de la vie, de la santé & de tout le détail de biens, respiration, lumiere, nourriture, bien-aise dont il jouit à tous les instans.

C'est à deviner encore si les purs animaux dans leur simple instinct sont capables de quelque connoissance, de quelque intelligence morale, relative à leur sorte de liberté, de spontanéité; mais s'ils en sont capables, je croirois, sans hésiter, qu'encore ont-ils aussi des devoirs moraux, relatifs à la gloire de Dieu, au respect qu'ils doivent à l'homme, & à une sorte de *bienfaisance* sociable entr'eux & envers toute la nature, ouvrage de Dieu respectable pour eux. Qui sait & qui peut savoir si, n'ayant point ce qui s'appelle des idées claires & intuitives des choses, ils n'en ont pas au moins ce que nous appellons des sentimens qui tiennent le milieu entre les idées & les sensations grossiéres, dont on ne doute pas que les animaux ne soient sans cesse affectés,

J'ai donné il y a vingt ans cette distinction d'*idées*, de *sentimens* & de *sensations* dans des lettres sur la double musique oculaire & auriculaire, lettres adressées au nombre de six dans nos Journaux au célebre Président de Montesquieu, qui vient de mourir, hélas! entre mes mains. Je définissois alors le *sentiment* une idée enveloppée ou la réunion & le concert de plusieurs idées, & la *sensation* un sentiment enveloppé ou la réunion & le concert de plusieurs sentimens. On pourroit définir la sensation un sentiment confus, & le sentiment une confusion d'idées. Dieu n'a que des idées. La bête n'a peut-être que des sensations, l'homme a des sentimens; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait aussi des idées, comme raisonnable, & des sensations, comme animal. Je suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRE VI.

MONSIEUR, ne croyez pas que mes lettres vous soient simplement adressées comme une critique. Je vous les dédie comme un ouvrage de physique & de *Philosophie antidéiste*, dont seulement je crois que vous avez besoin, pour empêcher le public d'être séduit par vos raisonnemens un peu outrés.

En entrant en matiere, pour mieux connoître l'homme, « vous le dépouillez de » tous les dons surnaturels qu'il a pu re- » cevoir, & de toutes les qualités artifi- » cielles qu'il n'a pu acquérir que par de » longs progrès ». Quelle façon de raisonner ! Quoi ! pour connoître l'homme, vous lui ôtez tout ce qu'il a, tout ce qu'il est de mieux ? Dépouillez-le donc aussi de son esprit, & réduisez-le au corporel, au matérialisme pur. Cette façon n'y va que trop.

M. R. veut tout tirer de sa tête, & faire éclore l'homme & l'humanité de son cerveau. L'homme, selon lui, n'est point ce

que Dieu le fait en l'ornant de toute façon, mais ce qu'il le fait lui M. R. en le dénuant de tout; *tel*, prétend-il, *qu'il a dû sortir des mains de la nature.* La voilà cette nature que M. R. invoque comme une bonne mere, en excluant formellement Dieu & ses bienfaits *surnaturels*, traités d'*artificiels* parce qu'ils ne sont pas physiquement naturels; comme si Dieu en faisant l'homme avoit dû ou prétendu faire un être purement physique, purement naturel, un corps sans ame.

C'est après ce dépouillement de tout ce que l'homme a de mieux, & qu'il a eu par le bienfait de Dieu depuis le premier moment de sa création, que M. R. se plaît à le contempler & à nous le faire contempler sans en rougir. Et c'est alors qu'il dit avec satisfaction. « Je vois, *dit-il*, un animal moins fort que les uns, moins agile » que les autres; mais, à tout prendre, » organisé le plus avantageusement de » tous ». Encore pourroit-on demander à M. R. comment il voit l'homme mieux organisé que tout autre? Y a-t-il d'Anatomiste au monde qui puisse décider cette question que M. R. tranche ici de sa pleine

autorité. On peut présumer que l'homme est le mieux organisé de tous les animaux. Mais je crains que M. R. ne veuille trop réduire l'homme, sa raison, son esprit à cette meilleure organisation.

En un mot, l'homme primitif, naturel & originaire de M. R. n'est qu'*un animal*, seulement capable de devenir raisonnable avec le tems, & en vérité pour son malheur. Notre auteur ne le perd plus de vue depuis qu'il l'a réduit à son *animalité originaire.* suivons-le. *Je le vois*, dit-il, *se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre.* Comme M. R. est le créateur de cet homme animal, il en fait les honneurs, le tourne, le retourne, le prodigue, en un mot, l'éleve à sa façon, ou le donne à élever aux autres animaux en titre. L'homme, *les hommes dispersés parmi eux* (les animaux) *observent, imitent leur industrie, & s'élevent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes.* Ce n'est point là un trait, c'est un systême, celui de tout le livre.

De sorte qu'en venant au monde, l'homme, tel que Dieu l'a fait apparemment, n'a pas même *l'instinct des bêtes*, qui sont,

ſelon l'auteur, les nourrices, les gouvernantes, les gouverneurs, précepteurs & inſtituteurs, à qui il confie la grande éducation de l'homme, juſqu'à être chargé de lui donner de l'*inſtinct*, un inſtinct animal incluſivement. Pour le moins, Dieu donne à l'homme naiſſant un pere & une mere, des oncles & des tantes, des freres & des ſœurs, des voiſins & des amis, des Princes mêmes & des Magiſtrats ſurveillants ſon éducation. Mais, par maniere de problême, je demande ſi l'homme de M. R. n'eſt pas un champignon, un ſerpent, un ver à la façon de Diodore de Sicile !

L'auteur paroît faire des façons, pour dire que ſon *homme originaire* eſt un ſauvage. Il y vient enſuite, & le dit enfin tout net. La premiere qualité de ce ſauvage nud & aguerri aux injures de l'air, eſt de devenir robuſte & vigoureux, s'il eſt né fort; & de périr, s'il eſt né foible: en quoi l'auteur loue la bonne nature d'avoir pourvu au dépériſſement d'une créature inutile. Ce raiſonnement s'appelle de la philoſophie. La nature eſt encore fort applaudie d'avoir fait naître cet animal unique, ſans armes de défenſe, parce que

cela lui donne l'induſtrie d'en faire, & peu-à-peu l'eſprit des arts; eſprit de corruption, au dire de M. R.

Car c'eſt-là ce qui gâte tout, que cet animal né ſauvage, ſolitairé, ſans armes, talent ni eſprit, ni inſtinct même, ſi ce n'eſt celui de boire, de manger & dormir, parvient pourtant à la longue à ſurpaſſer ſes maîtres, les animaux, & à avoir de l'eſprit, des armes & des arts, à force ſans doute de *réfléchir* & de méditer, ce que les autres animaux ont la ſageſſe de ne pas faire; ſans quoi ils acquerroient de l'eſprit, & avec le tems, des arts, des ſciences & une ſociété; toutes choſes contre nature, & l'effet d'une nature dépravée. Car en propres termes, M. R. dit à ce propos : & « *il oſe preſque aſſurer que l'état* » *de réflexion eſt contre nature, & que l'hom-* » *me qui médite eſt un animal dépravé* ». Je ſuis, Monſieur, votre très, &c.

LETTRE VII.

MONSIEUR, on voit que la vie libre des Sauvages vous a pris au cœur. Vous louez ſur-tout leur bonne conſtitution, & leur exemption de la plupart des maladies qui nous infeſtent. Point de reſpect humain : chacun a ſa vocation ; au lieu de vous amuſer inutilement à critiquer la nôtre, peut-être que les infirmités dont vous vous plaignez, ne ſont l'effet que de cette vie civile, à laquelle vous vous prêtez à contre-cœur, & dont vous vous plaignez auſſi. *Aude hoſpes contemnere opes*, &c. Tous les jours la France envoie des colonies aux Sauvages de la Louiſianne ou du Canada.

Encore trouverois-je la vie de nos Sauvages ordinaires, trop ſociable pour vous : ils ne ſont peut-être pas auſſi bêtes & animaux que vous les voulez, que vous les faites du moins ; & réellement vous ne voulez pas qu'on juge des vôtres par ceux que nous avons ſous les yeux. Vos Sauvages ſont iſolés, & jettés au haſard pêle mêle avec les bêtes dans les forêts. Les

nôtres ont chacun pere, mere, femmes, enfans, parens, amis & compatriotes, avec qui ils vivent en corps de village & de nation, en société de loix, de devoirs & d'intérêts, de guerre même & de paix & de religion.

« Ce n'est pas, *dites-vous*, un si grand » malheur à ces premiers hommes, ni » sur-tout un si grand obstacle à leur con» servation, que la nudité, le défaut d'ha» bitation & la privation de toutes ces » inutilités que nous croyons nécessaires... » Il est clair, *ajoutez-vous*, que le premier » qui se fit des habits ou un logement, se » donna en cela des choses peu nécessaires, » puisqu'il s'en étoit passé jusqu'alors, & » qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu » supporter, homme fait, un genre de » vie, qu'il supportoit dès son enfance ».

Voilà, par exemple, un genre de philosophie, que comme philosophe, je n'ai jamais compris, & qui a pourtant comme prévalu en France depuis Descartes, & dont Newton ne nous a pas corrigé, de raisonner à perte de vue & avec affirmation sur des hypotheses évidemment, positivement fausses, & directement contrai-

res à l'hiſtoire la mieux reçue & aux faits les plus poſitifs, ſans parler de la foi, de la tradition, de la religion. Et comment les philoſophes veulent-ils être crus, lorſqu'ils diſent qu'ils cherchent la vérité?

Il eſt poſitivement faux, que le premier qui ſe fit des habits, fit des choſes peu néceſſaires; faux & contre la décence, la pudeur & la foi, que parce que le premier homme s'en étoit paſſé juſqu'alors, il pût s'en paſſer déſormais. Rien n'eſt mieux marqué dans l'hiſtoire la plus inconteſtable du genre-humain. 1°. Qu'Adam & Eve, innocens & nuds, ne rougiſſoient point de leur nudité, & n'avoient nul beſoin d'habits contre le froid, le chaud, le vent, les bêtes, &c. 2°. Que le péché étant arrivé, Adam & Eve rougirent l'un de l'autre, & chacun de lui-même. 3°. Que Dieu même eut la bonté de leur faire des habits de peau & de leur apprendre à en faire. De ſorte que je ſuis ſurpris que les ſavans Erudits ne remarquent pas que de tous les arts le premier & le plus ancien eſt celui-là; & que les tailleurs ne ſe vantent pas d'être les premiers artiſtes de l'univers.

Une chose remarquable, c'est que Moyse n'articule d'autre raison de se faire des habits, que la pudeur. M. R. me permettra de lui reprocher qu'il s'honore peu devant les honnêtes gens, lorsqu'il veut s'honorer devant les prétendus Philosophes par des raisons physiques, qu'encore il ne trouve pas, puisqu'il dit qu'il n'y en a pas, & qu'il *ne voit pas pourquoi*, &c. M. R. est-il physicien ? je le demande.

M. R. manie l'homme, son semblable, le semblable de Dieu, l'égal presque de J. C. avec trop peu de respect & de pudeur. Mais c'est à moi de remarquer la différence de la Philosophie sacrée & de la Philosophie profane. Celle-ci, toute physique, toute matérialiste, toute fausse dans les hypotheses même, toute contraire aux bonnes moeurs, ne va qu'à décrier ses auteurs, dont réellement le monde fait peu de cas, & ne fait qu'en rire s'il n'en est indigné. Au lieu que la Philosophie sacrée, toute vraie & toute historique, est la décence même, & la regle constante de nos moeurs. Car M. R. qui ne voit pas pourquoi le premier

homme s'habilla, voit pourtant tous les jours tous les hommes & lui-même s'habiller par pudeur & par besoin.

Que va-t-il s'embarrasser d'un premier homme fictif, dont il n'a aucunes nouvelles à nous donner, & qu'il convient même qui n'a jamais existé ? gens comme lui, qui n'en savent pas plus que les autres, doivent se contenter de voir les hommes tels qu'ils sont, & tels qu'ils ont évidemment toujours été dans les positions extrêmes où il les met sans nécessité.

Sur les arts, l'auteur croit qu'il a fallu bien des siecles, pour trouver le simple art de faire du feu. Il nous croit sans doute comme les *Pongos*, espece de singes, qui se chauffent volontiers au premier feu qu'ils rencontrent ; mais ne s'avisent jamais d'en allumer, manque de le savoir. Mais les langues & le simple art de la parole poussent à bout la philosophie généalogique de M. R. On ne voit chez lui pas le moindre vestige, le moindre indice, qu'il ait jamais lu ou entendu parler de la Genese, qui est justement la vraie philosophie généalogique de Moyse, où sans se piquer de philosophie & de

recherche, ce saint Législateur n'a eu la peine que de dire le vrai historique des choses, sous la dictée du S. Esprit, & la lueur pure de la tradition.

Réellement les Philosophes & les savans Erudits sont à plaindre avec leurs systêmes, de vouloir éternellement deviner les origines de toutes choses, tandis que Moyse nous les donne tout au vrai dans sa Genese ou dans son Pentateuque, & cela sans mystere, sans ambiguité; & dans son historique le plus simple & le plus naïf. C'est de ce ton que Caïn est dit avoir bâti *Enochia*, la premiere ville de l'univers; Jubal avoir inventé la musique à cordes & à vent, Tubalcaïn, avoir inventé la métallurgie à la fonte & au marteau; Enos, avoir mis le premier en regle le culte du Seigneur; Noé, avoir bâti l'arche ou le premier vaisseau; avoir planté la vigne; ses enfans, avoir bâti Babylone & sa tour, &c.

Or, je ne me crois pas un plus grand, mais bien un plus vrai Philosophe que M. R. en sachant tout cela, tel que Moyse me l'apprend. Pour ce qui est des lan-

gues, dont M. R. eſt ſi en peine de découvrir l'invention, ignore-t-il qu'Adam parloit à Dieu dans le jardin de délices, qu'il nomma de leur nom tous les animaux; que dès qu'il vit Eve, il devint diſert, éloquent, prophête & comme poëte en ſa faveur, avec toute la décence poſſible, & d'un ton digne de Dieu même, qui étoit préſent, & la lui préſentoit? Je ſuis, Monſieur, votre très-humble, &c.

LETTRE VIII.

MONSIEUR, j'ai ri, je vous l'avoue, lorſqu'après tout cela je vous ai vu nous dire: « Je dirois bien comme beaucoup » d'autres, que les langues ſont nées dans » le commerce des peres, des meres & » des enfans ». En voilà, je crois la clef: M. R. ne veut rien dire comme les autres. Il y trouve, dit-il, des objections inſolubles, & des fautes de raiſonnement. Le grand défaut qu'il y trouve, eſt que cela nous dit bien comment les ſociétés une fois faites, s'entretiennent; mais non

comment elles ſe ſont faites originairement.

Mais voilà juſtement un raiſonnement, où je trouve moi-même un grand défaut de philoſophie. Toute la ſaine philoſophie réclame ici contre l'eſprit très-particulier de l'auteur, qui ignore tout net que la conſervation des choſes eſt une répétition continuée de leur premiere création. Et réellement *le commerce des peres, meres & enfans*, ayant, ſelon la nature & les intentions révélées de Dieu, formé la premiere & toutes les premieres ſociétés; je défie de trouver d'autre raiſon que ce commerce, de la conſervation de toutes les ſociétés naturelles, qui ont ſubſiſté ou ſubſiſtent encore ſur la terre, chez les Sauvages comme chez les peuples policés.

M. R. manie les hommes *originaires*, naturels & primitifs comme des *troupeaux* d'animaux ſauvages, qui ont beſoin de quelqu'un qui les maintienne dans cette eſpece de ſociété. Encore ce beau mot de *troupeaux*, dont mon ſtyle pourroit rougir, eſt-il de M. R. & dans ſon ſtyle naturel. Adam a beau dire & prédire à la vue d'Eve, que l'homme quittera pere

& mere pour s'attacher à sa femme, *adhærebit*, & ce qu'Adam a prédit, a beau se vérifier à chaque instant depuis six mille ans.

« Au lieu, *dit M. R.* que dans cet état » primitif n'ayant ni maisons ni cabanes, » ni propriété d'aucune espece, chacun se » logeoit au hasard, & souvent pour une » seule nuit. Les mâles & les femelles » s'unissoient fortuitement selon la ren» contre, l'occasion & le desir, sans que » la parole fut un interprête fort néces» saire des choses qu'ils avoient à se dire. » Ils se quittoient avec la même facilité ». Quelle brutalité !

Car voilà comme on traite ce que St. Paul, je le répéte, traite de grand sacrement, & de mystere même dès la fondation de l'église de J. C. C'est ébranler les fondemens de l'église que d'ébranler, comme le fait M. R. ceux de la société humaine, surnaturellement élevée à Dieu par J. C. dès le premier instant d'Eve & d'Adam.

Il y a ici une observation fine ou délicate à faire, sur la sorte de profondeur superficielle dont M. R. ne laisse pas de

traiter ſon ſujet. On ne voit pas d'abord pourquoi à l'occaſion des langues cet Auteur s'embrouille dans des diſſertations qui touchent fortement au fond de la queſtion de la ſociété. Il eſt fâcheux pour M. R. d'ignorer le fond de la religion qui influe de très-près dans tout cela.

Comme dans le vrai le plus théologique, c'eſt le Verbe de Dieu qui a fait le monde & la ſociété, & pour qui ſpécialement le monde & la ſociété humaine ont été faites, la parole qui eſt le principal lien de la ſociété, & qui eſt en nous l'image ſpécifique du Verbe, ne peut manquer de venir ici à la traverſe de toutes les diſſertations profondes de M. R. qui du reſte ne s'y pique pas d'une grande profondeur théologique ni morale même, rapportant tout abſolument à la pure phyſique & à la nature; nature d'autant plus capable de lui faire tout prendre à gauche, qu'elle eſt la pure nature corrompue, & que par un travers étonnant il la prend conſtamment pour la premiere nature innocente, ſaine & digne de l'homme & de Dieu.

M. R. n'eſt pas théologien: il en con-

vient aſſez, ſes pareils s'en vantent même. Ces Meſſieurs croient que tout eſt dit, lorſqu'ils ont dit : *Je ſuis Philoſophe & ne ſuis pas Théologien.* Et tant pis s'ils ne le ſont pas. La philoſophie eſt, ſelon Cicéron même, la ſcience des choſes divines & humaines, & eſt par conſéquent une théologie en premiere inſtance.

Eternellement la philoſophie profane eſt en divorce avec la philoſophie ſacrée, qui eſt la théologie. Eternellement celle-ci réclame contre celle-là, & la foi même contre la raiſon. Tout eſt ſacré en quelque ſorte comme ouvrage de Dieu ; & il n'y a de profane que ce que nous profanons. On a beau faire, la foi tient à tout, & tout ce qui n'eſt pas pour elle eſt contr'elle à coup ſûr : je ne connois que la géométrie qui ſoit de pure raiſon, de pure idée claire & démonſtrative.

Pour le moins tout a été fait pour J. C. comme médiateur, & comme homme-Dieu ; & tout lui eſt relatif & ſubordonné. Pour le moins tous nos ſyſtêmes les plus phyſiques doivent avoir une relation & une ſubordination intime au théologique, & la raiſon à la foi qui eſt

la raison de Dieu. Par exemple, dans tout son raisonnement M. R. ne fait pas la moindre attention à cette vraie lumiere qui illumine en propres termes tout homme venant en ce monde. *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* M. R. paroît totalement ignorer la religion chrétienne. Je suis, &c.

LETTRE IX.

Monsieur, rien ne prouve mieux que vous heurtez la religion, faute de la connoître, & je veux le supposer, sans mauvais dessein, que de vous voir prendre positivement l'état de votre Sauvage solitaire & animal pour l'état d'innocence primitive, pour l'état même d'une félicité & comme d'un paradis terrestre; & au contraire la vie civile, réguliére & économique, politique même pour le propre état de dégradation & de corruption de notre nature.

Tout ce dont je vous blâme, c'est d'écrire si souvent, si amplement, si affirm-

tivement & avec tant de fracas & de tracas ſur des matieres qui ne ſont en rien de votre compétence & de votre reſſort. Sentez donc, Monſieur, que cela aigrit les cœurs & ameute les eſprits, & nous fait tomber des mains les vraies ſciences, les arts utiles, & peut vous nuire à vous-même beaucoup à la fin. Un homme d'une imagination forte, qui n'a qu'un but & qui y va toujours, eſt un homme à craindre, & reſſemble bien à ce qu'on appelle un enthouſiaſte, un illuminé. Et vous avez vu que ſur la ſeule muſique Italienne ou Françoiſe, vous avez, il y a deux ans, penſé faire une ſorte de révolution dans les arts, ſi ce n'eſt dans les mœurs.

Pour le coup, ce ſeroit bien dans nos mœurs que vous mettriez de l'indécence & du vice même, ſi on vouloit croire que l'homme dans ſon état même d'innocence, dès qu'il a aſſouvi au haſard ſon appétit brutal avec la premiere femme qu'il rencontre ſous un chêne ou au bord d'un ruiſſeau, laiſſe là la mere & l'enfant, & n'y penſe plus. Vous êtes, il eſt vrai, forcé de convenir que la mere ſoigne l'enfant, & l'allaite pendant un tems, mais

ſans aucun ſentiment de la nature, ſelon vous, & plus *pour ſon propre beſoin*, ce ſont vos termes, & pour ſe délivrer d'un lait qui l'incommode que pour le beſoin de l'enfant, & pour lui prolonger une vie qu'elle lui a donnée pour ſon propre plaiſir. Quelle inhumanité! Quelle non humanité!

Je ne crois pas qu'un ſyſtême ſi dénué de ſentimens, ait été imaginé ou adopté avant M. R. Il va de ſuite dans ce contre-torrent de la nature. Dès que l'enfant peut ſe pourvoir, la mere le laiſſe, il laiſſe la mere, & va brouter en ſolitude de ſon eſpece avec les autres animaux. Pour le moins notre ſiecle, qui fait cas des ſentimens, ne goûtera point un ſyſtême de gueuſerie & de bêtiſe, dans lequel ni pere, ni mere, ni enfans n'ont de droit ni de fait aucun ſentiment naturel l'un pour l'autre.

Voici la fin du ſyſtême: il s'agit d'inventer les langues, & M. R. n'en peut venir à bout. Ni pere, ni mere, ni enfans ne ſavent parler. Le pere & la mere n'en ont nul beſoin pour ſe dire qu'ils ſont bêtes & animaux groſſiers. Il n'y a que l'enfant qui par malheur pour lui ait des beſoins,

C'eſt donc *à lui de les expliquer à ſa mere*, qui du reſte n'eſt pas obligée de les deviner. « L'enfant, *dit l'Auteur*, a plus de » choſes à dire à la mere que la mere à » l'enfant. C'eſt donc lui qui doit faire les » plus grands frais de l'invention des lan- » gues, & la langue qu'il emploie doit être » en grande partie ſon propre ouvrage ». Cela eſt nouveau.

Voilà bien manifeſtement l'écueil du ſyſtême de M. R. Il a voulu tout réduire à la phyſique atomique & corpuſculaire, en un mot matérialiſte, & il n'a trouvé dans cette nature non ſentante, non ſentimentée aucune reſſource pour expliquer les ſentimens les plus naturels & les plus ordinaires, les plus faciles, les plus vifs même de l'humanité. Rien ne démontre même mieux que nous avons une ame, un cœur, un eſprit, que l'embarras de M. R. qui du reſte ſe fait bien tort, j'en ſuis fâché, en s'établiſſant dans le monde & dans un monde plein de ſentimens & d'honneur, pour un homme qui ne ſent rien, &c.

Juſqu'ici, au reſte, pere, mere, nourrices, précepteurs, maîtres ont appris aux

enfans à parler, & le propre tourment des enfans a été d'apprendre les langues qu'on leur montre à grand'peine, à grands frais. Point, M. R. veut que ce ſoient les enfans qui inventent les langues, & les montrent à pere, mere, nourrices & précepteurs. La tour de Babel qui confondit & embrouilla beaucoup ſes conſtructeurs, auroit pourtant été ici le dénouement & la réſolution facile du problême qui embrouille & confond M. R.

Il eſt vrai que ce fut un miracle où Dieu inventa & apprit aux hommes vingt & trente langues tout-d'un-coup. M. R. a lu peut-être Horace, ſur-tout à l'endroit où cet affranchi loue M. ſon pere avec aſſez de décence. M. R. ne veut point de *Deus in machinâ* qui dénoue une intrigue, digne pourtant de lui, *dignus vindice nodus*; & il veut qu'un enfant qui vient de naître invente une langue pour expliquer ſes beſoins, qui ſont grands, il eſt vrai. Mais l'enfant pleure & la mere l'entend aſſez. Car il ne faut qu'un mot pour tirer M. R. de ſon embarras, ne voulût-il pas même que Dieu y fît un miracle.

Mais je ne puis pas m'empêcher de dire que

que M. R. calomnie la nature même, & Dieu à plus forte raison, lorsqu'il dit en termes clairs : « qu'on voit du moins au » peu de soin qu'a pris la nature de rap» procher les hommes par des besoins mu» tuels, & de leur faciliter l'usage de la » parole, combien elle a peu préparé la » sociabilité, & combien elle a peu mis » du sien dans tout ce qu'ils ont fait pour » en établir les liens naturels ». Quoi ! Dieu qui met Adam dans un paradis de délices, qui le constitue maître des animaux & des fruits, qui dit que l'homme solitaire n'est pas bien, qui lui crée exprès une compagne, qui la tire de sa chair & de ses os, qui fonde la constitution de l'Eglise même sur *leur sociabilité* ! Quoi ! Adam qui reconnoît par sentiment, par pressentiment & en prophête sa destination naturelle & surnaturelle, qui dit *relinquet*, qui se sert du mot *adhærebit*, &c. Quoi ! Dieu & l'homme *ont pris peu de soin*, &c ?

M. R. va jusqu'à dire que dans cet état de nature « un homme n'a pas plus besoin » d'un homme, qu'un singe ou un loup » de son semblable ». Comme on profane l'image de Dieu ! Et l'*adjutor similis ejus*,

& le *faciamus adjutorium simile sibi* de l'Ecriture sainte ! Encore un singe & un loup ont-ils besoin de leurs semblables, ne fût-ce que pour se propager selon la nature & de l'ordre exprès du Créateur, qui a dit expressément aux bêtes mêmes en les bénissant : *Crescite & multiplicamini & replete*, &c. Je suis, &c.

LETTRE X.

VOICI comment M. R. explique l'état d'innocence, où j'ai dit qu'il constituoit les hommes naturels : il les caractérise « ne » pouvant être bons ni méchans, n'ayant » ni vertus ni vices, n'ayant nulles rela- » tions morales, ni devoirs connus ». C'est une innocence négative : celle d'Adam étoit positive & méritoire. Il pouvoit être bon ou méchant, il avoit des vertus, il pouvoit contracter des vices, comme en effet il en contracta. Il avoit des relations morales, théologiques même avec Dieu, Eve & ses descendans ; il avoit des devoirs d'aimer Dieu sans doute & de l'adorer, & sur-tout de lui obéir en ne mangeant

pas du fruit défendu, dont le précepte est clairement intimé d'abord à Adam tout seul, & ensuite à lui & à Eve.

L'éloquence humaine & de bel-esprit, à force de vouloir tout caractériser, ne caractérise rien, parce qu'elle ne le fait que par une abondance d'expressions & de paroles recherchées, & le plus souvent antithétiques, qui se détruisent elles-mêmes, se contrarient, s'énervent, & pour trop dire ne disent rien. Et puis les trois quarts qui se mêlent d'éloquence ou de style n'y entendent souvent rien, & tous ne sont ni des Virgile, ni des Cicéron. Et Cicéron & Virgile n'ont après tout qu'une éloquence ou un style de recherche, d'ambition, d'ostentation qui n'est que d'artifice, & ne va qu'à faire paroître vrai ce qui est faux, ou faux ce qui est vrai. L'Ecriture sainte n'a besoin que du vrai qu'elle dit, pour le faire goûter, pour le faire entendre du moins.

On croiroit que M. R. a beaucoup Hobbes en vue, pour le réfuter dans ce que son systême a d'impie; on ne voit pourtant pas que l'impiété de Hobbes le révolte beaucoup; s'il la réfute, c'est en la cou-

vrant, en l'effaçant. Hobbes n'eſt impie, qu'en ce qu'il ſuppoſe l'homme capable d'impiété. L'homme n'ayant de ſoi ni vertus ni vices, ni relations morales, ni devoirs connus, ne ſauroit être impie, quoi qu'il faſſe, non plus que la bête brute & animale.

L'homme de Hobbes eſt bête jusqu'à l'impiété : celui de M. R. eſt impie juſqu'à la bêtiſe. Il n'eſt pas impie, mais il n'eſt pas pieux ; il n'eſt rien de moral. Ce n'eſt que de la matiere peu-à-peu organiſée, & enfin devenue animée & capable à la longue de ſe développer en eſprit, pour s'exhaler tôt ou tard à rien, à force de s'affiner. Voilà la phyſique encore mal déduite & très-équivoquement énoncée.

La premiere vertu que M. R. donne à ſon ſuppôt d'humanité, devenu ſociable, ou en voie, ou en vue de le devenir, c'eſt la pitié, vertu animale & de pur tempérament, ſelon l'auteur, qui charmé de cette belle découverte, va réformer juſqu'à l'Evangile, ſur le double commandement de l'amour de Dieu & du prochain ; commandement le plus exprès, le

plus clairement intimé, le plus ſouvent répété par Moyſe, par Jeſus-Chriſt, par les Apôtres & par tous les Légiſlateurs les plus idolâtres, par la nature même la plus corrompue. *Hoc maximum mandatum, diliges Deum tuum : ſecundum verò ſimile huic, diliges proximum tuum, &c.*

D'abord M. R. ne dit pas un mot du premier qui regarde Dieu; il ne devoit même en rien dire, ne pouvant dans ſon ſyſtême fonder l'amour de Dieu ſur la pitié. Dieu ne peut qu'avoir pitié de nous, & jamais nous faire pitié, ſi ce n'eſt comme homme ſur la croix. Ainſi donc, & en vertu de ſa pitié pour nous, M. R. lui auroit commandé de nous aimer. Il n'établit donc cette filiation de pitié & d'amour ou de charité, que d'homme à homme, d'animal à animal, ou même d'animal à homme, & d'homme à animal. La pitié même de M. R. ne va pas juſqu'à l'amour & à la charité envers le prochain.

Quoi qu'il en ſoit, M. R. dit que c'eſt la pitié « qui au lieu de cette maxime ſublime de juſtice raiſonnée, fais à autrui » comme tu veux qu'on te faſſe, inſpire » à tous les hommes cette autre maxime

» de bonté naturelle, bien moins parfaite, » mais plus utile peut-être que la précé- » dente, fais ton bien avec le moindre » mal d'autrui qu'il est possible ».

Je ne puis m'en taire, M. R. voilà des excès terribles. Vous osez substituer vos maximes à celles de Dieu même & de la raison & de la nature, autant que de la foi. Vous traitez de *maxime sublime* la plus simple maxime & la premiere du christianisme, du paganisme même, & de la premiere humanité, vous la traitez de *maxime de justice raisonnée*. On voit bien que vous n'écartez les jurisconsultes & les moralistes, que manque de les connoître & de connoître les plus simples maximes du droit des gens, des nations, des hommes en général. Vous sauriez, si vous les connoissiez, que la jurisprudence & la morale, comme la théologie distinguent les devoirs de justice, des devoirs de charité, & que vous péchez ici contre les premiers principes, encore traitez-vous cela de *justice raisonnée* & de *maximes sublimes*.

Or, en traitant les deux premiers commandemens de Dieu de *sublimes*, quoi-

qu'ils ne le soient que pour la nature corrompue, vous insinuez fortement qu'ils sont impraticables & du reste inutiles, puisque la maxime que vous osez lui opposer, vous la traitez de moins parfaite, *mais plus utile peut-être que la précédente.* Vous tendez des piéges à la charité, en la mettant à un si haut prix. Je suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRE XI.

MAIS voyons, Monsieur, votre maxime en elle-même : j'ai peur que vous ne prêchiez les mauvaises mœurs. Vous mettez d'abord en premiere loi le bien propre que chacun, non pas se doit faire, mais se veut à lui-même, fût-ce aux dépens d'autrui. *Fais ton bien*, dites-vous, c'est le *rem rem* d'Horace, *si possis rectè, si non, quocumque modo rem.* Fais ton bien avant tout, tout ce qui le paroît, fût-il le mal d'autrui ; seulement ne lui fais pas de mal plus que ton bien ne le demande, fais-lui du mal le moins que tu pourras ; c'est-à-

dire, à proportion de la pitié seule que tu pourras avoir de lui.

Car la pitié est la seule regle de charité, de justice même que M. R. donne ici à l'humanité naissante & primitive, & cette pitié n'est selon lui que machinale & pis qu'animale, purement brute, physique & sensitive. Qu'on juge si elle peut avoir lieu dans les momens, où l'intérêt propre nous fait avec âpreté courir à notre propre bien, sans autre discernement de l'intérêt d'autrui.

On dit communément que quelqu'un qui est bien à son aise, n'a gueres pitié des malheureux, n'y pense gueres, ne conçoit pas même qu'on puisse être malheureux. Beaucoup moins est-on sensible à cette pitié, lorsqu'on est dans la poursuite actuelle du bien, qu'on pense uniquement à se faire à soi-même. Vous le permettez, Seigneur, que ces prétendus philosophes, qui touchent à vos œuvres en esprit de critique & de déisme tout pur, tombent dans des passions d'ignominie, dans des miseres de raisonnemens à faire eux-mêmes pitié aux plus vulgaires esprits.

Pitié d'esprit pour la plupart des spec-

tateurs, mais pitié de cœur, de charité, d'amitié, de religion pour quelqu'un comme moi, qui voudrois bien rendre salutaire à M. R. la petite ignominie à quoi Dieu le livre ici, non en vérité pour le perdre, mais si je le puis & si Dieu m'y aide efficacement, pour le convertir, le guérir & le sauver.

Allons, M. R. mon cher M. R. un peu de vraie philosophie chrétienne, un peu de courage encore. Vous ne finissez pas, je n'ai donc pas tout dit. Je ne veux que vos paroles pour vous en faire rougir salutairement, pour vous en faire demander pardon à Dieu, au Roi & aux François, à *jamais déshonorés* par vous, s'il étoit dit qu'en France on vient de Geneve pour prêcher tout cela impunément.

Votre Sauvage, dites-vous, est tel que « *toute femme est bonne pour lui*, que cha» cun y attend l'impulsion de la nature, » s'y livre sans choix, &c ». Ceux qui en ont voulu à M. R. & qui vouloient l'empêcher d'imprimer, se seroient moins bien vengés de lui, qu'en le laissant les venger lui-même. Je crois que c'est un service qu'ils ont rendu à la religion, à l'Etat;

aux arts, aux ſciences, à la ſociété, à l'humanité, en lui laiſſant prêter ſa plume à tous les eſprits mécréans & dyſcoles de l'univers.

Il ſe réfute, il les réfute lui-même en expoſant au grand jour ce tas d'horreurs, d'inepties, de miſeres qui ſe couvroient de fleurs & de mille beaux ſemblans ſous les mains de nos beaux eſprits, les Bayle, les ceci & les cela. M. R. eſt peut-être le ſeul qui ait pu dire tout cela ſans rougir juſqu'ici.

J'exhorte les bons amis de M. R. s'il en a, d'en rougir ſalutairement pour lui & pour eux : s'ils ſont François & *Chrétiens originaires*, je crois qu'ils n'ont pas beſoin d'y être exhortés. Le François n'eſt pas méchant dans le fond. Il ne l'eſt que juſqu'au petit mot, fin, ingénieux, badin. Il n'a point cette âpreté, cette ſuite de malice, cette conſtance de ne rougir de rien. Un mot, une épigramme, un vaudeville, il n'en fait pas davantage contre la Religion, le Gouvernement ou les mœurs.

« Le devoir d'une éternelle fidélité, *dit-*
» *il*, ne ſert qu'à faire des adulteres, &
» les loix mêmes de la continence & de

» l'honneur étendent nécessairement la dé-
» bauche, & multiplient les avortemens.
Voilà constamment comme il argumente contre le bien par le mal qui arrive de son inobservation. La force de son raisonnement consiste en ce qu'il n'y auroit point de mal s'il n'y avoit point de bien; & c'est le bien qui a tort, selon lui, de tout le mal qui arrive dans ce monde. C'est-à-dire, que si tout étoit mal, il n'y auroit point de mal, & le mal au contraire seroit alors la cause du bien.

Il y a à cela une sorte de vrai sophistique & ridicule que je me contente de traiter de puérilité & de foiblesse d'esprit prétendu fort. C'est comme si on rendoit la regle responsable de l'obliquité ou de la tortuosité d'une ligne droite, le compas responsable de l'inégalité des rayons d'un cercle mal fait, la justice des injustices qui arrivent, les gens d'esprit responsables des sots, la vertu du vice, le paradis de l'enfer, & Dieu même de tout le mal de cet univers. Ce n'est que trop la façon sophistique de nos philosophes esprits-forts, déistes & raisonneurs. Ils s'en prennent réellement à Dieu, qui a tout prévu &

tout créé, de leurs propres vices & de leurs malheurs. Et réellement s'il n'y avoit point de Dieu, ou que Dieu fût un Dieu méchant & vicieux, il n'y auroit ni vice ni méchanceté, n'y ayant personne pour l'en convaincre ou l'en punir.

Constamment tous les raisonnemens qui se font en tout tems contre Dieu & sa providence, sont des sophismes pareils, tout aussi faciles à convaincre de foiblesse & de puérilité. Leurs auteurs s'appellent pourtant sans façon eux-mêmes des philosophes, de beaux esprits, des esprits-forts.

M. R. confond la voie de fait avec la voie de droit. Parce que nous sommes en société, tous nos vices, quoique contraires à la société & proscrits par elle, sont, selon lui, les vices de la société, dont la société est cause, & qui n'arriveroient pas, prétend-il, si nous n'étions pas en société. Je suis, M. R. malgré cela, votre, &c.

LETTRE XII.

MONSIEUR, vous prouveriez tout aussi-bien qu'une chambre est la cause morale & physique des crimes qui s'y commettent, sur-tout lorsqu'on ne les y commet que parce qu'on s'y sent à l'abri des témoins que l'on a voulu éviter en s'y renfermant. Communément on cherche la solitude, & l'on se dérobe avec soin aux yeux de la société, lorsqu'on veut se livrer au vol, à l'homicide & aux autres passions de la nature corrompue. Qui doute, selon votre belle façon d'argumenter, que la société n'en soit complice par-là même qu'elle ne l'est pas.

C'est ainsi que les arts, les lettres & les sciences pervertissent, selon lui, les savans, les artistes & les littérateurs. Le bien est toujours chez lui la cause du mal; ce qui seroit bien, s'il vouloit dire que le bien rend le mal plus inexcusable. Car du reste, *omnis peccans ignorans*, est une maxime d'éternelle vérité. Non, dit M. R. c'est la science & non l'ignorance qui fait tout le mal de l'univers. Erasme, je

crois, pour badiner, fit l'éloge de la folie. M. R. eſt l'apologiſte de la bêtiſe. Un autre Rouſſeau plus fameux a dit pourtant que *tout vice eſt iſſu d'ânerie.*

Je ſuis ſurpris qu'à tout propos M. R. ne cite pas le *nitimur in vetitum*, qui eſt fort vrai dans ſon bon ſens hiſtorique & de fait, mais n'empêche pas & ne doit pas empêcher Dieu & les légiſlateurs, de défendre ceci & cela. C'eſt Saint Paul & non M. R. qui raiſonne juſte ſur les déſordres que la loi, ſoit de Dieu, ſoit des hommes ne laiſſe pas en un ſens d'occaſionner ou de dévoiler & de faire éclater, ſans les cauſer, en empêchant leur fréquence & leur preſcription contre l'ordre & le vrai primitif de tout bien. Sans la loi, ſans la ſociété, ſans les arts, ſans la ſcience, nous ne ſerions pas moins déſordonnés & vicieux; nous le ſerions même évidemment davantage, nous ſerions barbares, féroces, ſauvages, brutaux, purs animaux, pures bêtes brutes.

M. R. en convient aſſez, mais c'eſt juſtement là la fin de ſon ſyſtême. Il n'y auroit plus alors de mal, tout étant mal, & la pure bête n'étant plus reſponſable

de ſa bêtiſe, qui n'auroit plus que du phyſique & rien de moral, d'humain, de théologique & de divin, plus de devoirs, plus de mœurs, plus de relations, plus rien de bon, c'eſt-à-dire, de mauvais : car voilà le propre ſyſtême de M. R. bien détaillé & bien énoncé : ſelon lui, le bien eſt mal & le mal eſt bien, *dicentes bonum, malum*, &c.

Juſques-là, ce n'eſt que la premiere partie du diſcours de M. R. Il vient à la ſeconde partie, page 69. Il la commence par ces mots. « Celui qui ayant enclos » un terrein, s'aviſa de dire, ceci eſt » à moi, & trouva des gens aſſez ſim» ples pour le croire, fut le vrai fon» dateur de la ſociété civile. Que de cri» mes, que de guerres, que de meur» tres, de miſeres & d'horreurs, n'eût » point épargné au genre-humain, celui » qui, arrachant les pieux, ou comblant » le foſſé eût crié à ſes ſemblables ; gar» dez-vous d'écouter cet impoſteur : vous » êtes perdus, ſi vous oubliez que les » fruits ſont à tous, & que la terre n'eſt » à perſonne » !

M. R. veut-il donc éternellement être

le seul savant, avec ses systêmes d'imagination? veut-il nous faire oublier toute notre science d'histoire & de fait, & d'une histoire sacrée & toute divine, qu'il contrarie avec trop d'indécence, manque, je veux le croire, de la savoir, ce qui l'excuse jusqu'à un certain point? Positivement Dieu dit à Adam & à Eve en société, en les bénissant, *crescite & multiplicamini, & replete terram, & subjicite eam, & dominamini piscibus maris & volatilibus cœli & universis animantibus quæ moventur super terram. Dixit que Deus, ecce dedi vobis omnem herbam & universa ligna*, &c. Et après le déluge, il répete tout cela à peu près dans les mêmes termes à Noé & à ses enfans, en les bénissant, *crescite & multiplicamini, & replete terram.... Et terror vester ac tremor sit... Omnes pisces maris manui tuæ traditi sunt... Quasi olera virentia, tradidi vobis omnia*, &c.

Il est étonnant après ces paroles de Dieu même, que M. R. ose dire que *les fruits sont à tous, & que la terre n'est à personne.* Est-il de donation plus expresse que celle de Dieu à Adam, à Noé & à ses enfans? Il est vrai que M. R. ne dit pas

un mot de Dieu dans tout ceci. Il repréſente toujours la terre & ſes fruits, comme étant là de haſard, ou par le ſimple acte phyſique d'une nature mécanique & matérielle; & les hommes de même, comme les fruits naturels, & les productions phyſiques d'une même nature, je ne ſais quelle, ſans autre droit d'y être que parce qu'ils y ſont, n'examinant, ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni pourquoi ils paſſent par là... Je ne puis me diſpenſer de dire à M. R. qu'il a bien-tort de ſi fort méconnoître Dieu dans ſes plus beaux ouvrages & de prendre & de ſoutenir ce ton de légiſlateur deſpotique & abſolu, comme ſi toute la nature étoit en ſa diſpoſition.

Et qu'a-t-on à faire de toutes ſes hypotheſes fantaſques ou fantaſtiques, tandis que nous avons l'hiſtoire de tout cela dans nos mains & à tous momens ſous nos yeux? Car on ne nourrit que de cela tous nos enfans, & M. R. ne ſait pas qu'en France, dans les colléges, dans les couvents, dans les maiſons bourgeoiſes mêmes nulle éducation réguliere ne va ſans cela, ſans parler des catéchiſmes, des

prônes, des sermons, où tout cela est sans cesse rebattu ; à Geneve même, je suis persuadé que tout cela va en regle. Mais M. R. nous apprend qu'une jeunesse imprudente, ne lui a laissé apprendre que Plutarque, Tacite ou Grotius, dont encore ne fait-il nul cas.

Pour le moins, dans l'arche, Noé vivoit en société avec ses enfans, sa femme & les leurs, au nombre de huit personnes bien unies de cœur, d'esprit de mœurs & de religion. On sort de l'arche, les enfans se multiplient, l'ordre de se dissperser & de remplir la terre arrive : Noé le leur intime. A Sem il donne l'orient & l'Asie ; à Japhet, l'Europe ou l'occident, laissant à Cham l'Afrique, par voie de concession, plutôt que de donation, à cause de la malédiction tombée immédiatement sur Chanaan, & indirectement sur son pere, ses frères, &c.

Jusques-là, la société persevere, s'accroît au nombre de cent, de quatre cent mille hommes, & peut-être d'un ou deux millions, sans que ces hommes déjà un peu pervers pensent trop à rompre leur société primitive. Peut-être s'y résolvent-

ils, au moins les plus pieux, les plus obéissans à leur pere commun Noé & à Dieu, qui les multiplioit à force, pour les y forcer.

Pour gagner du tems, Nembrod peut-être, & les plus déterminés des Chamites mal partagés & réfractaires à la dispersion, proposent de faire & font une ville immense, Babylone & une tour, sous le beau prétexte de se rendre célébres à la postérité. Mais, que fait-on? comme un filet, dans lequel ils veulent envahir tout le genre-humain.

Dieu n'en aura pas le démenti : il confond tous ces projets ambitieux : il confond les langues, & force toutes ces têtes des nations à se séparer; & la société primitive est, au gré de Dieu même, partagée en trois, & peut-être en cent & en mille sociétés nationales, que Dieu veut mener à son but.

Mais Nembrod non plus & ses pareils fils de Chus & petits-fils de Cham, n'en veulent point démordre, & tandis que Cham va, pour obéir à Dieu, se perdre en Afrique, Nembrod, grand chasseur & guerrier, s'empare de Babylone, & en

frustre Sem ou son descendant Assur, qui va de son côté bâtir & fonder Ninive. C'est Nembrod, c'est Assur, qui en disant, *ceci est à moi*, fondent les deux premiers empires, selon les auteurs profanes mêmes, Troque Pompée, Justin, &c. mais non la premiere ou les premieres sociétés.

De sorte que c'est la société, l'association unanime des hommes, qui a fait Babylone, & toutes les villes primitives, & non Babylone ni aucune autre qui ont fait la société, quoi qu'en dise M. R. dont je suis le très-humble, &c.

LETTRE XIII.

MONSIEUR, je cherche en vous réfutant à vous excuser de toutes façons, de mon mieux au moins ; & s'il le faut, j'aime mieux rejetter sur un défaut d'esprit ce que d'autres rejetteroient sur l'excès de votre cœur. La servante de la Fontaine disoit bien de son maître mourant qu'il étoit plus bête que méchant. Au talent près du gracieux naïf de la Fon-

taine, je crois que dans votre naïveté un peu farouche, vous lui ressemblez beaucoup. Si vous êtiez méchant vous seriez plus fin & plus adroit à nous répéter, à nous dire au moins que « le premier » sentiment qui porta Adam à multiplier » son espece fut un sentiment aveugle, » dépourvu de tout sentiment du cœur, » ne produisant qu'un acte purement ani» mal ». Vous ajoutez que « le besoin satis» fait, les deux sexes ne se reconnoissent » plus, & l'enfant même n'étoit plus rien » à sa mere, si-tôt qu'il pouvoit se passer » d'elle ». Quelle horreur! quelle horreur!

Vous faites donc d'Adam ou de tel autre homme pareil un homme *sans sentiment*, ou, ce qui va au même, d'un *sentiment aveugle & purement animal.* Et quand je dis Adam, les deux sexes peuvent vous tenir compte des beaux sentimens ou non sentimens que vous leur prêtez ou ne leur prêtez pas. Vous ne vous lassez pas d'insulter cette pauvre humanité, image de Dieu pourtant.

J'observe que ce que vous traitez d'*acte purement animal*, l'Ecriture le qualifie d'acte spirituel, de connoissance enfin.

Adam verò cognovit uxorem suam Evam. L'Ecriture sainte toujours décente & respectueuse pour nous-mêmes, nous caractérise toujours *à nobiliori parte*, comme disent des philosophes, qui n'en sont pas plus méprisables, parce que vous les méprisez.

On croiroit, M. qu'à force de nous faire rougir des avilissemens où vous nous ravalez, vous voudriez nous faire perdre l'habitude naturelle de rougir de tout cela; vous vous trompez, & c'est à moi spécialement de vous détromper. Car n'aimant ni à réfuter ni à critiquer, vous êtes peut-être le premier & le seul, avec qui je ne rougisse pas d'une critique & d'une réfutation, à visage découvert.

De tous ceux qui se mêlent de philosophie, de géométrie, de physique même dans ce siecle, où les grands philosophes, physiciens & géometres ne manquent pas, je me suis regardé, je vous l'avoue, comme le plus directement attaqué par vos hommes brutes, bêtes & animaux physiques. J'aime l'esprit, je ne le dissimule pas: si j'étois capable d'hérésie, je serois bien plutôt Mallebranche que

Spinofa. Vous tournez tant que vous pouvez la fpiritualité en matérialifme, je tournerois au contraire le matérialifme en fpiritualité.

Je conçois affez, je crois du moins très-bien la création, telle qu'elle eft & que Moyfe nous la donne : mais je dois vous dire, que j'ai peut-être moins de peine à concevoir la création des efprits que celle des corps. Le Créateur n'eft-il pas tout efprit ? Or il n'eft corps en rien. Pour créer l'homme ou le produire, il en a pris la matiere déjà toute créée dans le limon de la terre ; mais l'efprit il ne l'a pris que dans lui-même, dans fon fouffle ; & pour le moins le corps n'ayant été qu'une formation, *formavit*, l'efprit a été d'une toute nouvelle & pure création, une infpiration, *& infpiravit.* C'eft ma façon, je ne perds pas un mot de l'Ecriture fainte, pas une fyllabe, pas une circonftance. Elle n'en dit point trop, mais elle en dit affez, elle a prévu mes befoins préfens d'efprit avec vous.

Enfin nous fommes *corps* dont je rougis, & *efprit*, dont me voilà tout fier, & fier, je le répéte, vis-à-vis de vous,

& de vos hommes-bêtes & presque tous matiere. Or l'esprit, vous me l'avouerez tout au moins, est la plus noble partie de moi-même & de nous-mêmes ; car vous en avez, & même beaucoup, quoique vous n'en fassiez pas semblant, si ce n'est peut-être en ce que vous voudriez en avoir tout seul ou au moins plus que nous tous, savans & artistes, professeurs & académiciens.

Je veux vous dire sur tout ce que vous savez, je crois, que comme votre philosohie ramene tout au pur physique, matériel & tout au plus animal ; ma physique au contraire ramene tout au moral, spirituel, théologique même. Oui, Descartes, Newton sur-tout, sont tous corpusculaires & matérialistes dans la physique, ce que je ne condamne pas, leur physique étant celle de tous les tems, & l'Eglise même ne la blâmant point par-là.

Or vous savez que cette physique même, je l'ai dès mon premier ouvrage du *Traité de la pesanteur en* 1724, affranchie à moitié du regne de la matiere, & que j'ai associé le moralisme & la liberté même que vous aimez tant, au mécanisme, & la

la légéreté comme spirituelle à la pesanteur brute des corps ; jusqu'à démontrer, depuis peu, que cette légéreté étoit la vraie & l'unique cause physique de cette pesanteur. En un mot, j'ai introduit avec distinction le moralisme dans le pur physique, & vous vous efforcez d'introduire le pur physique dans le pur moralisme, jusqu'à en étouffer totalement celui-ci. Vous voilà donc mon agresseur, & je ne fais que me défendre contre vous ou de vous.

L'homme tel qu'il est, est le propre regne du moralisme & de la liberté. Laissez-moi ce champ de bataille-là au moins, sauf à moi, je ne le cache pas, d'en faire le champ de bataille du monde même le plus physique, le plus mécanique, le plus matériel. Si faut-il un homme pour remonter la machine à laquelle vous ne faites que l'asservir si indécemment. Vos prétentions sont terribles, les miennes sont grandes ; non, je ne m'en cache pas.

Le fougueux Langely, qui de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouve trop serré.

Je l'ai presque dit, ce fougueux Langely, c'est moi. Mais il n'y a point de

fougue à cela. Je n'ai que le cœur, je n'ai que l'ambition d'un homme, en société du reste de tous les hommes. Car Alexandre vouloit être seul maître du monde entier, & moi je ne veux l'être qu'en société de tous les hommes, & de Dieu même, & sur-tout sans vous exclure vous-même, M. d'une si belle société.

Au besoin je ne craindrois pas, M. tous vos philosophes physiques ou physiciens; qui voudroient me nier, que le monde entier fait pour Dieu, est fait aussi pour l'homme, l'homme-Dieu, ajouterois-je tout de suite, fierement pour lui, modestement pour moi, & pour vous-même qui étant fils & frère de cet homme-Dieu, entrez, si vous le voulez, en part de sa gloire & de ses intérêts.

J'aime à finir cette lettre par un point de vue si grand, si noble & si consolant. Je suis donc, M. comme vous voyez noblement, votre très-humble, &c.

LETTRE XIV.

VOUS avez beau, M. crier contre la réflexion & la méditation. Il faut que vous ſoyez long-tems aguerri ou aigri contre le genre-humain, & , en vrai miſanthrope, contre vous-même par conſéquent, ou que vous ſoyez né bien antipathique avec l'humanité qui eſt en vous-même, quoiqu'elle y ſoit pourtant la propre image la plus reſſemblante de Dieu & de la divinité.

Si avant que d'y être, vous aviez pu décider de votre ſort dans ce monde, vous auriez voulu naître à Geneve, quoique vous nous ayez averti que vous ne vouliez point y vivre ni y mourir. Ce n'eſt pas le ſeul point de contradiction à concilier dans votre ſyſtême. Mais je gagerois bien, à vous voir de ſi mauvaiſe humeur contre l'humanité, que, ſi vous en aviez été le maître, vous n'auriez pas voulu naître homme, mais, &c. La liberté à laquelle vous aſpirez, eſt bien grande, & bien rétroactive à votre naiſſance & à votre être même.

Aucun mot vil ou méchant contre ces pauvres hommes, vos peres & meres, freres & citoyens pourtant, ne vous échappe, & vous nous les peignez isolés d'abord parmi les bêtes, & puis vivans peu à peu & à la longue en *troupeaux*, préludans de loin à la société civile & politique, où vous les menez lentement & de loin à loin.

Il faut tout dire, l'origine des langues & l'invention de la parole, est pour vous le rocher de Sysiphe ou la roue d'Ixion, le tonneau même des Danaïdes, que vous ne pouvez jamais combler ou fixer. Vous voilà bien embarrassé. Voici comment je m'en tirerois à votre place. Quand Dieu vit Adam après l'avoir fait, Dieu dit équivalemment ; *voilà une belle image, un beau tableau, une belle statue, il n'y manque que la parole. Il fit donc Eve, & dès-lors Adam parla.* C'est le fait, *hoc nunc os ex, &c.* & devant tous les connoisseurs Eve fut l'organe de la parole passive & active, répassive & réactive d'Adam. C'est toujours de nos mœurs humaines, qu'il faut tirer de pareilles conjectures, sur les hommes naturels, originaires & primitifs.

C'est bien M. R. qui se tire de cette grande difficulté des langues par un coup de théatre, par le *Deus in machinâ*, lui qui vouloit que l'enfant au maillot fût l'inventeur de la parole & de toutes les langues de l'univers : car chaque enfant auroit fait sa langue, sans doute, comme chaque terroir produit ses fruits, ses animaux & ses hommes par conséquent, selon Diodore & les Grecs, qui ne nous parlent que d'hommes *aborigenes*.

Enfin, enfin, *parturient montes*, les inventeurs des langues sont un troupeau ou une troupe d'hommes & de femmes déjà rassemblés en société, qui habitant sur une langue de terre avancée dans la mer, se sont vus tout d'un coup, par un tremblement de terre ou autre événement pareil, détachés du continent où ils n'ont pu se faire entendre désormais que par des porte-voix, sans doute, ou par des lettres & des courriers, des *paquebots*. Et voilà les langues inventées à jamais, quoiqu'un peu tard. Mais il vaut mieux tard que jamais, dit-on.

Oui, il a fallu un coup de tonnerre, un ébranlement de la machine du monde

pour apprendre à un enfant à dire *maman*, *papa*, & aux hommes à épeler *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*. Et voilà, dit M. R. en termes clairs, comment « des insulaires » ont porté parmi nous l'usage de la pa» role. Il est très-vraisemblable, *ajoute-t-il*, » que la société & les langues ont pris » naissance dans les isles, & s'y sont per» fectionnées avant que d'être commu» nes dans le continent ». Est-ce de la physique cela?

Il est heureux que nos philosophes, émules du Créateur, ne trouvant rien de vrai dans l'Ecriture sainte, trouvent de telles bagatelles d'histoire fictive & systématique ou hypostatique, *très-vraisemblables*. C'est bien là qu'on peut dire avec Virgile :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mævi.

Et voilà à-peu-près, pour que le public ne l'ignore, les grands progrès qu'a faits de nos jours depuis Descartes la philosophie & le raisonnement humain, la logique & la dialectique, sans parler de la métaphysique & de la physique. Ce n'étoit pas la peine de sacrifier Aristote à

Descartes & Descartes à Newton pour aboutir à une telle force d'esprit. Mon unique but ici, est de mettre le public en garde contre une petite troupe de pareils philosophes raisonneurs. Or je ne confonds pas Aristote, Descartes, ni même Newton avec ces especes-là, & plût à Dieu les consultât-on un peu plus, sur-tout Descartes, dont la méthode est admirable, & la physique merveilleuse ; au lieu que Newton n'est que la qualité occulte de l'esprit humain.

Après tant de discours perdus, M. R. trouve enfin la source de l'inégalité des conditions dans « celui qui chante ou qui » danse le mieux, qui est le plus beau, » le plus fort, le plus adroit, le plus » éloquent, en un mot qui est le plus » considéré, & ce fut-là le premier pas » vers l'inégalité, & vers le vice par » conséquent ; » dit M. R. sans qu'on puisse s'y méprendre ni penser qu'un autre l'ait dit, sur-tout le bel Epiphoneme par où il finit. Or il n'avoit qu'à dire cela d'abord, & tout étoit dit sans autre dissertation. Mais il vouloit disserter, & dire, dire, parler & parler sans fin &

ſans ceſſe, croyant ſans doute que dire & parler c'eſt raiſonner & philoſopher.

Qui doute que l'inégalité des conditions ne ſoit fondée d'abord ſur la qualité de pere, de mere, ou d'enfans, enſuite ſur celle d'aîné ou de cadet, & puis encore ſur la diverſité des talens. Dieu même & Samuel ſon prophête font obſerver aux Juifs que celui qu'il leur donne pour roi, ſurpaſſe les plus grands du peuple de toute la tête & que c'eſt d'ailleurs un bon caractere d'homme. Effectivement Saül avoit de quoi faire un bon & un grand roi. Il le fut même deux ans, tandis qu'il fut ſoumis aux ordres de Dieu & à la direction du prophête, & qu'il ne porta pas la main à l'encenſoir, &c.

Pourquoi donc, ſi l'inégalité eſt fondée ſur les talens mêmes, inégaux & divers, que Dieu ſeul donne à ceux qu'il veut rendre inégaux & divers de condition, pourquoi prétendre par une conſéquence *identique*, que l'inégalité eſt vicieuſe & le vice même. Il ne peut jamais y avoir que le mauvais uſage ou l'abus de ces talens naturels, qui ſoit vicieux : & de même la ſociété qui eſt bonne par elle-même,

& d'institution naturelle & divine, ne peut jamais être mauvaise que par les abus. Un fruit est bon, mais si on le laisse trop sur l'arbre ou si on l'en détache trop tôt, il n'y a qu'à dire que c'est l'arbre qui le pourrit ou le gâte, & que sa production & sa maturité fut le premier ou le dernier pas vers sa récolte, & vers sa pourriture & sa corruption par conséquent.

Quand on attaque ainsi tout l'univers, Dieu & les hommes, si faudroit-il se piquer de raisonner plus philosophiquement avec plus de raison & de justesse. Je suis, M. votre, &c.

LETTRE XV.

Enfin, à la page 84 vous adoptez ouvertement, M. la vie sauvage ou des sauvages, telle que nous la connoissons, & désormais vos hypotheses porteront au moins sur un état de réalité, sur des hommes même moraux, nos pareils & nos freres, après tout, & j'aurai moins à vous deviner. C'est de ces sauvages, que vous dites avec complaisance que

» le genre-humain étoit fait pour y ref-
» ter toujours & que cet état eſt la vraie
» jeuneſſe du monde, & que tous les pro-
» grès ultérieurs ont été en apparence
» autant de pas vers la perfection de l'in-
» dividu, & en effet, vers la décrépi-
» tude de l'eſpece ».

Mon Dieu, que M. R. eſt loin de toutes les ſaines idées de l'humanité ! Les poëtes mêmes ſe plaiſent à nous donner les plus brillantes idées, les peintures les plus riantes, les plus nobles ſentimens de la jeuneſſe du monde ; c'étoit l'âge d'or, c'étoit un printems perpétuel, c'étoit Saturne & Aſtrée, c'étoient des Bergers, c'étoit la foi, la juſtice qui habitoient la terre : encore la terre étoit-elle un beau jardin ; le jardin des Heſpérides, dont tous les fruits étoient des pommes d'or.

Tout cela fait, comme on voit, alluſion au jardin des délices, à Adam & à Eve innocens, en un mot, aux vrais premiers hommes, & à la vraie premiere ſociété. Au ſortir de l'arche, les hommes en ſociété n'étoient encore que trop bien dans les belles plaines de Sennaar, auſſi étoit-ce encore peut-être le ſiecle d'or,

Mais le ſiecle de fer lui-même, n'a pas commencé par des ſauvages, qui ſont pourtant tout ce que M. R. trouve de plus beau dans la jeuneſſe du monde, paſſée ſans doute, ſelon lui, dans les forêts du Canada, de la Sibérie ou du Groënland.

Je plains M. R. d'avoir un ſi mauvais goût, goût d'amertume, de critique, de ſatire & de détérioration de toutes choſes; conſtamment, il prend l'envers & le revers de tout; il prend par-tout le bien pour le mal & le mal pour le bien; le bien l'attriſte, le mal le réjouit. *Dicentes bonum, malum*, encore une fois; & encore une fois, *qui Bavium non odit*, &c.

Ah! M. R. que je vous plains! où avez-vous donc pris ce ton triſte & atrabilaire depuis dix ou douze ans que je n'ai eu l'honneur de vous voir? Vous me paroïſſiez une aſſez bonne perſonne dans ce tems-là. Il faut que l'air frivole, gai & badin, mais fin & ingénieux, non méchant du reſte, quoiqu'un peu malin de nos François de café ou de parterre, auquel vous n'avez pu monter votre ſérieux helvétique, vous ait cabré. Vous avez voulu avoir auſſi de l'eſprit, & vous en avez

ſurement beaucoup ; mais vous n'avez pu prendre cette légéreté, cet effort. Là où il ne faut qu'un mot tranchant, vous avez voulu mettre un raiſonnement concluant ; vous avez fait un livre en réponſe d'une épigramme ; & pour vous défendre d'un ſeul, vous nous attaquez tous. Un François eſt pour vous la France toute entiere, & d'une miſérable diſpute de mots, vous avez fait une querelle de religion, de morale & même de politique.

Sans tant raiſonner, il eſt poſitivement faux que la vie ſauvage des Hurons ou des Iroquois, ſoit la jeuneſſe du monde & le beau de la nature humaine ; faux que notre vie civile, policée, politique, ſcientifique, artiſte & religieuſe, en ſoit la décrépitude. Si les Grecs ou les Romains, les François mêmes, comme Grecs, Romains ou François, ont commencé par une ſorte de vie ſauvage, barbare & indiſciplinée avant Cécrops, Romulus, ou Clovis, c'étoit une vie errante, à laquelle leur tranſmigration d'Aſie en Europe, d'après la diſperſion de Babel, les avoit réduits.

Les Hurons eux-mêmes, Algonquins,

Tunguses, Cafres, Sibérites, Kamtſchatkois, Samoïedes, Américains, Africains, Aſiatiques ou Européens avoient commencé par être des peuples, des hommes ſociables en Eve & Adam & en Noé, Sem, Cham & Japhet avant & après le déluge, hommes trop ſociables même, n'étant que trop, ſelon les propres termes des archives du genre-humain, *unus populus & unum labium omnibus*, n'ayant que trop une unanimité d'ouvrages, d'arts, de ſcience, de volonté, de deſſein, de cœur & d'eſprit, de loix même & de religion.

Il en coûte à M. R. pour former une petite ſociété de nation, de province, ou de ville, d'iſle même & d'un ſimple canton Griſon, Suiſſe ou Genevois. Or, dans le vrai, la ſociété a commencé par être celle de toutes les nations & du genre-humain tout entier, ſoit à Enochia, avant le déluge, ſoit à Babylone, après le déluge; & il en a en quelque ſorte coûté à Dieu, un miracle au moins, pour rompre cette ſociété trop vaſte & trop unanime en autant de ſociétés qu'il y avoit de chefs de grandes nations.

Que M. R. liſe donc les livres, avant

que de faire des livres, & qu'il soit au moins savant & érudit, avant que de raisonner, philosopher & dogmatiser. Il raisonne, il philosophe à vide, lorsqu'il le fait sur des idées d'imagination, sans aucune connoissance de ce qu'on appelle *la positive*, l'histoire, les faits. Le monde ne s'est pas fait tout à l'heure, & le Créateur seul a pu le deviner, avant que de le voir : encore le voyoit-il en lui-même de toute éternité.

A coup sûr, tous ces prétendus philosophes qui infestent les sciences & la religion, sont communément gens qui ne savent rien, & qui veulent pourtant faire un personnage dans la littérature & parmi les savans & à leurs dépens, sans avoir jamais eux-mêmes rien appris ni étudié.

Il n'y faut pas même grande science, lecture ni étude, mais un peu de foi, de bonne foi, de docilité, de modestie, de pureté de cœur & d'intention pour lire, ne fût-ce que le dixieme chapitre de la Genese, avec le neuvieme qui précede & le onzieme qui suit tout au plus, & y voir les divisions & sous-divisions, branches & rameaux généalogiques de la gran-

de famille de Noé, toutes les têtes des nations d'aujourd'hui, tous les chefs & sous-chefs numérotés, étiquetés, caractérisés.

C'est bien la faute de l'histoire profane, si elle est aussi pleine de fausseté, de fables, d'incertitude & de lacunes qu'elle l'est communément. L'histoire sainte a mené celle des hommes en général, jusqu'aux Grecs & aux Romains inclusivement; pour le moins, nulle histoire n'a droit de s'égaler à celle-ci, beaucoup moins de s'élever au-dessus, par une frivolité de style puriste ou grammatical.

On parle de chronologie & de généalogie. Qu'on trouve une généalogie chronologique qui égale celle d'Adam jusqu'à Noé, de Noé jusqu'à Abraham, d'Abraham jusqu'à Juda, de Juda jusqu'à Jésus-Christ, & depuis Jésus-Christ même, de vicaire en vicaire, jusqu'à celui qui est le chef actuel de l'Eglise Romaine. De pere en fils, de successeur en successeur, nous pouvons compter, nommer, désigner, caractériser les chefs de l'église, de la religion, de la foi dans tous les tems, depuis Adam jusqu'à nous; cela seul en démontre la légitimité, la vérité.

Depuis Luther ou Calvin, c'est-à-dire, depuis deux cents ans, M. R. feroit bien embarrassé à nous donner les dates & les époques des chefs de sa religion protestante, & beaucoup moins de ses hommes sauvages & brutes en société, ou non en société. Je suis, M. R. puisque vous me donnez lieu de dire de si bonnes choses, je suis, Monsieur, de cœur & d'esprit, avec toute sorte d'amitié, d'estime même, votre très-humble, &c.

LETTRE XVI.

POURQUOI en tant vouloir aux mécréans de toutes les sortes, aux critiques, aux satiriques, qui mettent les vrais savans, les vrais chrétiens, les honnêtes gens en occasion, en nécessité d'étaler leur science, leur foi, ou leur bon esprit en de beaux groupes de lumiere, où le contraste de mille traits d'ignorance ou d'erreur étrangere, fait un tableau d'honneur & de gloire aux yeux du public?

Je remercie M. R. de la meilleure foi du monde, de m'avoir fourni l'occasion

de le réfuter. Je ne puis lui en vouloir aucun mal ; au contraire, je lui veux un grand bien. Je voudrois le *convertir*, ai-je dit ; je n'en ſuis pas digne. Je prie tous les honnêtes gens, les bons chrétiens, les eccléſiaſtiques ſur-tout, de ſe joindre à moi, d'y faire mieux que moi, de m'y aider au moins de leurs prieres & de leurs vœux : le ſujet en vaut la peine : M. R. a beaucoup d'eſprit, puiſqu'il a tiré tout ce ſyſtême-là de ſon eſprit.

Il doit l'avoir inventif & créateur. Qu'il l'applique aux arts, aux ſciences profanes, où un tel eſprit n'eſt jamais un eſprit perdu. Qu'il laiſſe la religion, le gouvernement & les mœurs. Il ne les connoît pas, ou, ce qui eſt pis, il les méconnoît, & eſt prévenu de mille préjugés contradictoires d'une philoſophie plus raiſonneuſe que raiſonnable, ou raiſonnée.

M. R. ne dit pas tout ce qu'il penſe des Miſſionnaires apoſtoliques, ni des Princes qui s'en ſervent pour convertir les Sauvages confiés à leur religion, autant qu'abandonnés à leur autorité & aſſujettis à leur empire. Voilà la différence de M. R. obligé de s'en taire, & de diſſimuler ſa

vraie façon de penser de tout cela & de quelqu'un comme moi, qui sans craindre de heurter aucune autorité légitime, ni aucune façon de penser en chrétien & en honnête homme, ose bien dire & lui dire hautement que les Princes chrétiens & les Missionnaires ecclésiastiques ou religieux, qui travaillent à ramener les Sauvages dans le sein de l'église, dans le bercail de saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ, ne travaillent pourtant que pour les retirer de leur vie sauvage, telle que M. R. l'approuve, & pour les enchaîner dans les doux liens de la société ou de l'unité d'association des fideles chrétiens unis en communauté de baptême, de prieres, de sacremens, de mœurs, de créance; en un mot, de raison & de foi, ou de christianisme & d'humanité.

Encore aimai-je mieux convaincre ici M. R. d'une simple ignorance de l'histoire & des faits positifs, que de lui faire un crime d'une erreur volontaire, ou d'un raisonnement de mauvaise foi. Ce nom de Sauvage le trompe; il a toujours dans l'esprit ses Sauvages fantastiques, semés un à un dans les forêts, parmi des *troupeaux*

de bêtes, dont ils ne font pas les pasteurs; & qui sont au contraire les leurs, jusqu'à leur donner de l'instinct pour manger, boire, dormir & se former même en société. Une ou deux historiettes de deux ou trois prétendus Sauvages solitaires, trouvés dans les forêts de Saxe, de Bornéo, de je ne sais où, font ici tout le fond d'histoire sur lequel table sans cesse M. R.

Rien n'est moins vérifié, rien n'est plus apocriphe que ces historiettes-là. Du reste, rien ne ressemble moins à ces nations, grandes nations des Sauvages de l'Amérique, fût-ce celles de la Sibérie & du Groënland, que les Sauvages imaginaires de M. R. Pas un nom de Sauvage, Illinois, Missouris, Abenaquis, &c. qui ne forme sa peuplade, sa nation, ses villages, son corps de société; qui n'ait ses capitaines, ses chefs, ses caciques, ses especes de magistrats, ses loix, ses mœurs du moins & ses usages. Tous ont des propriétés, des communautés, des intérêts particuliers & publics, & en conséquence des guerres avec les nations voisines ou éloignées, guerres suivies de traités de paix en regle, avec des con-

ventions & des fermens. Prêtres ou devins, ils ont tous leur forme de religion, leurs sacrifices, leurs prieres.

Il est inutile de dire qu'ils ont le grand lien de la société, la parenté avec la distinction précise & très-sacrée de maris & femmes, peres, mères & enfans, oncles, tantes & cousins, alliés, amis, sans parler de la célébrité des mariages, des naissances, des morts, & puis la grande distinction naturelle des enfans, de la jeunesse & des anciens, dont ceux-ci forment toujours la tête & le conseil de la cabane, du village, de la peuplade & de la nation.

Sur quoi je prie M. R. de me permettre une petite digression, en faveur de l'ancienne amitié tendre & intime, qu'on sait bien qu'il y a toujours eu depuis trente-trois ans, entre le célebre Président de Montesquieu & moi, qui me sens trop honoré des marques publiques & peu équivoques que ce grand homme a voulu me donner de cette même amitié, jusqu'à son dernier soupir, dont tout le monde parle, & dont tous les honnêtes gens savent bien, qu'en honnête homme, j'ai droit de parler.

Pour ne rien laisser en suspens ou dans l'équivoque à cet égard, je dois dire que cette amitié ne commença qu'un an ou deux, après l'apparition des Lettres Persannes, qui n'en furent pas même l'époque ni le motif, au moins de ma part. Comme ce n'est pas précisément de bel-esprit, de Philosophie ou de Géométrie que je dois me piquer, j'aurois craint plus que je n'aurois recherché cette liaison intime avec l'Auteur d'un pareil ouvrage. Mais ce noble, & je puis dire vertueux Auteur, pensant un peu comme moi dans ce moment, faisoit plus de cas de la probité que du bel-esprit : & voulant positivement effacer l'impression publique de cet ouvrage, dont il reconnoissoit le danger un peu tard, je puis avouer qu'il recherchoit par cet endroit-là même, la liaison que je craignois avec lui.

Une Dame fort noble & fort vertueuse, qui vit encore, fut le nœud de la réunion de nos cœurs & presque de nos esprits. Le prétexte en fut l'éducation de M. le baron de S. qui me fut confiée dans ce moment. J'étois en âge & en place de rendre ce service à l'illustre Pré-

ſident, qui me voua dès-lors la plus tendre amitié ſans en exiger d'autre retour, je puis le dire, que la religion qu'il me pria d'inſpirer à ſon cher fils, m'avouant que pour lui il ſentoit, qu'on ne lui avoit pas aſſez fait connoître le vrai précis de cette religion purement catholique, dans ſa premiere éducation; ce qui étoit peut-être vrai. Mais ma lettre a atteint ſa longueur ordinaire. Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE XVII.

MONSIEUR, à l'occaſion de la mort du fameux Préſident de Monteſquieu, & de la part qu'il a bien voulu me donner dans ſes derniers ſentimens, je vous avoue que je n'ai pas laiſſé de compoſer l'hiſtoire de cette mort & même de ſa vie depuis au moins trente-trois ans. Ceux qui ne ſavent preſque rien, de vrai, de tout cela, ſe preſſent d'en parler. Je ne me preſſe de rien, je les laiſſe faire. Seulement je les prie de croire que tôt ou tard je pourrai bien leur dire le vrai de tout ce qu'ils s'empreſſent de débiter ſur des préſomp-

tions vagues, bien plus que sur des faits personnels. En attendant je dois prendre acte que M. de Montesquieu n'ayant jamais voulu recevoir aucune sorte de compliment de moi sur ses lettres, & me les ayant constamment comme désavouées, me pria de lui corriger religieusement son ouvrage de la grandeur des Romains, où il sentoit bien que mon caractere & ma religion trouveroient bien des choses à réformer. Il l'imprimoit en Hollande par la médiation de l'ambassadeur M. le comte de Vanhoé. Deux fois la semaine il en recevoit les épreuves à corriger.

C'est précisément de ces corrections qu'il me chargea, corrections, dis-je, religieuses, théologiques, morales, philosophiques même plutôt que littéraires, historiques ou grammaticales. Il n'avoit pas besoin de moi pour celles-ci, & il étoit trop poli pour me charger de la simple correction typographique des fautes d'impression ; ce que je fis pourtant. Pas une feuille en premiere épreuve qui ne me passât par les mains : pas une, où je ne prisse l'honnête liberté d'être son ami exactement, religieusement vrai.

Un prétendu ami commun, ami de la licence, voulut au milieu de l'ouvrage réprimer ma liberté. L'Auteur me permit, me pria d'aller jusqu'au bout. Et l'ouvrage parut exempt de reproche, tel que je l'avois légitimé ou rendu digne d'un Auteur noble, & en place de grand & grave Magistrat.

L'article seul du *suicide*, se glissa, je ne sais comment, dans une seconde ou troisieme édition. L'Auteur tenoit un peu à cet article Anglois-Romain. Les vrais Magistrats, & l'Auteur même, sans que je m'en mêlasse, le firent ôter. J'étois Journaliste alors : j'eus le plaisir de pouvoir donner un ou deux grands extraits d'un ouvrage sain & non suspect, d'un tel ami.

Arriva le troisieme ouvrage de l'Auteur, le grand ouvrage de l'Esprit des Loix. Pour celui-là, je ne me vanterai pas de l'avoir corrigé, si ce n'est fort après coup. Je ne m'en doutois pas, quoiqu'il m'en eût parlé vaguement depuis longtems. J'avois peut-être la fausse sécurité de croire qu'il ne le donneroit pas sans mon attache. Il fut longtems public sans que

que je voulusse croire qu'il fût de lui. Lorsque je n'en pus plus douter, je lui écrivis pour me plaindre de sa réserve, inouie avec moi. Je dois être cru. Notre commerce étoit d'une franchise encore plus inouie entre savans. Je puis montrer les lettres par lesquelles il m'avoue qu'il s'est à dessein caché de moi dans cet ouvrage, craignant que je ne m'y formalise de bien des choses, le croyant peu de ma compétence, & y parlant du reste assez peu de religion & de mœurs, croyoit-il, vouloit-il croire ?

Piqué de sa réserve, je lui écrivis qu'il auroit dû au moins me donner cet ouvrage imprimé, comme j'étois en possession de recevoir de lui toutes ses éditions de la grandeur des Romains, lui disant que je voulois lire son livre, mais que je ne le lirois que de sa main & dans celui qu'il m'auroit lui-même donné ; à quoi il repliqua qu'il ne me le donneroit pas, & qu'il me prioit très-instamment de ne pas lire son livre, qui n'étoit point, disoit-il toujours, de ma compétence.

Je m'entêtai de le lire & de l'avoir de sa main. Je savois bien que complaisant

à l'excès avec tout le monde, il me le donneroit enfin; ce qu'il fit depuis la premiere jusqu'à la dixieme ou douzieme édition, & je le lus dans un esprit de critique, je l'avoue, mais de critique amie, & en vue même de rabattre bien des critiques odieuses qu'on ne laissoit pas de m'en faire comme si j'en étois responsable.

A peine m'eut-il donné son livre, qu'il vint de Bourdeaux exprès m'en demander mon sentiment. J'avouerai qu'il me craignoit un peu. Il me connoissoit exact & inflexible sur les bons principes de la religion & du gouvernement. Il se croyoit sain sur le premier article; & effectivement, à un article près & à quelques manques d'expression, je ne vois pas qu'il attaque le dogme & l'essentiel. Mais sur le gouvernement de l'Etat, & celui surtout de l'Eglise, sur la discipline, je le fis convenir qu'il étoit trop & tout Anglican.

Je portai mon humeur critique, je l'avouerai, un peu plus loin. Oui, j'étois vivement piqué qu'il m'eût dit que son livre, comme Jurisconsulte, n'étoit pas de ma compétence. Autre chose est d'être

Juriſconſulte & Légiſpérite dans un livre, autre choſe de juger d'un livre qui l'eſt & de ſon Auteur. Eſt-ce que les Magiſtrats ſont de tous les arts, ſciences & métiers, dont ils jugent pourtant fort ſainement & définitivement tous les jours?

Ma critique ne fut ni maligne, ni amere, ni de cœur, n'étant pas publique; mais d'amitié pure & purement d'eſprit, de lui à moi, d'ami à ami, & dans le vrai bien du livre & de l'Auteur. Je ne m'amuſai ni à des traits ni à des mots. J'allai droit au but, au tronc de l'arbre & à la grande diviſion des trois ſortes de gouvernemens & de loix, le deſpotique fondé ſur la crainte, le monarchique ſur l'honneur, & le républicain ſur la vertu. Je lui paſſai ces trois diviſions, quoique la derniere m'ait toujours paru fort mal caractériſée par la vertu.

Mais je ne lui fis point de quartier ſur une quatrieme diviſion, la plus eſſentielle, qu'il avoit omiſe, qu'il n'avoit point connue, & qui eſt pourtant la premiere de toutes, & la regle & la baſe des trois autres; c'étoit juſtement le gouvernement des Sauvages, & la liberté ou

plutôt la pure loi naturelle ſur laquelle il eſt uniquement fondé. En fait d'intelligence, M. de Monteſquieu étoit un aigle; il avoit l'eſprit pénétrant & en même tems profond, il voyoit au-deſſus des aſtres & juſques dans les ſouterrains.

Il ne me donna pas la peine de me répéter, il me devina : car voulant un peu l'intriguer, je ne lui parlois depuis un tems, ni même jamais qu'à demi-mot. De tout tems nous avions un langage unique entre nous. Nous n'avions preſque pas beſoin de nous écrire & de nous parler pour nous entendre. C'étoit par mon grand reſpect pour lui, que je n'oſois lui parler de rien affirmativement, définitivement; & c'étoit par ſa grande amitié pour moi, que ſans fadeur, il me laiſſoit entrevoir les choſes obligeantes, qu'il avoit à me dire à tout propos. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XVIII.

JE ne me laſſe point, Monſieur, de vous parler du grand Préſident de Monteſquieu, à l'occaſion des Sauvages que ſimplement il n'a pas connus; au lieu que vous les méconnoiſſez abſolument, & que vous les traveſtiſſez en bêtes qui ont à peine la figure humaine. M. de Monteſquieu n'a jamais calomnié la nature humaine, & il n'a que trop voulu la combler de biens dont elle n'eſt pas ſuſceptible. Timoré, poli, ſenſible & bon comme il l'étoit, il auroit rougi de la voir ſi avilie dans vos portraits. Revenons au Gouvernement politique, économique & civil des Sauvages, dont je ne fis ſimplement qu'avertir ou donner l'ébauche à l'Auteur illuſtre de l'Eſprit des Loix.

La ſociété eſt le fondement de tout, elle eſt naturelle & de la premiere nature, parce que eſſentiellement tout homme a pere, mere, grand'pere & grand'mere, fréres, ſœurs, oncles & couſins avant lui & à côté de lui, & qu'avec & après lui

il a communément femme, enfans, petits-fils, neveux, &c. M. R. a beau faire, les besoins & les sentimens naturels respectifs feront à perpétuité & ont toujours fait une & plusieurs sociétés de tous ces gens-là. Et l'on défie, la nature même défie de citer jamais enfant ou homme vrai qu'on ait trouvé dans les forêts, qui n'ait tenu jusques-là, jusqu'à l'âge très-adulte du moins, à des parens réels, faciles même sans doute à retrouver, non loin de ces forêts.

Les Sauvages donc du Canada ou d'ailleurs forment de vraies sociétés, comme j'ai dit, sous des noms nationaux d'Iroquois, de Hurons, d'Algonquins, &c. Or tous ces gens-là vivant ensemble & en commun, en communauté de langue, de pensées, de sentimens, d'affections, de connoissances, de besoins, d'intérêts, de guerre, de paix, de pêche, de labour, de chasse, &c. ne peuvent manquer d'avoir & ont bien surement des loix & un gouvernement politique, moral, économique & civil, qui n'est, disois-je à mon illustre ami, ni despotisme, ni monarchie, ni république, mais naturalisme, ou plu-

tôt moralisme pur, pure loi naturelle; purs sentimens naturels, & n'est pas même pure liberté, si ce n'est honnête, humaine & assujettie aux loix de la conscience & de la raison.

Ils n'ont ni Rois, ni Princes, ni Magistrats en titre, mais équivalemment ils ont pourtant des chefs & des gouverneurs, ne fût-ce que les chefs de famille & les anciens, vrais peres conscrits de toutes les familles, de tous les villages, de toutes les peuplades, de toute une nation. En guerre ils se donnent des capitaines qui n'ont presque droit que de ralliement & de marcher aux coups les premiers, & tout au plus, la premiere part au butin. Ils n'ont point de ministere ni de conseils d'Etat. Mais les plus sages, les plus expérimentés, les plus illustrés par leurs hauts faits, & sur-tout les plus anciens, s'assemblent & jugent en commun de la guerre ou de la paix, & du bien ou du mal de tous.

Point d'autres loix que la raison, l'honneur, la conscience & une certaine tradition de mœurs & d'usages, dont ils ne se départent pas facilement. Je veux bien

y ajouter la liberté, comme une loi ſacrée, dont ils ne ſe départent gueres non plus, dont il leur eſt même permis d'abuſer : je dis d'abuſer, au préjudice des autres loix de raiſon, d'honneur & de conſcience ; car ils en connoiſſent fort bien l'abus, reconnoiſſent le vice, & ſavent bien qu'elle doit être ſubordonnée aux autres loix de devoir naturel & divin.

S'en écarte qui veut de ce devoir & de tous les devoirs de la ſociété ; réellement ils n'ont point de voie, ni de loi de coaction, de contrainte, ſoit pour punir les réfractaires, ſoit pour les contenir dans le devoir. Ils ont bien des récompenſes d'honneur, de butin, de nourriture, mais nulle ſorte de peine afflictive pour les enfans mêmes.

Par exemple, ils inſtruiſent les enfans, mais ne les châtient jamais, & les miſſionnaires n'ont jamais pu leur faire que des catéchiſmes, des exhortations, des ſermons, & jamais des claſſes en regle, jamais des maiſons de penſionnaires, jamais des colleges. Des Miſſionnaires tant qu'on veut, jamais des maîtres ; chériſſant du reſte ces Miſſionnaires comme des peres,

comme des sauveurs, jamais comme des chefs ou des législateurs. Ils reconnoissent la croix, l'adorent, l'embrassent, la portent & la suivent, lui obéissent. Nul sceptre ne les tente de commander ni d'obéir.

Par exemple encore, une jeune fille introduira la nuit dans la cabane de son pere quelqu'un qu'elle aime; cela est rare, & là on se cache de tout cela, comme ici, par pudeur, par honneur: mais là, comme ici, il y a gens qui ne rougissent qu'en public. Le pere, la mere, les freres lui diront: *ma fille, ma sœur, tu as tort, tu nous déshonore, tu ne trouveras point de mari.* On le lui dira, mais on ne fera que le lui dire; & si elle s'en moque, personne ne s'en formalisera plus que cela.

Quand ils ont un mauvais sujet, quelqu'un s'enivre & va le tuer, disant ensuite que ce n'est pas lui, mais le vin qui l'a tué; & toute autre sorte d'homicide coupable s'excuse, en disant, ce n'est pas moi, mais *c'est ma tête qui étoit faite comme cela un tel jour*; & l'homicide est impuni.

Autre exemple bien remarquable. Un village, une nation vient de faire la paix en regle, & par un vrai traité avec une

autre nation. Ce traité le plus solemnel, accompagné de sermens, de gages, d'ôtages, de présens, ne plaît pas à tout le monde, ne fût-ce qu'à un seul étourdi de vingt-cinq, trente ou trente-cinq ans. Celui-ci dit à tous ceux qui ont fait le traité, qu'ils n'ont rien fait qui vaille, que ce traité *n'est pas de valeur*, qu'il va le rompre par quelque acte d'hostilité. *Tu as tort, mon frere*, lui dit-on, *tu nous feras une mauvaise affaire.* On lui dit cela, mais on le laisse faire. Il part, va couper une chevelure ennemie, en apporte le trophée dans la cabane du conseil, en riant, en se moquant des anciens assemblés. On le blâme, point plus fort que ci-devant, & on ne pense plus qu'à soutenir cette nouvelle guerre, ou à la prévenir par des présens ou des soumissions faites à la nation que cet étourdi vient d'armer de nouveau.

Voilà ce que j'ai pris la liberté de remontrer il y a cinq ou six ans à M. de Montesquieu. Comme c'étoit la plus belle ame, la plus candide, la plus aimant le vrai que j'aie connue, sur-tout en fait de religion, qu'il avouoit ne pas connoître

assez, il convint dans le moment que son énumération politique, économique, légispérite ou civile étoit imparfaite, & que cette sorte de Gouvernement, purement naturel (physico-moral comme l'homme) qui a cours dans tout un monde plus grand que le nôtre, valoit bien la peine de former une quatrieme classe dans son Esprit des Loix ; je croirois même que ce seroit dans cette classe qu'on pourroit mieux retrouver l'esprit de toutes les loix positives, simplement ajoutées dans tous les Gouvernemens à la loi naturelle, qui est la base & l'esprit de tout. Je suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRE XIX.

MONSIEUR, l'illustre Président dont je vous parle depuis quelque tems, pour vous donner même un peu plus le ton de contradictions honnêtes, peut avec quelque décence opposer, soit à la religion, soit à la morale ou à la politique, à l'humanité en un mot telle qu'elle est, ce grand homme, dont je regrette bien sin-

cérement la perte, étoit frappé de tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire des Sauvages, qui ne ſont pas ſi ſauvages qu'ils ne ſoient hommes, les vraies images de Dieu, un peu défigurées par le péché, mais rétablies ou en droit de l'être, par Jéſus-Chriſt notre Sauveur à tous.

Il me témoigna même dans le tems vouloir ſérieuſement enrichir ſon Eſprit des loix de cette quatrieme claſſe. Il doit avoir travaillé en conſéquence. Je lui indiquai nos vieilles relations des miſſions du Canada, où on en trouve les vrais détails. Il feroit de conſéquence, pour ſa gloire même, de ne pas perdre mille belles choſes, que fait comme il étoit, penſeur & ſyſtématique, il doit avoir jettées ſur le papier. Il ne m'en a plus parlé, je ne lui en ai plus parlé. Nous nous voyons peu ces dernieres années, car quoiqu'habitans du même monde, il m'écrivoit il y a quinze ou dix-huit mois, que nous n'habitions plus la même planete, c'eſt-à-dire, le grand monde, d'où je m'étois retiré malgré lui.

Quoi qu'il en ſoit de cet état de vie ſauvage & de pure nature, ſi c'eſt pure na-

ture, je reviens toujours à dire que c'eſt un dernier état de l'humanité dépouillée de tous ſes avantages naturels, & une vraie barbarie, déchue de la vraie & parfaite ſociété, où Dieu même nous avoit fait naître dans le paradis terreſtre & comme renaître dans les belles plaines de Sennaar, au ſortir de l'arche de Noé.

Encore ne vous ai-je pas tout dit, Monſieur, tout ce que je penſe de la vie ſauvage dont je viens de vous entretenir à l'occaſion de M. de Monteſquieu. Depuis ce que j'eus l'honneur de lui en dire à lui-même, mes idées ſe ſont agrandies & s'agrandiſſent même dans le moment à votre occaſion, & tout en vous en parlant un peu à fond.

Les Sauvages ſont en effet ſauvages, & de vrais ſauvageons tout-à-fait dégénérés & abâtardis, autant qu'il eſt permis de l'être à des hommes qui ſont toujours des êtres moraux, théologiques même, images de Dieu & ayant, quoiqu'ils puiſſent faire, un rayon de lumiere divine qui éclaire tout homme venant au monde, *lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Ce sont les Tartares, à bien dire, ceux qui habitent le nord immédiat des Indes & de la Chine, les *Montgoux* & les *Mantcheoux*, qui forment proprement cette quatrieme classe de Gouvernement politique, moral & théologique, dont la liberté est réguliérement subordonnée à la loi naturelle, loi encore une fois non simplement physique, mais humaine, morale & théologique, la seule loi primitive des hommes, vrais fils d'Adam avant & après le déluge; la seule à laquelle Jésus-Christ nous a rappellés, en nous rétablissant dans la noble & sainte liberté des enfans de Dieu.

Nous nous cassons la tête à imaginer des systêmes & des origines généalogiques de toutes choses; & le plus mal & le grand mal est que trop corporels & matériels, nous remontons toujours à une nature toute physique & matérialiste qui nous égare avec Straton, Spinosa & tous les déistes, athéistes de tous les tems.

L'Ecriture, oui l'Ecriture sainte est un livre si vrai, si fort fait pour nous, si uniquement notre livre, livre de vie, qu'en quelque état de science ou d'igno-

rance que nous ſoyons, de théologie ou de philoſophie, de phyſique ou d'hiſtoire, de foi même ou de raiſon, de bel & de bon eſprit, nous pouvons y trouver le complément ou l'abrégé de toutes nos ſciences, la réſolution de toutes nos difficultés, doutes, problêmes. Qu'on ouvre les yeux, & l'on verra que juſqu'ici on n'a pas trop ſu ou voulu les ouvrir à ce flambeau univerſel, dont effectivement Dieu & Jéſus-Chriſt ſe ſert, pour éclairer tout homme venant au monde.

En fait d'origines au moins, de *geneſes* & d'inventions, dès ce quatrieme chapitre de la Geneſe tous les grands arts ſont inventés, & nous en connoiſſons par nom & par ſurnom tous les inventeurs. Les arts libéraux ſont inventés ſous le nom de muſique par *Jubal*, & les arts mécaniques par *Tubalcaïn*, qu'évidemment l'idôlâtrie a transformé en *Vulcain*. Ce ne ſont pas là les vrais grands arts d'humanité dont je veux parler.

Ce n'eſt pas Nembrod ni Aſſur, qui inventerent la vie civile & politique, qui ſont des arts ſupérieurs à tous ceux de nos mains, ou de notre ſimple bel-eſprit. Ce

fut le fratricide Caïn qui inventa ces arts-là, en bâtissant la premiere ville de l'univers, la ville d'*Enochia.* Je ne laisse pas de penser que ce genre d'invention ne fut jamais trop agréable à Dieu, ne fût-ce qu'à cause de son auteur. Je pourrois être de l'avis de M. R. s'il prenoit la chose de ce côté-là.

Dans le moderne, Rome peut être regardée comme la seconde ville de l'univers, aussi fut-elle l'ouvrage d'un fratricide Romulus, &c. Je laisse aux savans à nous dire pourquoi de notre tems même, *Urbis & Orbis*, est l'inscription ordinaire de la plupart des rescrits des Romains.

Je n'ai garde de rien outrer avec M. R. qui sur cette simple ouverture, croira pouvoir anathématiser avec amertume toutes les villes, & sur-tout les grandes villes, les villes capitales de l'univers. Je conviens, je pense, je crois savoir que les villes ne sont point de la premiere intention de Dieu. C'est d'Enochia que sortit le premier déluge : c'est ordinairement dans les villes que se fabriquent la plupart de ces déluges d'iniquité qui inondent l'univers. Les campagnes sont plus communé-

ment le séjour de l'innocence ; & la vie pastorale a eu de tout tems le suffrage des poëtes en idée, & de Dieu même en réalité.

Les villes, pour parler clair, ne sont en quelque sorte que de la seconde intention du Créateur : elles sont tolérées & de pure concession. Après quarante ans de vie errante dans le désert, Dieu permit aux Juifs d'habiter Jérusalem & les autres villes de la Palestine. Dieu tire sa gloire de tout & le bien du mal même.

Dieu veut la société, cela n'est pas douteux ; le genre-humain ne peut aller que par-là, depuis qu'il a tiré Ève de la côte d'Adam : mais encore une fois, les grandes sociétés, les sociétés trop intimes, ne sont en aucune façon du goût de Dieu, témoin la dispersion de Babylone, & celle des hommes de tous les tems. *Major è longinquo reverentia.* Les hommes sont plus faits pour se respecter de loin, que pour s'aimer de trop près. C'est toujours l'image de Dieu, &c. Je suis, Monsieur, votre très, &c.

LETTRE XX.

LE premier inventeur & la premiere invention en grand, à qui Dieu & Moyse paroissent donner la préférence, comme la primauté, fut Jabel, & la vie champêtre & errante sous des tentes, vie pastorale ou simplement campante ou campagnarde : *Genuitque Ada Jabel, qui fuit Pater habitantium in tentoriis, atque Pastorum.*

La vie même des guerriers en pleine campagne & sous des tentes, est plus du goût de Dieu que la vie civile de nos grandes villes. Ce n'est que comme en passant, hors de rang, sans éloge ni titre d'invention, que l'Ecriture sainte nous dit historiquement que Caïn bâtit Enochia, au lieu qu'elle traite de Peres & de Patriarches les inventeurs des arts, dont elle parle ensuite d'un dessein formé, mettant Jabel à la tête de tous, tant la vie champêtre, campante, pastorale, militaire même, est la propre vie de l'homme ; donc la vie est une milice & un passage, & non un établissement sur la terre.

Nous passons notre vie à édifier, à bâtir & à nous établir sur la terre, où saint Paul nous avertit d'après l'expérience & le bon sens, que nous n'avons pas de cité permanente. C'est une observation que je fis étant encore jeune & que j'ai vu souvent confirmée depuis celle-là. Une Dame riche & puissante m'arrêta un jour sur le tard, au passage, devant la porte de son château, pour me dire qu'enfin ce château étoit fini, & qu'elle alloit en jouir. Au moment qu'elle me disoit cela, un coup de serein la frappa, elle en mourut huit jours après. Voilà l'observation & la pointe d'épigramme, c'est que *ceux qui bâtissent aujourd'hui*, *meurent constamment demain*, c'est-à-dire, dès qu'ils ont fini leurs bâtimens.

Je dis la pointe d'épigramme, parce que c'est le style du jour, style de bel-esprit, de ne se faire lire que par-là. Un raisonnement moral & suivi, n'est point le style de nos philosophes : on m'en a averti. Mon observation épigrammatique est si vraie, que dans le monde j'ai vu mille gens la faire ; d'où résulte cette autre épigramme, *qu'on bâtit pour ses enfans & non pour soi.*

La plupart même de ceux qui bâtissent en pierre de taille & à demeure, croyant éluder la nature, & prendre Dieu pour dupe, ont soin de multiplier & de prolonger leurs bâtimens, ne voulant jamais les avoir finis, comme s'ils voyoient leur propre fin dans celle de leurs travaux; car notre vie n'est qu'une épigramme, dont la mort est la pointe. Lima avec tout son or, n'a trouvé à propos de se rebâtir qu'en bois, & c'est à Lisbonne de profiter de l'avertissement. J'ai fait un ouvrage contre la pierre de taille, en faveur des vrais arts d'architecture & de besoin.

Il n'est pas mal après tout, que Dieu nous prenne à la fin ou dans le courant d'un vrai travail, *verum laborem*, puisque notre vie n'est que travail de son ordre exprès. Nos villes, nos édifices en pierre de taille, à chaux & à sable, ne sont pas un vrai travail devant Dieu, puisqu'elles ont pour but notre perpétuité sur la terre; ce que nous appellons pourtant un peu en grand, *travailler pour l'immortalité*, tant nous connoissons peu notre vraie éternité.

C'est Jabel qui édifia pour l'immortalité, en devenant le pere & le patriarche de la

vie tartare, champêtre, campante, pastorale & militaire. Je ne traite point cela de petite invention, soit parce qu'elle est dans le vrai, soit parce qu'elle est dans le grand de nos mœurs, soit parce que la moitié peut-être du genre-humain fait & a de tout tems fait honneur à cette vie tartare, nullement sauvage, mais très-civile, très-sociable, très-humaine en s'y conformant.

Ne jugeons pas éternellement de toutes choses, par nos petits goûts & par nos façons efféminées de pur bel-esprit. Nos villes peuvent être le regne des femmes; le séjour des tentes est le regne des hommes. Encore faut-il s'exiler des villes & camper au milieu des champs lorsqu'on veut prendre ou défendre les villes, fonder ou détruire des empires. Et combien de conquérans fameux sont sortis de la Tartarie, de la Scythie pour conquérir la Chine, les Indes, le Mogol, l'Asie, l'Afrique même & l'Europe? Ceux qui appellent les Russes en Europe, veulent sans doute la bouleverser à leur profit. La plus vraisemblable opinion dérive de la Scythie & du Tanaïs les premiers François. Ceux qui ont détruit & rétabli en parcelles le

grand empire des Romains, n'étoient que Goths, Visigoths, Ostrogoths, Sarmates, Huns, Vandales, Gépides, Lombards, Bourguignons & enfin Francs ou François, généralement issus des déserts mêmes des Palus-Méotides ; & c'est la Sibérie probablement qui a fondé ou peuplé toute l'Amérique, dont les Sauvages sont l'abâtardissement immédiat des Tartares d'Asie, seuls vrais enfans de Jabel qui *ipse fuit pater habitantium in tentoriis, atque Pastorum.*

Adam, Abel, Seth, Enoc & tout ce que l'Ecriture sainte appelle les *enfans de Dieu*, avant le déluge ; & tous les vrais Patriarches, Abraham, Isaac & Jacob, après le déluge, vécurent sous des tentes, non simplement en pasteurs, mais en grands & en chefs & seigneurs, patriarches en un mot comme Jabel de la vie pastorale. Enochia ne fut pour Caïn & ses vrais enfans, sous le nom d'*enfans des hommes*, qu'un repaire d'arts, arts mondains, de crimes & de vices, qui pervertissant jusqu'aux enfans de Dieu, attirerent cet horrible déluge qui pensa exterminer la race humaine toute entiere.

Si M. R. que je ne perds pas de vue,

n'avoit pas outré tout, manque de connoître l'Ecriture, & le vrai même des arts, des sciences & de la société qu'il calomnie, j'aurois pu être de son avis, que les petits arts de luxe & les pures sciences de bel-esprit, énervent la société des villes, des grandes villes, & rendent la vie sauvage même préférable à nos sociétés criminelles & de bagatelle pure. M. R. a jugé de tout cela trop en petit, trop en *égoïsme* & par rapport à lui, trop en mysanthrope & point du tout en citoyen, ni en chrétien. Je suis fâché que ce mot m'échappe comme malgré moi : je vous en demande pardon, Monsieur, car je suis toujours votre très, &c.

LETTRE XXI.

QUAND j'ai dit, Monsieur, que les Tartares avoient conquis souvent l'univers, tantôt à la Chine, tantôt aux Indes, en Asie, en Europe, &c. j'ai dû ajouter que ce peuple, sous les noms de Scythes, de Sarmates, de Montgoux, de Kalchas, de Mantcheoux, n'a jamais été conquis. On

ſait bien que ce fut l'écueil d'Alexandre ; & même de Cyrus comme de Darius. Je ne dis point cela en l'air, ni en façon de ſyſtême : c'eſt un fait, un réſultat de faits dans la grande hiſtoire du genre-humain.

Dans le moment, je me rappelle qu'étant allé voir un jour le célebre Préſident de Monteſquieu, dans les commencemens de notre amitié, il y a plus de trente ans, je le trouvai dans une eſpece de verve, & tout enthouſiaſmé de la découverte qu'il venoit de faire, diſoit-il, d'un peuple ſpécialement conquérant dans l'univers : or ce peuple étoit les Tartares. Dans ce moment, M. de Monteſquieu en étoit à la dix-huit ou vingt-huitieme irruption conquérante, que ce peuple avoit faite dans notre triple continent, Européen, Aſiatique, Africain.

Ce qui cauſoit l'enthouſiaſme, & faiſoit la découverte propre & ſpécifique de l'Auteur, étoit que prenant la choſe dans toute la rigueur, il vouloit que ce peuple ſeul, à l'excluſion de tout autre, Grec, Romain, Mede ou Perſan, fût créé par la nature, ou donné de Dieu même, avec la qualité ſpécifique & caractériſtique de peuple conquérant ;

quérant ; ce que, sans nier cela, je fonde ici sur la vie spécialement tartare, champêtre, campante, pastorale & militaire, que je regarde comme la vie proprement humaine & sociable, selon Dieu & la raison, & nommément selon la foi de l'Eglise & de Jésus-Christ, dont la propre demeure sera toujours nommée le *tabernacle du Dieu vivant.*

Et voilà je crois, le propre sens du *Deus non in manufactis habitat.* Nos villes seules & nos maisons de pierre de taille, peuvent porter le nom de *manufacta.* Une tente, un tabernacle n'est jamais une maison faite, faite pour toujours & pour longtems. Elle ne tient point à la terre, & pour le moins n'y est-elle pas enracinée, mais toujours à refaire & prête à s'envoler, comme notre vie, au gré du vent & des vrais besoins.

Je n'ai pas d'idée que M. de Montesquieu ait imprimé quelque part son idée de la vie tartare, conquérante d'office & par privilege spécial de la nature & de Dieu. En tout cas, on trouvera de lui des papiers relatifs, qu'on ne sauroit trop tôt imprimer, non plus qu'une infinité de grandes

penſées, dont il m'a confié la connoiſſance, & peut-être le ſoin de les faire valoir à propos.

Encore une fois, je ne réfute pas M. R. pour le réfuter & le critiquer, mais ſur-tout pour rétablir bien de bons principes qu'il a ignorés ou contredits. Il y a une choſe qui embrouille l'hiſtoire générale du genre-humain, & cauſe tous ces faux ſyſtêmes qui défigurent l'origine de toutes nos hiſtoires modernes, Grecque, Romaine, Françoiſe & autres. Nous jugeons de toutes les autres par une de celle-là. Nous nous croyons toujours ſortis du limon de la terre ou éclos du gland de la forêt de Dodone, ſuivant l'impie ſyſtême de Diodore, qui ne laiſſe pas d'avoir une ſorte de fondement mal entendu dans l'hiſtoire ſainte, où réellement nous ſommes comme éclos du limon de la terre, mais figurés de la main de Dieu, & ſur-tout animés & vivifiés de ſon ſouffle & à ſon image.

Après la diſperſion de Babel, Sem & Cham ou leurs enfans, point ou peu diſperſés, fonderent des ſociétés & des empires extrêmement floriſſans en Aſie &

en Afrique. Tout cela ne tomba bien dans la barbarie à force de guerres, de mutations & de crimes, qu'après la mort de Jésus-Christ à l'arrivée des Musulmans, qui ont détruit les bibliotheques, les monumens, les atteliers, les lettres, les sciences, les arts par principe Ismaélitique & pour sauver l'Alcoran, en détruisant l'Evangile & l'empire d'Isaac ou de Jésus-Christ. Car Ismaël & Isaac ont toujours été rivaux & le sont encore à Rome & à Constantinople, suivant cette prophétie de l'Ange, qui en parlant d'Ismaël à sa mere Agar, dit :

Hic erit ferus homo, manus ejus contra omnes, & manus omnium contra eum; & è regione universorum fratrum suorum figet tabernacula. Je suppose qu'on sait que Mahomet étoit descendant d'Abraham par Ismaël comme J. C. l'étoit par Isaac. Or dans l'antiquité l'Arabie étoit *è regione* de la Palestine, & dans le moderne c'est Rome & Constantinople, la vraie & la fausse capitale de l'empire Romain, qui sont comme deux armées en présence, dont l'une dispute le spirituel qu'elle tient, & l'autre le temporel qu'elle tient aussi à-peu-près. Je sup-

poſe qu'on ſait auſſi, que quelqu'un a prouvé que Mahomet eſt le vrai *Ante-chriſt* ou *Antichriſt*, c'eſt-à-dire, *è regione* ou *ex adverſo* de J. C. L'Ecriture ſainte eſt bien vraie. La derniere vie de Mahomet imprimée à Londres, faite par le comte de Boulainvilliers, fait Mahomet fils d'Abraham par Iſmaël.

Il n'en fut pas de même de Japhet & de ſa deſcendance : à force de tranſmigrations après l'affaire de Babel, ayant à gagner l'Europe & les iſles des nations, & tout ce pays-là & les chemins qui y menent, étant des deſerts, des montagnes, des pays en friche; cette race Japhétienne tomba tout-à-fait dans la barbarie, d'où les Grecs ſe releverent les premiers & nous releverent par les Romains, juſqu'à nous rendre participans en ſociété de l'héritage même de J. C. dont le déicide dépouilla les Juifs & la race de Sem, ſuivant cette autre prophétie de Noé même : *dilatet Deus Japhet, & habitet in tabernaculis Sem.* Où je prie M. R. d'obſerver le mot de *tabernaculis*, qui eſt le propre mot de la bonne nature, & ſur-tout du bon Dieu ſon unique

Auteur-Créateur, & non ces antres, trous & repaires où M. R. niche ses hommes *originaires*, *bêtes brutes*, & pis que cela. Je suis, M. votre très-humble, &c.

LETTRE XXII.

MONSIEUR, les Grecs sortirent de leur barbarie à l'aide des Egyptiens, qui, par malheur, étant déjà idolâtres, & pleins de superstitions, ne releverent que l'esprit des Grecs, leur donnant du reste de fort mauvais exemples & des instructions pleines de fables & de miseres de religion & de mœurs. La vanité des Grecs, revenus au monde, les fit s'approprier toutes les fables idolâtriques des Egyptiens en les chargeant de nouvelles fables nationales à la Grecque. Belle philosophie! Encore nos beaux esprits meprisent-ils les Grecs, leurs vrais instituteurs.

Entr'autres, les Grecs se donnerent pour *indigenes*, & enfans de la terre qu'ils habitoient, comme les Egyptiens se disoient noblement issus du limon de leurs marais,

Ces hommes ainsi nés d'abord plantes, puis animaux, & peu-à-peu embryons d'humanité, sont précisément les hommes sauvages dispersés au hasard sans société parmi les animaux, tels que M. R. nous les donne à propos de l'inégalité des conditions qu'il veut physiquement expliquer, sous le nom de philosophie de sa façon.

Les Egyptiens idolâtres ne furent pas les seuls précepteurs ou instituteurs des Grecs barbares & presque sauvages ; car ils étoient pis que Tartares & Scythes. Au tems des Agènor, Cécrops, Cadmus, Danaüs, Inachus, qui furent les instrumens dont Dieu se servit pour retirer les Grecs de leur barbarie, la Phénicie, la Syrie, la Perse, la Chaldée étoient comme, & avant l'Egypte, tombées dans l'idolâtrie & dans les fables qui sont la barbarie des ames, des cœurs, & même, selon moi, des esprits. Car M. R. en veut bien autant aux arts & aux sciences qu'à la religion & aux mœurs, & à la religion & aux mœurs autant qu'aux arts & aux sciences. Ces choses-là sont plus inséparables qu'on ne pense : on va le voir bientôt.

Cependant les Grecs arriverent par le

moyen des Egyptiens & des Asiatiques, au bel-esprit, mais jamais au bon & au sain esprit, si ce n'est lorsque J. C. arriva en personne pour le leur donner, *Judæo primùm & Græco*, & nous le donner à nous-mêmes, Gaulois & Romains par leur moyen. Car St. Denis, &c. étoit Grec, Athénien même.

Et bien nous en prend, que les Grecs & les Romains de qui nous sommes en possession de prendre le bel-esprit, eussent commencé par nous donner le bon & le sain esprit, comme les hommes peuvent le donner en lui servant de véhicule. Car il est vrai que c'est toujours des Romains & des Grecs que nous recevons le bel-esprit trop pêle-mêle avec le bon esprit, dont les Grecs se sont toujours trop peu piqués, jusqu'à le perdre enfin tout-à-fait par leur schisme toujours bel-esprit, & à la fin musulman & sans esprit, sans sciences, lettres ni arts, comme sans vraie religion, à la R.

Prenons garde à cette fin du bel-eprit aboutissant au non esprit, où nous mene évidemment M. R. en nous ramenant à notre prétendue origine par des systêmes,

qui non-feulement excluent les arts & les fciences, mais n'ont pas même de *bon fens.* Car nommément j'ai été prié & je fuis autorifé par gens de bel & de bon & de vrai efprit, de lâcher le mot du *bon fens* qui manque aux fantaifies de M. R.

Arrivé à-peu-près aux deux tiers de fon livre fans avoir rien prouvé, par un entaffement de propofitions improbables, M. R. fe flatte pourtant d'avoir enfin pas à pas mené fon fauvage non humain à l'humanité fociable, & vicieufe par conféquent, felon lui. On peut croire qu'il n'y a de vicieux que cette façon ou ce deffein de mener tout cela, fi c'eft mener, à contre-fens & au vrai rebours du fens commun.

« Voilà donc, *dit-il*, toutes nos facultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour propre intéreffé, la raifon rendue active, & l'efprit arrivé prefque au terme de la perfection dont il eft fufceptible. Or de-là vint tout de fuite l'hypocrifie, &c. & furtout l'efclavage, de libre & d'indépendant qu'il étoit auparavant ». Si bel & fi bien du refte qu'en fe perfectionnant, felon M. R., & devenant de machine ani-

mal, d'animal ſpirituel, de ſpirituel raiſonnable, & de raiſonnable ſans doute divin, l'homme ſe dégrade, ſelon M. R. dont voilà le bon ſens de mener tout à contre-ſens; ai-je dit & redit?

Sans trop entrer déſormais dans ſes raiſonnemens fantaſques & miſanthropes, il me permettra de lui faire obſerver que ce ſont gens comme lui qui rendent la ſociété inſociable; 1°. en prêchant ſans ceſſe l'inſociabilité, & je ne ſais quelle liberté orgueilleuſe & de révolte pure. 2°. En calomniant les arts & les ſciences, qui ſont le plus honnête & le plus utile lien de la ſociété dans le commerce réciproque de nos beſoins reſpectifs. 3°. En appellant bien le mal, & mal le bien, en pervertiſſant toutes les notions du ſens commun qui eſt le vrai nœud de tout. 4°. En rendant odieux les grands, les riches, les ſavans, les talens, les magiſtrats, les princes, & toute ſorte de ſupériorité légitime venant de Dieu. Car *omnis poteſtas à Deo*.

Il eſt heureux que M. R. ne ſoit pas plus éloquent que cela, & qu'il outre tout ce qu'il dit de mieux. Sans quoi on le

croit de retour de Geneve avec le dessein de *iniquum aliquid moliri in civitate.* Il n'est pas assez à craindre pour qu'on ne puisse pas lui pardonner tant d'excès. Encore nous aime-t-il à la folie, à la fureur, comme ceux qui disent bien des sottises aux frivoles objets de leur amour.

Il répéte beaucoup que la société seule assujettit l'homme au *travail*, à la *servitude*, à la *misere.* Voilà le vice d'un mauvais pere d'avoir bercé M. son fils d'un Vossius, d'un Tacite, d'un Grotius, au lieu de lui avoir fait prendre de bonne heure le goût & l'habitude d'un vrai travail selon Dieu. Car c'est Dieu seul qui a condamné l'homme après sa rébellion au travail, à la servitude & à la misere.

Maledicta terra opere tuo. In laboribus comedes ex eâ cunctis diebus vitæ tuæ. Spinas & tribulos germinabit tibi, & comedes herbam terræ. In sudore vultûs tui vescêris pane, donec revertaris in terram de quâ sumptus es, quia pulvis es, & in pulverem revertêris. Je suis surpris que M. R. ne rende pas la société responsable de notre mort. Si les bêtes ne mouroient pas, il n'y auroit pas manqué.

A Eve même, & fur-tout à Eve Dieu a dit : *multiplicabo ærumnas tuas, & conceptus tuos. In dolore paries filios, & sub viri poteſtate eris, & ipſe dominabitur tuî, &c.* Il ſemble que Dieu a craint qu'on n'attribuât à d'autres qu'à lui la condamnation de l'homme, de la femme & de la ſociété au travail, à la ſervitude, à la miſere, à la douleur, à la mort. Encore eſt-il vrai que l'homme a droit de s'en prendre à lui-même de ſa condamnation, à ſa révolte, à ſon péché. Ce qui n'en juſtifie pas davantage M. R. qui ne dit mot de Dieu ni du péché, & ne s'en prend qu'à la ſociété qui eſt un bien, puiſque ſelon Dieu, *non eſt bonum hominem eſſe ſolum.* Je ſuis, M. votre, &c.

LETTRE XXIII.

MONSIEUR R. ébranle, ſape, nous fait perdre de vue tous les bons principes. Pour le moins eſt-il ingrat envers la France, qui le nourrit & le fait & le laiſſe au moins vivre & végéter, écrire même & gâter ſon papier. Ramenons-le

à l'a. b. c. des ſentimens. Quelle eſt donc la miſere, la ſervitude & le travail à quoi la ſociété Françoiſe réduit M. R.? Eſt-ce que la ſociété, la nôtre, comme toute autre, ne nous délivre pas & tous ceux qui nous font l'honneur de vivre avec nous, de nos miſeres communes?

Elle nous donne des laboureurs, des moiſſonneurs, des meuniers, des boulangers, & nous avons du pain en étendant la main : car elle nous donne auſſi de l'argent pour en acheter. Elle nous donne des tailleurs qui nous habillent, des cordonniers qui nous chauſſent, des marchands de toutes ſortes, des médecins, des hôpitaux des prêtres qui nous baptiſent, nous prêchent, nous abſolvent, nous enterrent, & nous menent en paradis comme par la main.

Toute la ſociété travaille pour chaque individu. Chaque métier & chaque art demande trente mains, trente arts & métiers, pour nous faciliter le moindre de nos beſoins. Une épingle paſſe par trente mains, par trente laboratoires, avant que d'être une épingle, dont on en a cent pour un ou deux ſous. Et les Sauvages

de M. R. en ont-ils moins de travail, de ſervitude & de miſere, pour avoir moins de ſociété? Ils en ont bien davantage, puiſqu'ils ont toutes celles dont nous délivre la ſociété. Un ſimple petit miroir de deux liards pour nous, eſt pour eux un bijou, qui leur coûte bien des peaux de caſtor, au profit de notre ſociété.

Eſt-ce vivre, pour un homme quelconque, que de ne vivre que de glands & de racines, de méchantes herbes, que de ſe repaître de chair humaine, que de n'avoir pas une miſérable couverture au milieu des frimats & des horreurs du Groënland & du Canada, que de n'avoir que de l'eau ſalée à boire, comme les Eſquimaux, que de n'avoir ni foi, ni loi, ni religion, ni mœurs, ni inſtructions, ni connoiſſances, ni ſciences, ni arts, ni hôpitaux, ni colleges; ni précepteurs, ni défenſeurs, ni princes, ni magiſtrats?

Mais on eſt libre, dit M. R. & encore ne l'eſt-on pas. La liberté n'eſt que de choix entre le bien & le mal. Le Sauvage quand il pleut, n'eſt libre que de ſe mouiller, n'étant pas libre de ſe mettre à couvert. Il n'eſt pas libre : il eſt forcé de

fouffrir mille fortes de maux, la faim, la foif, la nudité, mille efpeces de maladies. La fociété ne nous ôte aucune liberté honnête & utile, en nous forçant affez doucement, d'être honnêtes-gens, bons citoyens, bons chrétiens : & comme elle y oblige tout le monde, encore lui fommes-nous redevables d'y forcer autour de nous cent mille hommes, qui fans cela, pourroient à chaque inftant nous moleſter beaucoup dans notre propre perfonne, dans nos biens, dans tout notre bien-être.

M. R. attribue à la fociété les *guerres nationales, les batailles, les meurtres, les repréfailles, qui font frémir la nature*, &c. Eft-ce que les Sauvages n'ont pas des guerres, des batailles, des meurtres, des repréfailles, d'autant plus faifant frémir la nature, que les nôtres font contre la vie civile, la religion, les devoirs furnaturels, & celles des Sauvages, toujours directement contre la nature feule ? Les guerres & les batailles des Sauvages font bien pires que les nôtres. Les nôtres peuvent être contre l'humanité en général : les leurs contre les hommes en détail, & d'homme à homme.

Quand la France eſt en guerre contre l'Europe entiere, que ſa jalouſie réunit contre nous, il part de ce royaume tous les ans dix ou vingt mille hommes de recrue, dont dans une campagne il peut en périr la moitié. Mais le gros de la France, le corps de la nation n'en eſt comme point offenſé, & la moitié de ce qui y périt, auroit pu périr ſans cela. Qu'une nation ſauvage ſoit en guerre, c'eſt la guerre de toute la nation; les femmes y menent leurs enfans à la ſuite des hommes. Leurs batailles ne ſont que de deux ou trois cents hommes : mais c'eſt toute la nation qui y périt.

Depuis douze cents ans, que la France comme royaume fait la guerre en France, en Flandre, en Allemagne, en Italie, à Conſtantinople, à Jéruſalem, à Damiette, à Tripoli, en Eſpagne, &c. la France eſt à-peu-près aujourd'hui ce qu'elle étoit au tems de Clovis; au lieu que toutes les nations Sauvages de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, &c. ſe ſont comme toutes détruites, y en ayant pluſieurs dont il ne reſte plus de veſtige.

Les guerres ſont un mal de la nature

corrompue, corrompue par le péché, non par la société réparée, même par la société chétienne en Jésus-Christ ; car l'Eglise n'est qu'une société, une assemblée des fideles. Nos guerres se font en regle & ne vont jamais à la destruction d'une nation entiere, ni à moitié. Les guerres des Sauvages sont des fureurs, des trahisons, des guet-à-pens, des assassinats, des duels, ai-je dit d'homme à homme. Nos guerres respectent l'humanité : à Fontenoy, Anglois & François s'invitoient le chapeau à la main à tirer les premiers : aucun ne vouloit commencer. Un ennemi désarmé n'est plus notre ennemi.

Or c'est-là que commence la guerre des Sauvages : un ennemi sans armes, excite toute leur fureur. Ils le saisissent, le garrotent jusqu'à lui ôter la respiration. Ils lui arrachent la chevelure, cernant la peau du crâne tout autour, pour lever tous les cheveux à la fois, ce qui est un grand trophée pour eux. Ce n'est encore rien: on le promene dans tous les villages, hameaux & cabanes, où jusqu'aux femmes & enfans chacun a droit de lui arracher un ongle, couper un doigt du pied, de

la main, de l'aſſommer de coups. Ainſi mutilé, on le grille, on le rôtit, on le mange piece à piece & en détail.

Le comble des horreurs ! on le fait chanter, & il chante, tandis qu'il a le pied ou la main dans le feu. Le beau eſt même en cet état de ſe moquer de ſes bourreaux, de les exciter, de leur dire que ſi on les tenoit, on leur feroit pis. On chante, on rit, on fume une pipe. Le premier venu, un enfant, une femme approche du patient, lui coupe un doigt, le met dans la pipe, & le patient rit & fume ſon doigt, fût-ce même ſon œil, dont il trouve le parfum délicieux. Oh ! pour le coup, voilà le Sauvage bête brute, dont M. R. envie la noble liberté ! Je croirois offenſer Dieu, ſi j'ajoutois que je la lui ſouhaite. Dieu m'en préſerve.

Il eſt vrai que ſi on vouloit punir M. R. de tant d'excès contre l'humanité, la raiſon & le bon ſens, ſans parler de la divinité, de la grace & de la foi, on n'auroit qu'à le prendre au mot, & le tranſporter au milieu des Sauvages, nud, libre, gai & content. Mais ce n'eſt pas moi qui ai imaginé cela : au contraire, s'il étoit

là, j'irois moi ou mes freres pour l'en retirer & le convertir à Dieu & à la raison. Je suis M. votre très, &c.

LETTRE XXIV.

MONSIEUR R. avance un principe dangereux, qui est que le droit de conquête ne peut jamais fonder un véritable droit, & que les peuples conquis sont à perpétuité armés de droit contre leurs conquérans, à moins que ces peuples conquis ou la *nation remise en pleine liberté, ne choisisse volontairement son vainqueur pour son chef.* D'abord il y a des conquêtes de droit par elles-mêmes; en second lieu, la plupart des conquêtes ne se font pas sur les nations, mais sur leurs souverains, n'y ayant qu'eux qui ayent droit de réclamer à la tête de leurs nations, comme serviteurs & soldats.

Il y a ici un sophisme que font tous ceux qui critiquent les gouvernemens en regle, sur-tout les monarchies & même les républiques. Je suis surpris que bien

d'habiles gens qui ont défendu ces gouvernemens, n'ayent jamais bien démêlé ce sophisme. Les prétendus esprits libres, forts & républicains, soi-disants philosophes, supposent toujours qu'une nation comme nation, une multitude de gens de même nom, ont sur eux-mêmes un droit de gouvernement.

Tout leur droit de gouvernement n'est que passif. Une multitude n'a droit que d'être gouvernée, & non de se gouverner. Chacun au plus n'auroit droit que de se gouverner lui-même : droit nul & dangereux dans une société. Il est moralement impossible qu'une multitude se gouverne elle-même. Alors il est vrai que s'il n'y a pas de chef naturel, la nation, sans autre droit que d'être gouvernée, est forcée de se former en république ou en monarchie, en déférant le gouvernement à plusieurs ou à un seul. Et encore, faut-il toujours un seul chef de magistrature, de sénat ou de république, un dictateur, un doge, un stathouder, tant la multitude a peu le droit de se gouverner, si ce n'est en servant fidellement celui qui a d'ailleurs le droit de la gouverner.

A remonter aux idées philosophiques, métaphysiques, morales, théologiques même des choses, on ne trouvera jamais dans une multitude en société qu'un besoin d'être gouvernée. Ce besoin qui lui est propre, peut fonder le droit de celui qui la gouverne, mais non le sien, si ce n'est passivement comme j'ai dit. Essentiellement, une multitude qui se gouverne, porte l'idée d'un mauvais gouvernement, d'un non gouvernement. Où est donc son droit ? Il est dans celui qui est suscité ou que Dieu suscite pour en user, fût-ce un conquérant, pourvu qu'il soit légitime.

Mais s'il n'est pas légitime d'abord, le tems peut le légitimer, quoi qu'en dise M. R. Il y a, & il est bon qu'il y ait un tems de prescription, où la possession fasse le droit devant Dieu & devant les hommes. Le principe de M. R. est une semence de révolte & de guerre éternelle. Une nation, sur-tout si elle est grande, n'a jamais droit de déposséder un possesseur, si ce n'est à la suite d'un autre reconnu légitime, ou plus légitime possesseur.

Je dis qu'une nation, plus elle eſt grande plus elle a droit, c'eſt-à-dire, beſoin d'être gouvernée, & moins elle a droit de gouverner. On en voit la raiſon, & je ne ſais pas ſi cette raiſon n'exclut pas la république du vrai droit d'être un bon gouvernement. Qui dit la république, dit choſe publique : & je doute que ce qui s'appelle public, ſoit un bon gouverneur. L'idée du bon gouverneur me paroît être celle d'une vraie monarchie ; auſſi n'y a-t-il qu'un Dieu & qu'une Providence, modele de tout bon gouvernement.

Chacun a ſes raiſons, mais M. R. n'en a point pour dire qu'un droit de conquête ſoit un droit éternellement litigieux. Cet Auteur qui devine à ſa fantaiſie l'origine de toutes choſes, dit que le premier *gouvernement naiſſant, n'eut point d'abord une forme conſtante & réguliere.* D'où le ſait-il ? De ſa raiſon que voici. *Le défaut de philoſophie & d'expérience ne laiſſoit*, dit-il, *appercevoir que les inconvéniens préſens*, &c. Il s'agit bien de philoſophie & d'expérience phyſique ?

Voilà la manie de nos grands philoſophes, phyſiciens à expérience depuis

Newton, de vouloir mettre la main au gouvernement, & y dire leur mot, comme si dans la physique même, leur mot étoit autre chose qu'une simple hypothese, variable au gré de tous les grands parleurs. Tout cet endroit est plein de maximes séditieuses, & d'autant de sophismes.

L'Auteur cite Pline, disant à Trajan: *Si nous avons un Prince, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un Maître.* Voilà le vaudeville, l'épigramme, le coup de langue, le bel esprit qui nous affolle. Pline étoit trop adulateur, pour ne pas joindre le titre de *Maître*, à celui de *Prince*, dans un panégyrique fait en face d'un Empereur, à qui sur toutes choses il vouloit plaire, au prix de toute sa liberté & de toute celle de sa patrie. Trajan eût-il été le tyran des Romains, comme il l'étoit des chrétiens; encore Pline l'eût-il reconnu pour maître, sous les noms de prince, de pere & de tout ce qu'il y a de plus honnête & de plus doux. M. R. joue sur les mots quand il veut. Tout son discours n'est qu'un jeu de mots, pour éluder celui de l'*inégalité* des conditions qui n'est pas un jeu pour lui.

Tout le raiſonnement de M. R. va ici à abſoudre les peuples du ſerment de fidélité toutes les fois qu'ils croiront que leur Prince ne les gouverne pas ſelon les loix, c'eſt-à-dire, à leur fantaiſie. Car, ſelon lui, les loix ſont à la fantaiſie du peuple, & il a ſeul tout le droit de légiſlation, ſous prétexte qu'à l'origine de tout c'eſt lui qui s'eſt donné un légiſlateur. Mais s'il ſe l'eſt donné, s'il lui a conféré la légiſlation, il ne l'a donc plus lui-même, non plus qu'un donateur a droit ſur la terre dont il a donné à un autre le domaine abſolu. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XXV.

C'EST la liberté, ſa chere liberté ſauvage, qui eſt le grand vœu & le grand cri de guerre de M. R. il s'entend en ſophiſmes, c'eſt-à-dire, à les faire : mais il dit, & cela même en eſt un, *que les politiques font ſur l'amour de la liberté les mêmes ſophiſmes que les philoſophes ont fait ſur l'état de nature.* Et voilà M. R. qui en fait plus que les philoſophes & les poli-

tiques ; il pouvoit ajouter les théologiens, qui sont les seuls compétens pour nous dire ce que c'est que l'état de nature en opposition avec l'état de grace, qui est bien surement de leur ressort.

Qui n'entend qu'une partie, est bien surement un juge incompétent. Les prétendus philosophes, purs physiciens tels que l'est & prétend l'être M. R. n'entendent au plus que la nature pour la connoître en elle-même ; & encore, encore l'entendent-ils ? au lieu que les théologiens tout aussi naturalistes que les physiciens, & pourquoi non ? sont au-dessus d'eux moralistes & docteurs de la grace. Selon Cicéron même la philosophie est *rerum divinarum & humanarum cognitio*, & *divinarum* sans doute avant *humanarum*. Depuis Descartes il est vrai que nos philosophes disent : *Je suis philosophe & ne suis pas théologien.* Ils ne sont donc ni l'un ni l'autre, ne pouvant être l'un sans l'autre. Mais je ne suis ici que moraliste en opposition à M. R. qui n'est que physicien soi-disant.

M. R. sans indiquer aucun des sophismes dont il accuse les politiques mêmes

&

& les philoſophes ſans preuves ni demie, dit que ces Meſſieurs à qui il en veut de ſa pleine autorité, *par les choſes qu'ils voyent, jugent des choſes très-différentes qu'ils n'ont pas vues.* M. R. a-t-il vu d'état de pure nature, de *ſauvage originaire*, d'*homme ſans ſociété?* A-t-il vu inventer les langues par un tremblement de terre qui d'un continent a fait une iſle, comme d'un coup de canon, le *ratio ultima* de M. R. non roi pourtant.

On croiroit en vérité que M. R. raiſonne ou parle au haſard, & que c'eſt ſa plume & non lui qui écrit. Il ignore les maximes les plus communes de la logique, de la rhétorique, de toute méthode & de tout art de chercher la vérité & de bien parler. Ce qu'il blâme là eſt la premiere regle du bon ſens, de la raiſon comme de la foi. Car St. Paul blâme les philoſophes de n'avoir pas reconnu un Dieu inviſible par les choſes viſibles qui ſont ſon ouvrage, & Deſcartes nous apprend très-bien à paſſer du connu à l'inconnu.

Et comment inventer en aucun genre, ſi par les choſes qu'on voit on ne vient

pas à imaginer ce qu'on ne voit pas? Selon M. R. il est faux que de soi l'homme aspire à la servitude comme le prétendent les philosophes & les politiques. Eh! mon Dieu, sans tant d'abstractions métaphysiques & de bel-esprit, nous voyons de nos yeux, & nous entendons de nos oreilles, & le bon sens nous le dit que les trois quarts & demi des hommes cherchent des conditions de valet même, de client, de sujet pour avoir du pain & vivre en société ou vivre tout court.

On y est bien forcé d'aspirer à la servitude; & il est si vrai que *servire Deo regnare est*, que dans le monde même un simple laquais est tout fier de la livrée qu'il porte, & parle souvent plus en maître que son maître même. Et dans un état même d'abstraction & de bel-esprit un peu sensé, la plupart des hommes seroient très-embarrassés de la liberté à laquelle ils n'aspirent que parce qu'ils en ont encore trop. Je citerois tel peuple de l'Europe, qui vivroit plus libre & moins sujet à des révolutions de servitude, s'il arrivoit enfin, comme il peut arriver, que ses vrais maîtres le devinssent un peu plus, & tout-à-fait.

Point d'esclavage plus grand & plus tyrannique, que celui d'une trop grande liberté. Les vrais esclaves chez les Romains & ailleurs, quand ils avoient le bonheur de rencontrer des maîtres doux & humains, étoient plus maîtres, plus contens au moins qu'eux. La liberté à laquelle aspire M. R. est le regne des passions & des caprices, & par conséquent de l'esclavage de l'esprit & du cœur, qui est le plus terrible, & le seul vrai esclavage.

M. R. en veut fort au despotisme : je ne le contredirai pas, si ce n'est dans les mauvaises & fausses attributions & applications qu'il en fait aux Gouvernemens les plus légitimes, les plus honnêtes, les plus doux. Mais lui personnellement & *ad hominem*, je le trouverois fort heureux d'avoir un maître immédiat, qui le contînt despotiquement dans les bornes de l'honnête liberté d'écrire avec décence, honneur, religion & bon sens. Un frénétique est-il heureux d'avoir la liberté de se tuer & de tuer quelqu'un ?

M. R. a entrevu mes objections ou mes réponses. Il convient que les peuples ac-

coutumés à la ſervitude en ſupportent tranquillement le joug, comme un cheval dreſſé ſe laiſſe brider & mener où l'on veut. Mais ce n'eſt pas par-là qu'il en faut juger, dit-il, quoique ce ſoit là l'état ordinaire de tous les hommes de toutes les nations. Et par où veut-il juger des hommes, ſi ce n'eſt par les hommes, & d'un Etat ſi ce n'eſt par les hommes mêmes de cet Etat? Le voici : il veut qu'on juge de la liberté par la révolte, & de l'honnête liberté par le libertinage.

M. R. dit : « Ce n'eſt donc pas par l'a» viliſſement des peuples aſſervis qu'il faut » juger des diſpoſitions naturelles de l'hom» me pour ou contre la ſervitude, mais » par les prodiges qu'ont faits tous les peu» ples libres pour ſe garantir de l'oppreſ» ſion », Le mot de *prodiges* dont ſe ſert ici M. R. le trahit, Il aime les choſes fortes, les cataſtrophes ; les révolutions, les excès de tout genre, comme les paradoxes en genre de littérature & les licences en fait de liberté. Défions-nous-en.

Pur ſophiſme de ſubſtituer le mot d'*oppreſſion* à celui de *ſervitude*, comme de ſubſtituer celui de *ſervitude* au terme de

fidélité ou d'*obéissance. Vir obèdiens loquetur victorias.* L'homme obéissant parlera victoires. M. R. n'aime pas celles-là. Il n'aime que les *prodiges* de la révolte la plus effrénée. Les Athéniens sont le peuple que cet amour de liberté vague & capricieuse, a le plus souvent révoltés contre leur république & leur liberté même. Les Spartiates gouvernés par un Roi, & même par deux, ne se sont presque jamais révolté. Je suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRE XXVI.

A bien prendre les choses, Monsieur, ce n'est le plus souvent que dans les républiques trop libres, trop démocratiques, comme chez les Athéniens, qu'on trouve des tyrans, des oppresseurs, des despotes au moins. Il est facile d'usurper une autorité vague, & qui flotte dans plusieurs têtes & dans plusieurs mains. Il s'y en trouve toujours quelqu'une, qui tire tout à elle & s'empare de tout. Un Monarque n'a point de complices ni de rivaux qui lui aident, ou qui l'aiguillonnent à avoir

plus d'autorité qu'il n'en a, l'ayant toute au gré de son ambition, s'il est ambitieux.

Non, il n'est pas tenté de l'être. Il ne peut l'être que de jouir en paix de toute l'autorité qu'il a. Il a intérêt de bien gouverner & de laisser jouir son peuple de l'honnête liberté qu'une autorité légitime laisse toujours aux sujets fideles & soumis. Les *prodiges* que vante M. R. ne sont jamais que des coups de main, par où une populace mutinée favorise un oppresseur secret ou qui veut le devenir, contre celui qui ne l'est souvent qu'en imagination.

L'homme & les hommes sur-tout sont faits pour être gouvernés. Une nation, un Etat ne représente jamais qu'une famille, dont le pere commun est le chef naturel, toujours représenté par le prince, roi, doge, stathouder quelconque, soit héréditaire, soit électif selon l'usage dont le tems les a mis en possession. C'est un des malheurs auxquels la nature humaine est exposée, que quelqu'un de ces maîtres gouverneurs s'en acquitte mal, qu'il soit mal-habile, inappliqué, méchant même. Cela est fâcheux, comme il est fâcheux d'être malade, de mourir, de souffrir. A cela, je ne vois que la patience.

M. R. n'y voit que la révolte, le coup de main, le bouleversement de l'Etat. C'est-là ce qu'il traite de *prodige*, & où il autorise les fanatiques les plus furieux, qui sous mille prétextes peuvent à tout propos réclamer *per fas & nefas*, leur prétendue liberté, soit de mœurs, soit de fortune. Le plus communément ce ne sont en effet que du prétexte & du fanatisme; & pour un Prince tyran qui se trouve en cinq ou six siecles, il se trouve de siecle en siecle des sujets fanatiques & des révoltés.

C'est l'esprit particulier, prétendu philosophe, que M. R. prêche ici en fait de gouvernement & de tout, comme dans sa religion calviniste & républicaine. Il est remarquable que depuis douze cents ans que la France a pris sa consistance d'Etat royal & monarchique, il ne se soit pas trouvé un Prince cruel ni méchant, la plupart ayant été même spécialement bons, religieux & dignes fils aînés de l'Eglise; au lieu qu'il s'y est trouvé & retrouvé cent fois des peuples Albigeois, calvinistes, ligueurs, assassins des meilleurs de nos Rois, par ce principe exécrable des

peuples toujours conſervateurs de leur liberté, de leur droit de légiſlation, & *toujours armés*, ſelon M. R. *contre leurs conquérans.*

Encore, la liberté à laquelle aſpire M. R. n'étant qu'une liberté animale, ne mérite pas qu'un oiſeau même en cage ſe révolte & rompe les barreaux de ſa grille, pour ſe la procurer. Je défie cet Auteur de trouver chez les juriſconſultes, les théologiens, les moraliſtes, les philoſophes, ſi ce n'eſt phyſiciens, matérialiſtes, une raiſon autre que de mécanique, qui autoriſe les hommes à ſe mettre ou remettre en poſſeſſion d'une liberté idéale, où on ne vit que de gland & d'herbe, pêle-mêle avec les animaux, ſans aucune loi, devoir, ni ſentiment de ſociété, de filiation, de paternité, d'humanité en un mot.

M. R. part toujours de ce principe purement matérialiſte, qu'un corps, aſtre ou pierre qui ſe meut en courbe autour d'un autre aſtre ou d'une main adroite, c'eſt-à-dire, tend à s'échapper par la tangente en ligne droite. Et encore, ſi ce principe qui n'eſt qu'une tendance plutôt qu'un droit, avoit lieu dans le phyſique même,

il en résulteroit la ruine de l'univers, retombant tout de suite par-là dans la confusion, dans la discorde des élémens, dans le cahos primitif & *originaire*, si l'on veut, tel qu'il pouvoit être avant que Dieu dît: *fiat lux & fiat firmamentum.*

C'est la société subordonnée des esprits, des cœurs, des corps mêmes, qui fait la lumiere & le firmament de cet univers, physique autant que moral & théologique. Dans l'ordre même des astres & des planetes, il y a toujours un soleil ou une planete principale, qui donne la loi à tout son tourbillon, malgré la tendance qu'elles ont toutes à devenir la principale, ou à s'en écarter. C'est dommage que M. R. soit physicien jusques-là exclusivement. Il y a gens qu'il seroit mieux qu'ils ignorassent tout, excepté leur catéchisme. Un demi-savant ne prêche jamais que l'ignorance.

Quelqu'un dans ce moment me suggere le passage qui vient ici fort à propos. *Et homo cùm in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, & similis factus est illis.* Je ne voulois pas en faire l'application. On me force de dire au moins que M. R. l'a faite lui-même, & de voir

qu'ici il va la faire. C'en seroit trop dans une même lettre. Je suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRE XXVII.

MONSIEUR R. la liberté que vous prêchez, n'est pas même celle dont on jouit à Geneve, en Hollande, ni dans aucune République légitime, c'est-à-dire, légitimée par le tems de sa possession, qui a prescrit contre ses premiers Souverains. Quoique vous en disiez, vous dites encore mieux, lorsque vous nous laissez sous-entendre que vous n'avez pas pu vous accommoder de la liberté actuelle de votre patrie, & que celle même dont vous jouissez en France avec nous & plus que nous, qui ne nous y donnons pas toutes ces licences, est la plus grande que vous ayez pu trouver dans l'univers, vous qui avant que de naître, auriez choisi Geneve, & qui vous obstinez de choisir Paris, sans doute pour nous importuner mieux de votre amitié mélancolique & atrabilaire, tant vous nous aimez jusqu'à la fureur.

* Vous ne prêchez pas même la liberté des Sauvages, qui ne laissent pas de vivre en une assez bonne société de nation, de paternité au moins, de maternité, de filiation & de fraternité. Non, non, vous ne voulez que du pêle-mêle avec les animaux, & je n'oserois dire jusqu'à quel point vous le voulez, traitant d'avilissement tout ce qui n'est pas selon la pure nature, nature purement physique & corrompue, que vous traitez pourtant de perfection & même d'innocence. Je crois que si vous vous étiez trouvé à la place du grand Nabuchodonozor, réduit à brouter avec les bêtes, vous n'auriez comme lui levé les yeux au Ciel, que pour le remercier de vous avoir ennobli; au lieu qu'il le remercia de l'avoir humilié, en le priant de l'en relever, comme il arriva par la bonté de Dieu.

Vous en jugez encore ici, en nous blâmant de n'en pas juger de même, par des animaux, dites-vous, « nés libres & » abhorrans la captivité, que vous voyez » se casser la tête contre les barreaux de » leur prison, par des multitudes de Sau» vages tout nuds ». Ce sont toujours vos

termes, vos phrases, vos sentimens, votre philosophie; oui « tout nuds, qui méprisent les voluptés européennes & bravent la faim, le feu, le fer & la mort, pour ne conserver que leur indépendance ».

Pour le moins, cette fois-là, mon cher M. R. image de Dieu que vous êtes, image d'homme au moins, vous conviendrez que cette liberté de se casser la tête & de se noyer dans l'eau ou se martyriser dans le feu, est bêtise pure, folie, fureur, de mourir pour ne pas mourir, *ne moriare mori*, & de se rendre l'esclave du démon en enfer, pour ne l'être pas de quelque honnête homme, fût-il tyran, dans un beau & bon pays comme est la France, par exemple.

En vérité je n'ai jamais compris les Grecs mêmes, les Athéniens, beaucoup moins vous comprends-je, M. R. de nous vanter une liberté qu'on ne peut recouvrer qu'en se faisant bien du mal, en périssant même & en devenant l'esclave de cette prétendue liberté. Définissez-nous donc au moins une bonne fois cette liberté après laquelle vous courez. Où est-elle?

En quoi consiste-t-elle ? Faites - nous voir un Etat, un pays, un séjour où on la trouve ? Vous nous faites voir des enragés, des furieux qui s'estropient, se tuent, se tourmentent, se consument en desirs, en faux frais, sans jamais pouvoir y arriver. C'est un enfer où il est vrai que les damnés se tourmentent à courir après le paradis dans le feu qui les en brûle d'autant mieux.

Quelle folie! Quelle fureur ! Enfin, enfin à la page 108 vous osez attaquer à visage découvert l'*autorité paternelle* que vous traitez de *despotisme* & d'*esprit féroce*. Mais voilà ce que je veux bien faire observer à vos lecteurs & aux lecteurs de tous les auteurs qui depuis un tems crient en France contre le *despotisme ;* car M. R. n'est pas le seul, mais il est heureusement le moins précautionné de tous ceux qui calomnient les gouvernemens les plus paternels & les plus légitimes.

Ils en veulent tous sous main, mais M. R. en veut ouvertement à l'autorité la plus paternelle, lorsqu'ils font semblant de n'en vouloir qu'au despotisme des Turcs ou des tyrans. Sur quoi je suis bien aise

de prendre l'occafion d'obferver que, lorfque Cromwel voulut bouleverfer l'Angleterre, y détruire la monarchie & y extirper tout refte de religion catholique, il fit du defpotifme un cri de guerre qui gagna tous les efprits, tous les cœurs, & arma tous les bras contre le Roi le moins defpote, le moins féroce, le plus doux, le plus paternel que l'Angleterre ait peut-être jamais eu.

M. R. grand légiflateur à la façon du peuple dont il maintient la légiflation & la révolte, dit *qu'au lieu de dire que la fociété civile dérive du pouvoir paternel, il falloit dire au contraire que c'eft d'elle que ce pouvoir tire fa principale force.* Lorfqu'une étincelle de vérité fe mêle au difcours de M. R. encore trouve-t-il le moyen de l'éteindre, & de la convertir en fumée, capable de nous aveugler, après l'avoir aveuglé lui-même. Comment feroit-il philofophe avec le peu de précifion & de jufteffe, de rhétorique même & de grammaire qui regne dans fon difcours?

Jamais en morale on n'a dit, *que la fociété civile dérive du pouvoir paternel.* Ce n'eft tout au plus qu'en phyfique, qu'on

pourroit dire honnêtement que la physique de la société civile, le nombre & la génération des enfans, suppôts de la société, dérive du pouvoir physique & de la faculté générative, &c. C'est le gouvernement de la société qui dérive du pouvoir paternel.

Le raisonnement de M. R. n'est ici qu'un grand & pur sophisme, pour établir un principe évidemment faux. Il confond la société avec le pere de la société, & veut tirer de celle-ci le droit de celui-là, au lieu de tirer de celui-là le droit de celle-ci. Mais le droit de la société, ne peut par-là même être, comme j'ai dit, qu'un droit d'être gouvernée, & le droit actif du gouvernement ne peut jamais résider que dans le chef, pere physique & créateur de la société & de tous ses droits.

M. R. veut en termes très-équivalemment formels, que le pere tire de ses enfans le droit de paternité, le droit d'être pere, au lieu qu'il est physiquement même évident que c'est du pere que les enfans tirent le droit d'être enfans. C'est comme si on vouloit dire que le droit du gouverneur vient du gouvernement, au lieu

de dire que le gouvernement vient du gouverneur.

Le vrai fait eſt que le pere, le chef, le gouverneur ſont tous antérieurs aux enfans, aux ſujets, à la ſociété, & qu'il y a bien du mauvais raiſonnement à dériver la fontaine du ruiſſeau, au lieu de dériver le ruiſſeau de la fontaine. C'eſt éternellement le ſophiſme de M. R. Je ſuis M. votre très, &c.

LETTRE XXVIII.

MONSIEUR, le pouvoir paternel exiſte évidemment avant le *pouvoir*, c'eſt-à-dire, le *devoir* filial. Car ce n'eſt que devoir dans ceux-ci, & ce n'eſt que pouvoir dans le pere & la mere ne faiſant qu'un; & cette unité-là, même de la ſociété la plus primitive qu'il puiſſe y avoir hors de Dieu, eſt évidemment le modele, la regle & le principe effectif de toute la ſociété filialement paternelle.

Le ſophiſme de M. R. eſt de nous repréſenter le pouvoir du pere & de la mere comme nul avant qu'il y ait des

enfans. Or il n'est pas nul alors. Il est même alors dans toute sa force, puisqu'il est dans sa cause. Le pouvoir du pere & de la mere sur les enfans qu'ils n'ont pas, est d'autant plus grand, que c'est un pouvoir effectif, le pouvoir de les faire. Quand ils existent, le pouvoir paternel est diminué en quelque sorte d'autant par leur existence désormais indépendante du pere & de la mere.

En rigueur cependant il n'est point diminué, & n'en est que plus explicite & plus actif, leur conservation étant toujours une sorte de reproduction & de création. Et voilà le droit paternel dans toute sa force & dans tout son exercice. Il faut tant de tems avant que des enfans soient des hommes faits & des gouverneurs ! & cette société naissante ou renaissante est bien éloignée de ratifier le droit de gouvernement & de législation, que M. R. veut lui donner sur la société paternelle & maternelle, ou paternelle tout court, que M. R. a l'imprudence de vouloir en dériver.

L'imprudence en est complete, & contre tout droit de nature, physique autant

que moral dans M. R. qui va jusqu'à un certain âge où les enfans n'ont plus besoin de leurs peres ; *ils leur doivent du respect non l'obéissance.* M. R. va-t-il prêcher la désobéissance des enfans à leurs parens ? C'est un terrible homme que M. R. il empoisonne & corrompt tout, la nature même la plus saine comme la plus corrompue, en traitant celle-ci d'innocente, & celle-là de corrompue.

Qu'est-ce donc que le respect filial si ce n'est de l'obéissance ? Dans l'Evangile J. C. réprouve formellement tout respect rendu aux parens par les enfans, lorsqu'il se borne à de simples honneurs de cérémonie & de formalité, & ne va pas jusqu'aux services les plus effectifs, à la déférence, à l'obéissance. Il est singulier que M. R. borne l'obéissance des enfans au besoin qu'ils ont de leurs parens, de maniere que dès qu'ils n'ont plus besoin d'eux, ils ne doivent plus leur obéir en rien.

Mais si dans la premiere enfance ils doivent l'obéissance à leurs parens dans les seules choses sans doute qui concernent leurs besoins ; quoi ! ne leur en doivent-ils point par reconnoissance dans les besoins

que les parens peuvent avoir d'eux, de leurs services ? Ordinairement là où finissent les besoins des enfans commencent ceux des parens ; & si à cause de ceux-là les enfans doivent obéir aux parens ; à plus forte raison le doivent-ils lorsque les parens en ont besoin. Selon M. R. un enfant doit obéir à son pere pour aller prendre le pain que son pere lui donne : mais si le pere demandoit d'aller prendre ce pain & de le lui apporter à lui-même, l'enfant ne seroit point obligé de lui obéir. M. R. a beau vanter M. son pere ; je ne serois pas surpris d'apprendre, qu'en partant, il y a quinze ou vingt ans, de Geneve, pour venir en France philosopher, il eût laissé sans pain & sans ressource pour en gagner, le bon homme, qui au lieu de lui apprendre & de faire lui-même son métier, lui a appris à philosopher de la sorte, d'après Plutarque, Tacite ou Grotius, qui pourroient encore l'en désavouer.

Dieu ayant spécialement attaché le droit d'une longue vie, à l'honneur effectif des enfans envers leurs parens, il faut croire que ce n'est pas pour exempter plus

long-tems les enfans du devoir d'obéissance envers leurs parens, qu'il leur promet cette longue vie.

Pour moi je crois éternel ce droit d'obéissance respectueuse & effective, comme l'obéissance des peres est un droit éternel de leur part envers Dieu, le pere des peres.

Mais par malheur il faut raisonner aussi, car c'est-là que s'embrouille constamment M. R. La multitude des peres particuliers qui forment une grande société, une nation, est un labyrinthe d'où ce fameux philosophe ne peut se démêler. Il y a les peres communs & les peres particuliers. Il n'est pas douteux qu'en général il ne faille obéir à tous, au pere, au grand-pere, à l'ayeul, &c. & en même tems aux peres, grands-peres & ayeux, c'est-à-dire, aux magistrats, gouverneurs, princes, rois de toute la société nationale des sociétés. Et alors il est vrai que le pere général dispense quelquefois de l'obéissance aux peres particuliers, qui sont même censés obéis dans les choses où ils doivent obéir eux-mêmes aux peres communs, & y diriger l'obéissance personnelle que leur doivent leurs enfans.

Le pere de la patrie doit en tout tems être obéi préférablement aux peres des patriotes, parce qu'enfin c'eſt le pere des peres & des enfans. M. R. ne balance pas à changer le pouvoir paternel en deſpotiſme qu'il traite même bientôt de tyrannie, pour peu qu'il ſoit pouſſé au-delà du beſoin des enfans. Encore M. R. ſe pique-t-il quelquefois d'un peu d'aviſement ou de raviſement.

Comme il ſent après coup que tout ce qu'il dit tombe à plomb ſur nos rois, les meilleurs rois qu'il y ait au monde, depuis au moins 1200 ans ; vîte, il a ſoin d'y mettre un palliatif qui ne corrige rien. Il convient même que ſon ſyſtême eſt odieux. Car il dit : « ce ſyſtême odieux » eſt bien éloigné d'être celui des ſages » & bons monarques, & ſur-tout des rois » de France ». Pour prouver cela il ne cite qu'un paſſage tiré d'un édit de Louis le grand, qu'on ſait bien n'être pas le meilleur de nos rois pour ceux de la religion de M. R., depuis la révocation ſur-tout de l'édit de Nantes.

Il inſiſte au reſte fort peu ou point du tout ſur l'édit cité, & tout de ſuite il y

reprend des forces pour revenir contre la monarchie qu'il confond avec le despotisme & la tyrannie, contre l'autorité, la société, l'humanité, toutes choses contre lesquelles il s'escrime, comme on dit, à bras raccourci, & avec d'autant plus de confiance qu'il croit par cette prémunition d'un passage unique sans preuve ni discussions, s'être mis à couvert contre la société, & l'autorité légitime, qu'il brave en face & sans aucun vrai ménagement. Je suis, M. votre, &c.

LETTRE XXIX.

Ce qu'il y a d'horrible, Monsieur, dans votre façon de systême sans façon, c'est que les peres auroient beau s'assujettir au pere commun de la société, vous combattez *pro aris & focis* en faveur des enfans rebelles qui naissent, selon vous, avec la pleine liberté de reclamer contre une servitude à laquelle leurs peres n'ont pu assujettir qu'eux-mêmes. M. R. soutient toutes choses contradictoires. Les enfans, selon lui, ont droit aux biens de leurs peres

au préjudice de ceux-ci, mais la servitude des peres envers le chef de la société, du prince, du magistrat, du roi, n'est point héréditaire, selon lui.

Voilà l'horreur contradictoire. Que le pere acquiere des biens, il acquiert pour ses enfans, ses héritiers de droit rigoureux. Que le pere se soumette au pere commun, au roi, les enfans ont droit de se révolter. Ils ne sont héritiers que du bien pécuniaire. Ils ne le sont pas de la servitude, car c'est ainsi que cela s'appelle chez le nouveau Lycurgue. Les fils des esclaves ne sont pas esclaves, selon lui. Le pere ne l'est que de ses enfans. Les enfans ne le sont que d'eux-mêmes; étant sans doute nés librement comme M. R. avant que de naître à Geneve.

M. R. ne laisse pas d'être conséquent. Les enfans naissent hommes originaires, bêtes brutes & pures machines, selon lui, sans devoirs, sans sentimens, mais non sans besoins. Or leurs besoins sont des droits, d'indépendance pour eux, de servitude pour tous les autres, peres, meres, rois, princes & magistrats. Si M. R. avoit assisté au contrat de la nature avec nous,

le jour que Dieu régla les droits respectifs, en disant : *fiat lux*, & le second jour qu'il les ratifia, en disant : *fiat firmamentum* ; il nous auroit donné sept soleils pour éclairer sept planetes, qui n'en auroient pas eu besoin étant soleils elles-mêmes sans besoin, dépendance ni servitude des unes ou des uns envers les autres. Car la société de toutes choses est un mal, & la liberté épicurienne seule est un bien au gré de M. R.

Je demande à cet oracle universel, si les enfans en héritant des biens, héritent aussi des fiefs, hommages, redevances, dettes, corvées dont ces biens sont chargés entre les mains des peres ? Eh mon Dieu ! c'est un *pléonasme décidé* de demander cela à M. R. Je sais mon Rousseau par cœur, chez lui tous les cas sont décidés. Le pere, selon lui, a été un sot de s'engager à payer ce tribut, cette dette, à cette servitude, à cet hommage. Le fils en est quitte par sa qualité de fils ; puisqu'il est quitte même de toute obéissance à son pere propre & particulier, & à plus forte raison au pere commun. Les enfans doivent respecter le testament de leur pere,

pere, mais non lui obéir, si ce n'est dans l'hérédité de leurs biens pécuniaires & physiques. Car c'est toujours du physique, si ce n'est de la physique chez M. R.

Enfin en propres termes M. R. nous dit d'un ton ici moqueur, ailleurs amer, que, » *les Jurisconsultes* qui ont gravement pro» noncé que l'enfant d'un esclave naîtroit » esclave, ont décidé en d'autres termes » qu'un homme ne naîtroit pas homme ». Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'absolument c'est M. R. qui a gravement prononcé dans tout son livre qu'un homme ne naissoit pas homme raisonnable, mais animal & sauvage, sans société, sans devoirs, & c.

Comme sans cesse M. R. répete, même en se contredisant, je suis bien obligé de le répéter en le contredisant. Il revient au contrat entre les souverains, c'est-à-dire, il en parle de plus en plus clair. Car il ne se répete que parce qu'il est timoré ou timide, du reste scrupuleux, n'osant d'abord dire tout ce qu'il pense, mais se reprochant bientôt de n'avoir pas tout dit.

Il dit donc tout net ici, que le sujet rentre dans tous les droits de sa liberté

ſauvage & animale, phyſique enfin, lorſque le roi, le prince, le magiſtrat, le pere commun quelconque, manque par des injuſtices ou des oppreſſions au prétendu contrat de la ſociété avec ſon chef. Ce contrat eſt une chimere, un titre de révolte; s'il y a ici un contrat, c'eſt avec Dieu. Les ſujets n'entrent dans ce contrat que comme ſujets; le contrat s'il y en a, eſt de Dieu au prince, & du prince à Dieu. Le prince promet de bien gouverner, au jugement de Dieu: le ſujet n'a que la ſoumiſſion, la patience & la priere en partage.

Il y auroit trop d'inconvéniens pour les ſujets même & pour la ſociété, qu'ils euſſent, qu'elle eût le jugement & la garantie d'un tel contrat. Toute multitude eſt *bellua multorum capitum*. Encore telle bête n'a point de tête que ſon chef, ſon prince, ſes magiſtrats ſoumis au prince, au chef unique, fût-il doge ou ſtathouder.

Le peuple, les ſujets, la ſociété, n'ont que des bras, & il ſeroit horrible que des bras euſſent droit de révolte contre la tête, dont ils ſont les exécuteurs, mais non les juges. Quand Dieu eut dit, *non eſt bonum hominem eſſe ſolum*, & qu'il lui donna Eve

avec tout ce qui s'ensuit : c'est-à-dire, des enfans & toute une société analogue, il ne les donna que comme *adjutorium simile sibi*, comme compagnes & compagnons, *mulier quam dedisti mihi sociam ;* mais jamais comme des têtes.

Car formellement dans l'endroit où St. Paul parle le plus ferme en jurisconsulte moraliste & théologien, il tranche toutes ces questions-là, en disant : *caput viri Christus, caput Christi Deus*, & tout de suite, *caput autem mulieris vir*, ce qui a fondé le proverbe de *la femme sans tête.* Car St. Paul n'en donne point d'autre que l'homme à la femme, & à toute la société qui en dérive.

Quand les Juifs voulurent un roi, encore eurent-ils la sagesse de le demander à Dieu & de le recevoir de sa main. Mais de quelque façon que le peuple reçoive, ou se donne un roi, un chef, c'est toujours Dieu qui le lui donne, & sur-tout qui donne à ce chef, à ce roi toute son autorité, puisque, *omnis potestas à Deo*, & qu'absolument le peuple n'a en effet d'autre autorité, d'autre droit que d'être gouverné.

C'est le peuple qui se donne un roi, un chef, sans consulter Dieu, qui est un usurpateur, puisqu'il donne une autorité qu'il n'a pas, & qui ne peut venir que de Dieu; le peuple n'a droit que de présenter. Dans la cause de la légitimité d'un Souverain, le peuple n'est que partie & témoin tout au plus, & ne peut donc être juge; il seroit juge dans sa propre cause. Je suis Monsieur, &c.

LETTRE XXX.

ETABLISSONS, Monsieur, l'état de la question. Je suppose d'un côté un roi tyran, cruel, usurpateur même & conquérant, si l'on veut: & d'un autre côté, un peuple armé pour le déposséder & s'en délivrer. Jusques-là, je ne vois qu'un grand procès & deux parties qui plaident. Au tribunal de qui, je le demande? or je n'y vois d'autre juge que Dieu.

Le sort des armes, la voie de fait n'est point une voie de droit. Dieu n'a jamais permis qu'on le consultât les armes à la main, tout Dieu des armées qu'il est; &

il permet souvent à l'injustice de prévaloir ; je n'y vois en un mot que la patience, la fidélité, la soumission & la priere. Mais le roi est cruel, me dit-on : mais le peuple est mutin, dirai-je à mon tour. Qu'on décide entre deux ? Mais qui est-ce encore une fois qui décidera ? Encore ne vois-je que le roi tranquille possesseur qui en ait l'autorité préalable, en attendant le jugement de Dieu, auquel on est bien obligé de s'en rapporter sur la plupart des événemens litigieux de cette vie, essentiellement équivoque & passagere.

La voie des armes & de fait ne peut être un jugement de droit ; il est trop à armes inégales. Dès qu'on en feroit l'affaire d'un coup de main, il est bien évident que le Prince coupable ou non coupable succomberoit toujours, n'ayant qu'un bras, & ayant tous les bras contre lui. Ce seroit tenter Dieu, & lui demander un miracle, que de mettre le droit d'un Prince en litige par la voie des armes.

M. R. lui-même traite de *prodiges* les coups de main par lesquels les peuples ont souvent réclamé leur liberté sur les

plus légitimes Souverains. Ces prodiges ne ſont ſurement pas des miracles, même de bravoure. Ce ſont même des lâchetés bien décidées, d'avoir triomphé d'un ſeul homme, par les fureurs de toute une nation armée contre lui.

Le plus ſouvent cependant dans ces ſortes de querelles, royales d'un côté, & nationales de l'autre; le roi lui-même, fût-il tyran, ayant ſes partiſans & ſon armée, il eſt bien évident que c'eſt alors la nation contre la nation, ce qui rend le prétendu droit national équivoque & le jugement quelconque qui en réſulte, encore plus litigieux.

Le roi n'eût-il que dix mille hommes armés pour lui, contre cent mille hommes purement nationaux, qui veulent le deſtituer, ces dix mille hommes ſont naturellement cenſés la plus noble & la plus ſaine partie, & devroient l'emporter au tribunal de Dieu & des hommes, d'autant plus que les cent mille hommes ont toujours à leur tête un chef de révolte, qui peut tout auſſi-bien être que le roi un tyran, & ne peut être qu'un ambitieux & un rebelle décidé.

Il eſt donc démontré que M. R. habile homme d'ailleurs, ſi l'on veut, ne ſachant pas un mot de théologie, de morale, de phyſique même, n'en ſait pas davantage de juriſprudence & de politique. Cependant, comme j'ai entrepris de réfuter M. R. dans tous ſes points, j'irai juſqu'au bout de ſon diſcours, qui commence pourtant à m'ennuyer, autant que le mien peut l'ennuyer.

Je m'aguerris même peu-à-peu, à l'extrême averſion que j'ai de copier ces horreurs, pour me donner uniquement le droit de les réfuter. Comment M. R. a-t-il pu dire par maniere d'épiphoneme contre le deſpotiſme vrai ou calomnieux de toutes ſortes de ſouverains monarques & paternels, « que l'émeute qui finit par » étrangler ou détrôner un Sultan, eſt » un acte auſſi juridique que ceux par leſ» quels il diſpoſoit la veille, de la vie » & des biens de ſes ſujets. La ſeule force » le maintenoit, la ſeule force le ren» verſe. Toutes ces choſes ſe paſſent ainſi » ſelon l'ordre naturel ».

Oui, voilà le naturel de M. R. de traiter d'acte juridique la violence des ſujets,

qui ſans autre forme ni procès, étranglent un Sultan, qu'il leur plaît de traiter de tyran. Encore Cromwel, le ſcélérat Cromwel, mit-il un air de jugement & de forme juridique dans le *prodige* de ſa révolte, en faveur de la prétendue liberté des Anglois, ou en faveur de ſon ambitieux fanatiſme.

M. R. qui oſe taxer d'ames ſanguinaires ceux qui ont conſeillé la révocation de l'Edit de Nantes, ou qui ont défendu l'Etat contre les attentats des huguenots fanatiques, paroît bien plus ſanguinaire, dans cette façon raiſonnée, d'ériger l'étranglement d'un Sultan par ſes ſujets en acte juridique, ne mettant point de différence entre le jugement & l'exécution d'un jugement de mort, entre le juge & le bourreau. Je ſuis fâché qu'on ait dit qu'il ne manque à M. R. que l'adreſſe & l'hypocriſie d'un prédicant de révolte, d'un Cromwel. Oh, hypocrite! M. R. ne l'eſt point du tout: il parle clair.

Me voici aux notes. L'Auteur dit » l'homme eſt méchant...... cependant » l'homme eſt naturellement bon. Qu'eſt» ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce

» point, sinon les changemens survenus » dans sa constitution » ? M. R. paroît partout ignorer absolument la cause unique de la dépravation des hommes & de la corruption de notre nature d'abord innocente, c'est-à-dire, le péché d'Adam. Il remonte toujours au physique ; car il n'entend que cela par notre *constitution*. Or il n'y a eu que du moral, & du théologique même dans la désobéissance d'Adam. Je suppose que M. R. est baptisé & qu'il sait pourquoi.

M. R. veut que la société des hommes soit cause de toute leur dégradation. Encore l'Ecriture lui en donne-t-elle le démenti, le plus *ad hominem* qui puisse être. Car M. R. voulant que l'homme originaire & bête brute, en société d'abord avec les bêtes brutes seules, fût jusques-là dans l'état de nature pure & innocente, uniquement pervertie par la simple société avec les autres hommes, ignore que réellement le péché d'Adam n'est venu que de ce qu'Eve formée pour vivre en société avec Adam seul, entra en société de raisonnement, de philosophie & de théologie, avec les bêtes, avec la plus mé-

chante de toutes, avec le ſerpent. C'eſt cela qui donne un démenti bien formel à M. R.

Le ſerpent étoit le démon ſans doute, & n'en étoit pas moins bête pour cela, aux yeux d'Eve au moins, qui en fut pourtant la bête ce jour-là, tant les bêtes peuvent déniaiſer les hommes, au dire de M. R. qui s'y connoît, comme on voit, mais ne ſe connoît point du tout aux hommes ni à leur marche, depuis le premier inſtant de leur inſtitution dans un beau jardin & non au pied d'un chêne, & à l'appétit d'un gland des forêts du Canada; car je ſuppoſe que le premier fruit qui a tenté Eve, étoit *pulchrum viſu, aſpectuque delectabile.* Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XXXI.

DANS ſa fantaiſie d'ériger les hommes naturels en bêtes, on doit bien s'attendre à voir M. R. ériger les bêtes en hommes. Il eſt piqué de ce que les *Pongos*, les *Mandrills*, les *Orang-Outangs*, & bien

d'autres eſpeces de ſinges, qui approchent beaucoup de la forme humaine extérieure, ont été déclarés pures bêtes par la plupart des voyageurs qui en ont parlé ; & il dit que ce ſont *les mêmes êtres, dont ſous le nom de Faunes, de Satyres, de Sylvains, les anciens faiſoient des Divinités*, ſe croyant lui ſans doute fort modéré de prendre le milieu entre les idolâtres & les bons chrétiens, en faiſant des hommes de ceux dont il n'oſe faire des bêtes ni des Dieux.

Sur quoi il entre dans une grande diſſertation contre les voyageurs qu'il réduit à quatre claſſes, les *marins*, les *marchands*, les *ſoldats* & les *miſſionnaires*. On croiroit qu'il eſt tenté de dégrader de l'humanité ces quatre eſpeces, par dépit de ce qu'elles en ont dégradé les ſinges ; car, dit-il, « on ne doit gueres s'attendre que » les trois premieres claſſes fourniſſent de » bons obſervateurs ».

M. R. leur fait tort, ſur-tout aux marins, aux marchands mêmes. Nous leur devons la plupart des obſervations d'hiſtoire naturelle des pays ou des mers où ils ont navigué ou trafiqué. Nous devons

nommément beaucoup de choses aux Hollandois & aux Anglois, aux François même & aux Danois : les Portugais & les Espagnols sont ceux à qui nous devons le plus, à cause même des missionnaires qu'ils y ont toujours associés aux simples marins.

M. R. vient spécialement aux missionnaires ; car sur quoi ne veut-il pas dire son mot ? Et on auroit bien deviné que c'est pour en venir à eux qu'il met les trois autres especes à quartier & à bas. Pour mettre mieux à bas & à quartier ces bons missionnaires, il joue l'air plutôt que le jeu d'un bon homme lui-même neutre, impartial & désintéressé. Il loue leur zele & leur bonne intention, comme si on étoit fort flatté de tels éloges sans connoissance de cause.

Le bon homme du reste, bat les bonnes gens de son mieux. 1°. *Ils sont*, dit-il, *sujets à des préjugés d'état, comme tous les autres.* M. R. appelle préjugé d'état, le préjugé en faveur des hommes contre les bêtes. Oh, oui, l'humanité est un état pour des hommes, s'il ne l'est pas pour M. R. 2°. Les missionnaires, selon lui, ne sont pas propres à des *recherches de pure*

curiosité, qui les détourneroient *des travaux plus importans auxquels ils se destinent*. M. R. appelle des recherches de pure curiosité celles d'un missionnaire qui veut s'assurer si le petit homme de Bornéo est homme digne du baptême, & d'être converti à l'église & à Dieu. Personne n'a plus fait de recherches & de dissertations sur ces singes-hommes & sur tous leurs pareils, que les missionnaires qui s'y sont pris en naturalistes, en physiciens, en anatomistes, en historiens, en moralistes, en philosophes avant que de s'y prendre en théologiens, en apôtres.

Mais 3°. selon M. R. « pour prêcher » utilement l'Evangile il ne faut que du » zele, & Dieu donne le reste; mais pour » étudier les hommes il faut du talent, » &c. » Voilà une calomnie bien hardie de l'église, des Apôtres, de la religion & de tout ce que l'univers a de plus sacré. Oui, M. R. a dû s'attendre que je la releverois à visage découvert. M. R. ne vint à moi en arrivant à Paris, que parce qu'il me connoissoit à Geneve même, me dit-il. Il m'a donc méconnu en me voyant. Mon air d'honnête homme sans doute l'a

trompé, comme l'air d'hommes-bêtes des *Pongos* trompe, ſelon lui, ceux qui les voyent de près. *Major è longinquo reverentia*, ſans doute, & *minuit præſentia famam.* Quoi ! l'apoſtolat n'eſt pas un talent, une vocation donnée de Dieu même ? Quel orgueil ! quoi, le P. le Comte n'avoit point de talent même naturel ? Le P. d'Entrecolles, qui nous a ſi bien donné l'art de la porcelaine n'avoit point de talent ? M. R. ignore-t-il que ce ſont deux bons miſſionnaires qui ont découvert les ſources du Nil, qu'Alexandre, Céſar, Auguſte, les Ptolomées, les Grecs, les Romains ont voulu découvrir en y faiſant les plus grandes recherches, les plus grands frais ? Ignore-t-il que ce ſont deux ou trois bons miſſionnaires qui nous ont donné les cartes de la Chine, de la Tartarie, du Thibet & preſque de toute l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique ; cartes les plus détaillées & les plus exactes que nous ayons d'aucun pays connu ; & qu'ils les ont données en arpenteurs, en aſtronomes, en géometres, en phyſiciens, en naturaliſtes, en toutes ſortes de genres de philoſophie & de talens même naturels ?

Ignore-t-il que de bons miſſionnaires ont non-ſeulement dreſſé, levé, mais fait la carte autant terreſtre que topographique du Paraguai, de, &c.? & cela en politiques religieux, & en conquérans des royaumes & des empires aux rois d'Eſpagne, de Portugal, de France, uniquement en les acquérant à l'égliſe & à J. C. Ce qui eſt une façon fort honnête & fort légitime de conquérir aux hommes en conquérant à J. C. & à Dieu. Pour le moins tels peuples ne reſtent point armés contre de tels conquérans.

M. R. en veut aux miſſionnaires, ſur ce qu'en caractériſant les peuples lointains, *ils ne diſent que ce que chacun ſavoit déjà*, & « de ce qu'ils n'ont ſu appercevoir à » l'autre bout du monde, que ce qu'il » n'eût tenu qu'à eux de remarquer, ſans » ſortir de leur rue; & que ces traits vrais » qui diſtinguent les nations, & qui frappent les yeux faits pour voir, ont preſque toujours échappé à leurs yeux. De-là eſt venu, dit M. R. ce bel adage de » morale, ſi rebattu par la tourbe philoſopheſque, que les hommes ſont partout les mêmes; qu'ayant par-tout

» les mêmes passions & les mêmes vices,
» il est assez inutile de chercher à caracté-
» riser les différens peuples; ce qui est
» à-peu-près aussi bien raisonné que si l'on
» disoit qu'on ne sauroit distinguer Pierre
» d'avec Jaques, parce qu'ils ont tous deux
» un nez, une bouche & des yeux ».

Un de nos bons & grands Rois, disoit obligeamment à un de ses courtisans dont j'ai oublié le nom : un tel, je vous connois si fidele à mon service, si attaché à ma personne, que je ne crois pas que rien pût vous en détacher. Je vous demande pardon, Sire, répondit le courtisan, honnête homme & loyal serviteur. *Le mépris de votre Majesté me révolteroit à coup sûr.* Le piquant de M. R. c'est qu'il nous méprise & nous parle avec une incivilité, une impolitesse, qui est l'antipode de notre caractere même avec lui.

Qu'est ce que M. R. pour mépriser ainsi tout ce qui nous regarde? Pour le moins, sommes-nous aussi en société avec lui, l'image de Dieu, & il n'a pas droit de cracher sur cette image qui est en nous, non plus que nous crachons sur celle qui

eſt en lui, quoiqu'il ne ceſſe de l'avilir, en aviliſſant la nôtre.

L'orgueil cynique eſt le péché capital du péché capital de l'orgueil ordinaire. Le craſſeux Diogene, dans ſon tonneau plein de lie & d'ordure, mépriſa plus Alexandre qui l'y honoroit d'une viſite, comme à la bête du jour, qu'Alexandre ne mépriſoit l'univers, rois & peuples à qui il impoſoit ſilence par-tout, dans le ſein de ſa gloire, & dans tout le brillant de ſon courage victorieux & conquérant.

M. R. connoît fort bien tout le bas, le trivial, le ſurané de notre langue, s'il n'en connoît point le noble, le fin & le gracieux. Ses *adages*, ſa *tourbe philoſopheſque* ſont dans une telle bouche, ſous une telle plume d'un *mépriſant* infini, de la part d'un Genevois, pour ne pas dire d'un Savoiſien helvétique. Soit dit en repréſailles, ſans vouloir mépriſer perſonne, non pas même cette perſonne-là.

Cette perſonne, ce grand perſonnage ſe croit philoſophe, non de la *tourbe* ni du commun, parce qu'il lui plaît à quatre ou cinq mille lieues de diſtance, de voir des hommes dans des *Pongos*, où d'hon-

nêtes & habiles gens n'ont vu de très-près que des ſinges ou des bêtes ; & qu'il lui plaît auſſi à la même diſtance de ne voir que des bêtes, là où les miſſionnaires & les marins marchands ou ſoldats ont vu des hommes, tels qu'on les voit, *ſans ſortir de ſa rue.*

Bien ſurement M. R. eſt malade, & s'il étoit permis de plaider pour lui auprès des grands magiſtrats, qui pourroient enfin vouloir le réprimer, je me jetterois à leurs genoux, pour que ce ne fût point dans une maiſon de force, mais tout au plus dans quelque hôpital de convaleſcens ou d'incurables qu'il fût logé avec toute liberté, ſi ce n'eſt d'écrire, & avec toutes ſortes de bien-aiſes de ſa perſonne.

Il ignore cette chanſon, qui a été trouvée pleine d'eſprit de la part du P. L. S. J.

> Un Voyageur qui court le monde
> Eſt un peu foible de cerveau,
> S'il croit dans la machine ronde
> Voir quelque choſe de nouveau.
> Qu'il parcoure la terre & l'onde,
> Après chaque jour il dira :
> C'eſt ici tout comme là, &c.

Je ſuis donc, après ce trait de gaîté,

pour vous égayer, M. & très-cher M. R. votre, &c.

LETTRE XXXII.

MONSIEUR R. nos premiers voyageurs, missionnaires même, n'ont pas laissé de trouver de grandes différences dans les peuples, comme dans les pays qu'ils ont vus loin d'ici, & ce sont des philosophes, missionnaires même en second & en révision de procès, qui ont prononcé qu'absolument ces pays & ces peuples ayant plantes, animaux & hommes avec le nez entre les deux yeux sur le visage, & les mêmes passions & caracteres dans le cœur & dans l'esprit, c'étoit ici tout comme là, & là tout comme ici, des fils d'Adam, bons à baptiser & à rendre enfans de J. C.

Il y a même plus que cela dans la saine philosophie des missionnaires, des premiers même, c'est qu'avant que d'avoir vu ces peuples, & dès en partant d'Europe, ils ont prévu qu'ils alloient trouver des hommes tout comme ici, puisqu'ils n'alloient que pour les convertir, & non

pour convertir des ſinges, comme il plairoit à M. R. qui d'ici les transforme en hommes.

Encore les bons miſſionnaires ſont-ils plus philoſophes que M. R. dans le genre même dont ſe mêle M. R. puiſque de près comme de loin ils ont apperçu la plus grande différence qui puiſſe ſe trouver entre homme & homme, différence plus grande que celle de l'homme à la bête & au Pongo, ſavoir celle de bélial à J. C. & de la pure humanité corrompue au chriſtianiſme ou à l'humanité réparée, c'eſt-à-dire, encore de l'image du démon à celle de Dieu.

Cette différence n'eſt-elle rien aux yeux d'un grand philoſophe comme M. R. qui ſe vante pourtant d'avoir *des yeux faits pour voir?* Voyant ici tout comme là & là comme ici, des Pongos hommes & des hommes Pongos, & ne voyant que des bêtes par-tout. Chacun a ſes yeux. Encore les bêtes ont-elles conſtamment de meilleurs yeux, voyant des hommes par-tout où il y en a & les reſpectant, au lieu que M. R. ne voit dans tous les hommes que des bêtes, & dans les bêtes que des hommes ſans reſpect pour homme ni Dieu.

Tout franc, je ne suis plus flatté que M. R. ait cru autrefois voir de la musique dans mon clavecin oculaire. Il l'entendoit sans doute de notre musique, qui n'est pas une musique selon lui. Encore ne le prendrois-je pas pour juge de la simple diversité de mes couleurs. Il les prendroit toutes pour du jaune, couleur de bile noire.

Il y a, dit l'ingénieux M. de Fontenelle, des horloges qui sonnent les heures, d'autres les quarts, demi-quarts, les minutes même, & d'autres qui marquent jusqu'aux secondes. Et il y a de même, dit cet auteur élégant & fin, il y a des esprits qui ne voyent que les gros objets qu'ils confondent même souvent comme l'homme avec la bête, & d'autres qui voyent les nuances les plus fines, les plus légeres différences. Plus cela est bien dit, plus M. R. le trouvera mal, parce que c'est de la science, de l'art, de l'esprit qui perdent tout, selon lui. Une grosse bête qui hurle, qui brait, meugle ou hennit, est une pointe d'épigramme pour lui.

M. R. dit : « Ne verra-t-on jamais re-
» naître ces tems heureux, où les peuples

» ne se mêloient point de philosopher, » mais où les Platon, les Thalès & les » Pythagore épris d'un ardent desir de sa» voir, entreprenoient les plus grands » voyages pour s'instruire, & alloient au » loin secouer le joug des préjugés natio» naux, apprendre à connoître les hom» mes, acquérir ces connoissances univer» selles qui sont la science commune des » sages ».

Quoi! M. R. qui traite les sciences de corruption, de peste, d'inhumanité, veut qu'on voyage pour les acquérir! La liste des contradictions de M. R. avec lui-même seroit un ouvrage précisément de la longueur de ses ouvrages. La liste de ses contradictions avec la religion, les sciences, les arts, le bon sens même, seroit d'une longueur quadruple, à ce que je crois. Mais le voyage de M. R. de Geneve à Paris n'est-il pas dans le goût des voyages de Pythagore ou de Platon? Oui ou non, comme on voudra.

C'est en Egypte ou aux Indes que Pythagore apprit la métempsycose des ames humaines dans les corps d'autres hommes après la mort des premiers. M. R. a appris

à Paris que les ames des bêtes étoient déjà paſſées dans les corps des hommes qui y brillent le plus aujourd'hui. Le vrai de tout, c'eſt que M. R. étant venu de bonne foi, je crois, ſe ſignaler à Paris par ſes talens, au milieu ou à côté des talens qui y brillent à l'envi, y trouva gens qui lui mirent le marché ſi haut que déſeſpérant d'y atteindre, il trouva facile de les rabaiſſer juſqu'à lui, fort au-deſſous même de lui, diſant que tout cela, arts & ſciences, n'étoit bon à rien, étoit même poſitivement mauvais.

M. R. rabaiſſe tout : ſans oſer nommer nos Rois, il les traite de « *curieux magni-* » *fiques*, qui ont fait faire à grands frais » des voyages en Orient avec des ſavans » & des peintres pour y deſſiner des ma- » ſures, & déchiffrer ou copier des inſ- » criptions, &c ». Voilà comme il traite les Rois, les Académies, les Tournefort, les Sicard, &c. Grand légiſlateur, grand potentat, voici un projet de ſa façon.

Il voudroit que deux hommes bien » amis, riches, l'un en argent, l'autre en » génie, tous deux aimant la gloire, & » aſpirant à l'immortalité, dont l'un ſa-

» crifie vingt mille écus de ſon bien, & » l'autre dix ans de ſa vie à un célebre » voyage autour du monde pour y cher» cher non toujours des pierres & des » plantes, mais une fois les hommes & » les mœurs; & qui après tant de ſiecles » employés à meſurer & conſidérer la » maiſon, s'aviſent enfin d'en vouloir con» noître les habitans ».

Il faudroit des volumes entiers pour tirer ce beau projet-là au clair du ſimple bon ſens & de la raiſon, n'y eût-il que les vingt mille écus & les dix ans que M. R. allie enſemble avec deux hommes ſeuls ſans aides ni valets, & avec le tour du monde entier, pour connoître les hommes-bêtes, les Pongos hommes qu'il imagine; car des hommes, hommes tels qu'on les voit ici ſans paſſer le ruiſſeau de ſa rue, M. R. ne daigneroit pas y dépenſer la cent millioniéme partie de millions qu'y ont réellement mis nos *curieux magnifiques*, rois pourtant, princes & empereurs, fort loués pour avoir ſecondé par-là le zele des ſavans, des artiſtes & des apôtres même. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE

LETTRE XXXIII.

J'EN demande pardon, Monſieur, aux habiles hommes, aux gens d'eſprit que vous me forcez de citer d'après vous, aux *Monteſquieu*, aux *Diderot*, aux *Buffon*, aux *Duclos*, aux d'*Alembert*, &c. Puiſque vous oſez les citer comme gens à exécuter un projet auſſi frivole que le vôtre, en manquant de reſpect à eux, & au roi dont vous aviliſſez le projet & l'exécution des voyages au Pôle, à la mer du Sud, & cent autres qu'ils ont faits & exécutés chacun ſelon ſon talent reconnu & ſa façon à laquelle on a applaudi.

C'eſt ſe donner un peu d'air en ſe mettant au-deſſus des rois, d'inviter des gens de qualité comme les Monteſquieu & d'autres à l'exécution de tels projets, en ne les honorant que de la gloire d'y dépenſer leur bien. Il eſt vrai que c'eût été manquer totalement de reſpect à un Monteſquieu de lui préſenter vingt mille écus, & des gratifications & des penſions d'une telle main. Comme M. de Monteſquieu

mon illuſtre & cher ami à la vie & à la mort, n'y eſt pas pour ſe défendre d'une telle invitation qui l'honoreroit peu, comme ſavant & homme de lettres, M. R. ne doit pas ſe formaliſer de me voir m'en formaliſer pour lui moi-même ; moi, dis-je, qui prétends bien m'honorer de l'honneur d'un tel ami.

Rien ne paroît plus puéril que ce projet de M. R. Il dit : « Suppoſons que ces » nouveaux Hercules de retour de ces » courſes mémorables fiſſent enſuite à loi- » ſir l'hiſtoire naturelle, morale & politi- » que de ce qu'ils auroient vu, nous ver- » rions nous-mêmes ſortir un monde nou- » veau *de deſſous leur plume* (un François, » bon écrivain diroit : *ſortir de leur plume*) » & nous apprendrions ainſi à connoître » le nôtre. Je dis que quand de pareils » obſervateurs affirmeront d'un tel animal » que c'eſt un homme, & d'un autre que » c'eſt une bête, il faudra les en croire. » Mais ce ſeroit une grande ſimplicité de » s'en rapporter là-deſſus à des voyageurs » *groſſiers*, ſur leſquels on ſeroit tenté quel- » quefois de faire la même queſtion qu'ils ſe » mêlent de réſoudre ſur d'autres animaux,

Ceux qui n'ont pas lu M. R. ne m'en croiroient peut-être pas si je ne justifiois par ses propres paroles le but que je lui prête dans tout ceci, de ne vouloir connoître que des bêtes hommes ou des hommes bêtes, en employant de préférence des Montesquieu, des Buffon, des Dalembert, des Diderot, &c. tous gens au-dessus de lui, & qu'il devoit respecter de plus d'une façon & pour plus d'une raison qu'il peut deviner.

Du reste, si ce dernier morceau qui est d'appareil & dans le grand de l'auteur, est bien écrit, ce n'est pas au moins dans le noble, le décent & l'élégant. Je parle du style, car les idées ne présentent que bêtes hommes & hommes bêtes. Et ce qu'il faut remarquer, c'est que tout ce discours est la note même des Pongos déclarés bêtes par tous les voyageurs, & qu'il s'entête seul de rappeller à ses hommes primitifs & originaires, *brutes & animaux*, selon sa propre expression, mille fois répétée dans son discours.

Je ne veux, je ne dois rien dissimuler qui puisse disculper M. R. Je crois même en général que c'est son caractere d'esprit

plutôt que celui de son cœur qui porte ainsi tout ce qu'il y a de plus respectable & de plus sacré aux conséquences extrêmes, les plus affreuses. Il attaque de bonne foi même, mais avec le même cœur & le même esprit, Locke, Hobbes & tous les auteurs suspects d'athéisme ou de déisme, & nommément du renversement de la société, des mœurs & de la religion.

Il rapporte donc fort au long un passage de Locke que je me dispense de copier, d'autant plus qu'il m'a paru assez sain quand je l'ai lu. M. R. a des yeux de lynx pour y voir bien du mal. Locke y rend des raisons philosophiques de la société des hommes & des animaux même. Mais ces raisons sont morales, & M. R. n'en veut que de physiques & de matérielles. Je disois d'abord en moi-même. *Timeo Danaos & dona ferentes.*

M. R. réprouve donc les raisons de Locke comme « morales en matiere de » physique. Car, dit-il, quoiqu'il puisse » être avantageux à l'espece humaine que » l'union de l'homme & de la femme soit » permanente, il ne s'ensuit pas que cela » ait été ainsi établi par la nature. » On

voit là d'abord que c'est au naturalisme purement physique que M. R. rapporte tout, l'humanité même & spécifiquement la naissance de l'homme & de la femme.

A plus forte raison donc en niant le moralisme de la naissance générative des hommes par Locke, M. R. en nie-t-il le théologisme de Moyse, que j'ai rapporté au commencement de tout ceci. Il y a des choses horribles dans tout cet article, qui est long. On y retrouve ces mots affreux. « L'appétit satisfait, l'homme n'a » plus besoin de telle femme, ni la fem- » me de tel homme. Celui-ci n'a pas le » moindre souci, ni peut-être la moindre » idée de son action, l'un s'en va d'un » côté, l'autre de l'autre, & il n'y a pas » d'apparence qu'au bout de neuf mois ils » ayent la mémoire de s'être connus. Car » cette mémoire exige plus de progrès ou » de corruption dans l'entendement hu- » main, qu'on ne peut lui en supposer » dans l'état d'animalité dont il s'agit ici ». Horreur, horreur, des horreurs ! Eh mon Dieu, & mon Dieu ! vous êtes juste, mais je n'invoque ici que votre clémence, votre grande miséricorde pour mon

cher ami M. R. votre image, & que vous avez réparée & rachetée de tout le sang de votre Fils unique, homme comme nous, Dieu comme vous.

Car je n'ai pas d'autre réfutation à faire d'un tel morceau, non plus que de celui-ci. « Il n'y a donc dans l'homme aucune raison » de rechercher la même femme, ni dans » la femme aucune raison de rechercher le » même homme. Le raisonnement de Locke » tombe donc en ruine, & toute la dialecti- » que de ce philosophe ne l'a pas garanti de » la faute que Hobbes & d'autres ont com- » mise ». S'attendoit-on qu'après Locke, & sur-tout après Hobbes, il viendroit un soi-disant auteur, écrivant en François, qui à force de penser ou de parler plus mal, nous feroit sentir qu'encore ils avoient assez bien pensé ou parlé sur bien des choses au moins. Je suis, Monsieur, votre &c.

LETTRE XXXIV.

SUPPOSONS, Monsieur, que dans votre systême ou hypothese, d'une pure nature physique de hasard, selon Epicure, ou

de mécanique, ſelon Spinoſa; l'homme & la femme par qui devoit ſe faire la propagation humaine, fuſſent nés, éclos ou jettés à mille lieues l'un de l'autre avec des mers ou des montagnes & des déſerts impraticables entre deux : cet homme ou cette femme auroient donc vécu & ſeroient morts ſans ſe connoître, & le but de la nature auroit été manqué.

Vous pouvez répondre que vous ne connoiſſez point de but dans la nature, & réellement vous n'en parlez nulle part, & beaucoup moins du but de ſon Auteur, qu'on nomme Dieu, comme vous le ſavez; mais vous ſavez que vous n'avez pas dû le nommer & l'invoquer en vain : je loue votre franchiſe ſilentiaire & taciturne.

Vous me direz que comme la nature avoit produit cet homme & cette femme, elle auroit pu en reproduire d'autres auſſi ou moins ſtériles que ceux-là. Vous pouvez dire encore qu'abſolument la nature n'ayant point de but, elle auroit pu auſſi ne produire homme & femme qu'une fois comme des monſtres, ou les reproduire d'autres fois comme des champignons ou des mulets ſans poſtérité.

Mais je puis vous dire auſſi, car je me pique, comme vous ſavez, d'avoir l'eſprit fécond en hypotheſes perdues, ou ſans m'en piquer, j'en ai aſſez le talent d'en imaginer. Je puis donc vous dire qu'abſolument il pouvoit dans votre ſyſtême naître un homme ſans femme ou une femme ſans homme, & alors l'appétit dont vous convenez trop, auroit été fruſtré, ou pour mieux & plus mal dire avec vous, il ſe feroit égaré dans cette foule d'animaux dont le pêle-mêle ne vous épouvante pas.

Y ayant même homme & femme en nature, encore vous demanderai-je pourquoi le haſard ou le pur naturaliſme les dirige cette fois-là l'un vers l'autre, d'autant qu'ils ont toute la ſociété cynique ou épicurienne de ſe décliner, de s'oublier, & de ſe méprendre par conſéquent au choix de l'objet de ce trop brutal appétit, ſans idée, mémoire, ni jugement, ni diſcernement.

Dieu qui craignoit la mépriſe & ne la vouloit point du tout, fit plutôt un miracle nouveau, de tirer Eve de la côte d'Adam, de la lui préſenter, de les préſenter l'un à

l'autre, & de les unir par le pressentiment (*non sensation*) de l'attachement physico-moral, théologique même, dont il vouloit positivement les unir, par ces mots *relinquet* & *adhærebit*; mots qui n'étoient pas des mots, mais de vrais sentimens, dans leur simple pressentiment, & un grand sacrement, selon St. Paul.

Si j'étois malin avec vous, j'ose vous dire M. R. que je me ferois fort de démontrer facilement en géometre, que votre pensée secrete & trop articulée, va à rendre l'homme indifférent à la femme, & la femme à l'homme, sur l'article délicat de la propagation; & à prouver que la bête brute est aussi digne de la société d'Adam qu'Eve; & quand je dis Eve & Adam, je dis en général le premier homme & la premiere femme originaires, & par conséquent tout autre homme ou femme qui ait vécu depuis six mille ans, ou qui vive, ou qui vivra jamais en société d'humanité, ou souffrez ce mot, de *bestialité*, d'*animalité*, de *brutalité*.

Et non-seulement la bête femelle & l'homme femelle sont, selon votre systême scandaleux, aussi indifférens à l'hom-

me, mais la bête mâle & l'homme mâle, &c. Je n'ose m'expliquer plus ouvertement, Vous m'entendez & l'on m'entend. Oui, il n'y a que le ſtyle & la façon géométrique qui me manquent ici, mais qui ne me manqueroient pas, ſi je voulois, ſi j'oſois, pour démontrer, comme j'ai dit, l'horreur des horreurs de votre ſyſtême.

J'oſe vous dire que le propre ſyſtême de Spinoſa ne va pas ſi loin, & qu'il n'y a qu'Epicure qui puiſſe vous excuſer d'inconſéquence, vis-à-vis de vos philoſophes, dont je n'en connois aucun d'aſſez hardi & d'aſſez peu prévoyant, pour pouſſer les conſéquences auſſi loin que vous les pouſſez, en face de l'univers, de la France & de tout Paris à qui vous manquez abſolument de reſpect, bien plus en lui donnant l'exemple & la leçon du mal, qu'en lui conteſtant ſon bien de muſique, de ſciences, d'arts, & de tout ce qu'il y a de mieux.

Vous me direz que ce ne ſont là que des hypotheſes de votre part. Belles hypotheſes, où vous commencez par admettre un homme naturel, purement phyſique, purement animal, purement corporel, que

vous prétendez être l'homme en lui-même & dépouillé de la ſeule corruption de la ſociété. En un mot, vous n'avez pas le moindre égard à la nature de l'ame, & votre homme n'a rien de moral. Vous en excluez même poſitivement le moral, en refutant Locke, Hobbes & par-tout ailleurs.

Votre homme eſt l'*homme de la nature*, dites-vous. Or il eſt évidemment contre nature, & vous le faites aboutir à des vices contre nature, les plus décidés tels. Vous confondez les natures, les ſexes comme les talens & les conditions. Vous rendez les ſexes indifférens l'un pour l'autre, & ſans aucune relation de l'un à l'autre. Poſitivement vous ôtez les devoirs & les ſentimens reſpectifs, ôtant formellement ceux qui de tout tems ont paſſé pour être les plus naturels, ceux de l'homme envers la femme, des peres envers les enfans, & réciproquement.

On n'a pas beſoin de raiſonner beaucoup avec vous, ni de deviner, ni d'être géometre pour vous convaincre. Vous ne vous contentez pas de vos principes d'erreur : vous en articulez nettement toutes les conſéquences. Par exemple, ſi quel-

qu'un en simple logicien vouloit conclure, que vous ôtez les sentimens, puisque vous ôtez le moralisme ; ou qu'un autre se donnât la peine de prouver que vous ôtez le moralisme, puisque vous ôtez tout sentiment, on diroit à l'un & à l'autre de s'épargner cette peine, & que vous ôtez distinctement, explicitement, tantôt l'un, tantôt l'autre, & presque toujours les deux à la fois. Je suis, Monsieur, votre très-humble, &c.

LETTRE XXXV.

Monsieur, il n'y a que l'âme & l'esprit que vous n'osiez ôter si formellement à l'homme naturel, si ce n'est par maniere d'hypothese non articulée, mais par voie de fait très-précise. Je doute que vous parliez une seule fois de cette âme humaine. Il semble que vous n'osez la nommer, ni la proscrire, ni l'admettre. Mais positivement vous l'écartez toujours, en écartant les sentimens, les devoirs, le moralisme, & en ramenant tout au pur physique.

J'ose le dire, vous n'admettez évidemment dans l'homme naturel qu'une ame animale, sensitive, végétative; aussi ne voulez-vous ni charité, ni amitié, mais une simple pitié, pitié encore toute animale, toute pour soi, jamais pour autrui, si ce n'est de hasard & autant qu'elle est pour soi, ne reconnoissant dans la loi de la charité que le devoir *philosophesque* de la nature physique, de ne rien faire de superflu, *natura nihil facit frustrà*, de ne pas faire *per plura quod potest fieri per pauciora*, de ne pas plus incommoder autrui qu'il ne le faut pour s'accommoder soi-même. C'est de vous encore ce principe, que la bête est notre prochain autant que l'homme, en raison directe ou réciproque de la pitié que nous avons des souffrances de l'un ou de l'autre.

Et de ce seul article de la bête déclarée comme l'homme ou la femme, notre vrai prochain, il seroit bien facile de conclure ce que du reste vous insinuez assez directement, que la diversité, non-seulement des sexes, mais des genres & des especes n'en met aucune dans la légitimité naturelle de nos appétits aveugles, distraits,

odieux, indifférens, les plus brutaux, & par-là même distraits & aveugles, parce qu'ils sont brutaux, ou même brutaux parce qu'ils sont distraits, &c.

Car tous les principes & les conséquences d'erreur, d'horreur, de brutalité, se convertissent chez vous facilement les uns aux autres, parce que vous articulez les deux assez souvent, & que vous les supposez & indiquez toujours, tantôt en principe, tantôt en conséquence, & cela par l'âpreté que vous avez de ne vouloir jamais être contredit, de n'en avoir jamais le démenti, & d'avancer plutôt cent erreurs, que d'en retracter une seule.

Vous seriez un furieux héréſiarque, si Dieu vous avoit fait la grace de n'être que cela. Vous pouviez n'être que Calviniste, lorsque vous êtes sorti de Geneve. Encore ne sait-on pourquoi vous en êtes sorti. Mais comme en chemin on vous a contredit sur ceci, sur cela, sur bien des choses, musique, arts, sciences de toutes les sortes, votre héréſie étant universelle, vous avez accumulé un monceau de sophismes & d'erreurs, qui fait un *maximum* d'héréſie = à l'athéisme plein c. q. f. d.

Excusez ce petit échantillon de notre style géométrico-algébrique, dont je ne prétends nullement vous menacer par-là : je n'en ai pas besoin, je vous l'ai dit : & ce mot n'est que pour égayer la matiere, si c'est l'égayer, que d'y jetter de l'algébre. Tout style est bon, fût-ce celui de la grammaire, pour réfuter une universalité d'hérésie. Il n'y a que le géométrique, ou même aussi le théologique, qui seroient superflus & de simple gaieté pour dire que comme vous, on parle de tout, contre vous, qui attaquez tout.

Auriez-vous parlé de géométrie quelque part ? car je n'ai pas lu toutes vos brochures, non pas même la premiere, ayant su que l'académie de Dijon avoit honte de l'avoir couronnée, & un grand Prince de l'avoir réfutée. Car, du reste, si vous avez parlé de géométrie, je suis bien persuadé que vous l'avez blasphémée, vilipendée & honnie à bon escient, selon votre détermination d'aboyer la lune, fût-ce le soleil, & à plus forte raison le soleil. *Visaque canes ululare*, &c.

Vers la fin de son livre & de ses notes, M. R. qui vient d'attaquer, de saper

tout, s'avise de dire à propos de l'article des langues : « ce n'est pas à moi (*pauvre agneau*) qu'on permet d'attaquer les » erreurs vulgaires, & le peuple lettré » (*Le peuple* lettré ! Oh, que M. R. est » méprisant !) respecte trop ses préjugés, » pour supporter patiemment mes pré» tendus paradoxes. Laissons donc parler » les gens à qui l'on n'a pas fait un crime » d'oser prendre quelquefois le parti de » la raison, contre l'avis de la multitude ».

Ce que M. R. dit là, eut été bien dit au commencement de son livre & à la place de son livre. Il convient qu'il n'auroit pas dû parler, lorsqu'il a dit ce qu'il vouloit dire. Il appelle *peuple lettré* ceux qu'il devroit respecter comme ses maîtres. Il traite de préjugés la religion, le gouvernement, la jurisprudence, la morale, la théologie, l'écriture, l'humanité, la société, toutes les sciences, tous les arts, les académies, les universités, les colleges, les princes, les papes, les rois. J'ai une idée confuse qu'il va jusqu'à blâmer distinctement Messieurs de la Condamine & Maupertuis; je leur en fait compliment, de ce qu'ils ont voyagé au loin, pour

n'obéir qu'au roi, en mesurant en astronomes, en géographes, en géométres les degrés respectifs du pôle & de l'équateur. Les Sauvages en effet n'ont pas besoin de cela.

Je suis surpris qu'en preuve de son humeur sauvage, il n'ait pas dit, que les Sauvages, au milieu desquels on a pris toutes ces mesures, s'en sont moqués, & de nos lunettes, & de nos quarts de cercle, de nos graphometres, de nos cordeaux, compas, calculs, &c. Grande preuve de belle nature sauvage, si un Sauvage en avoit seulement souri vis-à-vis du grave sérieux de ces Messieurs-là. Je suis M. votre très, &c.

LETTRE XXXVI.

VOICI pourtant, Monsieur, un raisonnement par où je démontre le pur matérialisme du vôtre, mais sans géométrie, & *ad hominem*. Les anciens philosophes les plus chrétiens, tirant la matiere de la puissance de Dieu, par voie de création, tiroient les ames des bêtes, *per eductionem*, de la puissance de la matiere, faisant les ames

des bêtes, non pas matiere, mais *matérielles*. Je ne crois pas que vous désavouyez ce sentiment : vous le supposez par-tout, mais non pas avec les correctifs de ces philosophes chrétiens, que vous auriez peut-être cités, si vous ne vous croyez auteur de tous vos sentimens, qui sont pourtant surannés depuis Spinosa, Straton même & Epicure.

En un mot, Mallebranche disoit, *donnez-moi de la matiere & du mouvement, je ferai un monde.* Vous ne demandez, je crois, que de la matiere, pour en faire un animal parfait, & bientôt, par dégradation, un homme. Oui, le plus fort & le plus parfait est fait, lorsque par la seule puissance ou *potentialité* de la matiere, la nature pure, physique, mécanique, organique, en fait un animal, fût-ce un âne ou un butor.

Je fais la marche de tout ce raisonnement-là. Au besoin, la matiere est éternelle & infinie, selon Descartes même. Pour le mouvement, on l'a trouvé, depuis Mallebranche, essentiel à la matiere, comme Epicure & Spinosa même, & peut-être Bayle aussi l'avoient prévu. Et voilà

le progrès de votre raiſonnement, moitié tout haut, moitié tout bas. De la matiere, ſort le mouvement phyſique; du mouvement, du phyſique, réſulte le mécanique; le mécanique engendre l'organique; l'organique produit l'animal vivant, & l'animal vivant produit le raiſonnable, l'homme, qui ne vaut pas grand'-choſe, ſelon vous, parce qu'abſolument, le raiſonnable, l'homme, produit le fidele, le chrétien, le ſujet, le ſavant, d'où réſulte le divin, qui eſt le *conglobat*, comme on dit, de toutes ces choſes-là. Car, *Jupiter eſt quodcumque vides, quòcumque*, &c.

Ou je n'entends rien en raiſonnement, en philoſophie, en géométrie, ou ce raiſonnement eſt le vôtre, moitié tacite, moitié articulé, articulé même dans ce qu'il a de plus dangereux. Car l'orgueil philoſophique, produit la liberté phyſique d'eſprit & de cœur, la liberté produit le déiſme moral, qui enfin produit l'athéiſme théologique ou tout anti-théologique, & purement matérialiſte.

Je ſuis trop naïf dans ma façon, pour ne pas vous avouer, M. R. qu'en vous parlant aſſez librement, *ad hominem*, je

parle *ab homine ad hominem*, comme je crois pouvoir le dire. Oui, je le prétends bien, que votre réfutation soit mon apologie. C'est ma profession de foi que je fais, en analisant la vôtre.

Vous vous plaignez après avoir parlé longuement & tout à votre aise, avec toute la liberté & la licence possibles, vous vous plaignez que *ce n'est pas à vous qu'on permet de parler*. Et moi, qui, par pure raison d'économie, & pour ne pas heurter de vrais préjugés, ai trouvé à propos de surseoir à mes ouvrages en grand nombre, depuis quinze ou vingt ans, & qui affecte de me taire totalement, depuis huit ou dix ans, en si beau sujet de parler depuis que vous parlez, je ne me plains de rien, si ce n'est peut-être de ma trop grande circonspection vis-à-vis de vous, & d'un petit nombre de vos pareils, plus précautionnés que vous cependant.

Je ne le dissimule pas : c'est l'air seul de nouveauté dont on m'accuse un peu, qui m'a sagement imposé à moi-même, imposé une sorte de silence, depuis à-peu-près vingt-cinq ans que mon clavecin nom-

mément m'a donné ce grand renom, renom, je l'avoue, odieux de nouveauté, de systême, d'imagination. Cependant cette nouveauté-là & toutes mes nouveautés sont très-innocentes & de pure spéculation philosophique, physique même & géométrique.

Toutes vos nouveautés prétendues, détruisent directement les arts, les sciences, le gouvernement, les mœurs, la religion, & enfin la société & l'humanité toute entiere, & par conséquent la Divinité. Et après avoir tant parlé, vous vous plaignez que ce n'est pas à vous, *qu'on permet de parler.* Et moi qu'on tient comme en arrêt, vis-à-vis de mon clavecin & de mes ouvrages, en me disant pourtant toujours de faire & d'imprimer; je ne me plains de rien; mais j'observe:

1°. Que mes nouveautés, mes ouvrages, mon clavecin ne sont nouveautés, qu'en addition aux sciences, aux arts, à l'ancienne musique. Je n'anéantis pas notre musique, la musique ordinaire, l'auriculaire. Je double la musique, en la rendant en même tems auriculaire & oculaire; & quand je ne réussirois pas, prenez, di-

rois-je, que je n'ai rien dit. La musique ordinaire n'en est pas de pire condition. Je n'ôte à personne ses oreilles; je donne même à tout le monde des yeux, pour entendre & goûter la musique. Les sourds pourront voir la musique auriculaire : les aveugles pourront entendre la musique oculaire; & ceux qui auront yeux & oreilles, jouiront mieux de chacune, en jouissant des deux.

2°. J'ai procédé régulièrement & en bon citoyen. Je n'inventai mon clavecin, qu'après avoir applaudi aux découvertes de M. Rameau, & en avoir mis le public en possession. Ma nouvelle musique ne fut qu'une confirmation & un complément, un *à fortiori*, un redoublement de l'ancienne musique. Je suis fâché d'honorer peu M. R. en me comparant à lui, ou en le comparant à moi. Je lui en demande sincérement pardon, en me le demandant à moi-même. Son premier ouvrage détruit les sciences & les arts. Son second détruit spécialement la musique. Son troisieme détruit tout, jusqu'à la matiere premiere du gouvernement, de la religion, des moeurs, de la société, de

l'humanité. J'ai peut-être aussi intérêt qu'il fasse un peu d'ombre à mon petit tableau ou à mon portrait. Je vous en remercie M. & suis votre très, &c.

LETTRE XXXVII.

SANS parler davantage Monsieur, de mon clavecin, pour vous faire sentir le peu de droit que vous avez de vous plaindre du public, dont le respect seul auroit dû vous empêcher de tant parler de vos nouveautés, qui lui sont contraires, je puis vous faire observer qu'en physique, mes nouveautés n'ont jamais été qu'en accroissement de bénéfice pour ce public, & pour la physique ordinaire.

Je n'ai jamais entrepris de détruire Descartes : personne ne l'a réellement plus vanté & plus fait valoir que moi; mais je lui ai associé mille bonnes choses, qui sont dans Aristote & dans Newton, & en réfutant même Newton, j'en ai vanté la personne & fait valoir le mérite réel. J'ai tout concilié, pour y ajouter quelques points de vue assez nouveaux, qui sont

briller les leurs : j'ai remis la physique en possession de bien de ses richesses anciennes, en lui en prêtant de nouvelles.

Dans ma mathématique sur-tout, je n'ai privé le public d'aucune de ses anciennes possessions ; j'ai ajouté quelques vérités à celles de la géométrie. Le style facile que j'y ai introduit, & qui a révolté d'abord quelques géométres, n'a fait que rendre cette science plus populaire, & multiplier le nombre des géométres. L'algébre nommément & l'analyse de l'infini même, n'a reçu que des accroissemens de vérité, de clarté, de facilité de ma part.

Et voilà comme il est permis d'inventer, & de donner du neuf en surabondance de l'ancien dont nous sommes déjà en possession. Vous M. R. vous nous ôtez tout l'ancien, les sciences, les arts, la musique, la société, la religion, l'humanité, pour nous faire des hommes bêtes, des pongos hommes, & de vrais singes, dont vous vous divertissez en grand Seigneur. Les rois mêmes sont vos joujoux, vos bouffons, *& tyranni ridiculi ejus erunt*, dit quelque Prophête, en parlant, non de M. R., mais de Dieu, si je m'en souviens ;

viens, car je retiens mieux les choſes que je lis, que les dates que je ne lis gueres.

C'eſt ſur-tout à la note 2, page 194 qu'on ſent bien l'eſpece de chicane que M. R. a dans l'eſprit, & qu'il prête à tous les ſujets à quoi il touche pour les ſalir, ſans pouvoir être de l'avis de perſonne, ni de lui-même. Il dit que Platon ſe moque de ceux qui prétendoient que « Palamede avoit inventé les nombres au ſiége » de Troye, comme ſi, dit ce Philoſo» phe, Agamemnon eût pu ignorer juſ» ques-là, combien il avoit de jambes ». C'eſt dommage que Platon ne ſoit-là qu'un ſophiſte, parce qu'en voilà aſſez pour autoriſer trente ſophiſmes de M. R. Palamede avoit inventé l'art des nombres, l'arithmétique, l'art de nombrer, de compter, de calculer,

Du reſte, Platon vouloit ramener cet art au naturel, & à la grande facilité qu'il y a de s'y initier par les nombres uſuels, que la nature nous met par-tout ſous les yeux. C'eſt dans cet art naturel, que M. R. méconnoît Palamede & Platon, ſans parler de moi, qui ai fait de l'arithméti-

que un art fort ſimple, fort naturel, fort facile.

Terrible eſprit de contradiction, que M. R. porte par-tout! Il ne tient pas à lui, qu'il ne nous rende l'arithmétique & la ſimple numération, tout ce qu'il y a au monde de plus difficile, ſans doute pour nous en rebuter & nous tenir toujours dans notre état originaire de pongos, hommes-bêtes; car il eſt au moins conſéquent, ce qui eſt facile à un homme qui aboye toute vérité.

M. R. eſt homme d'eſprit & habile homme: on l'avoit cru juſqu'ici. Mais il faut que tout ce qu'il a appris, ſa langue même, lui ait coûté beaucoup de tems, de mémoire ou d'effort d'eſprit, ou bien qu'il ſuppoſe en effet les plus gens d'eſprit bien bêtes, & pis que ſinges & pongos. Car à tout, il imagine qu'il a fallu des tems infinis pour y arriver & pour inventer.

Il convient pourtant « qu'il eſt aiſé d'ex-
» pliquer le ſens des nombres, & d'exci-
» ter les idées que ces noms repréſentent:
» mais pour les inventer, dit-il, il fallut
» avant que de concevoir ces mêmes idées,
» s'être, pour ainſi dire, familiariſé avec

» les méditations philosophiques, s'être
» exercé à considérer les êtres par leur
» seule essence, abstraction très-pénible,
» très-métaphysique, très-peu naturelle ».

Si j'égoïse un peu & me cite humblement, & pour me dédommager un peu du vis-à-vis de M. R. c'est qu'effectivement je le trouve toujours en une contradiction spéciale avec moi, avec mes ouvrages & avec toute ma façon de penser. Mon propre plan de tout tems a été d'*agrandir les arts* & l'esprit humain, selon M. de Voltaire même, de donner de l'esprit à tout le monde, de faciliter tout, l'invention même de toutes choses. Il a été un moment, où en arrivant à Paris, M. R. m'en fit le compliment honnête & flatteur.

Son procédé d'aujourd'hui me flatte un peu plus. Je m'honore en le réfutant; & il sera dit qu'il n'a pu détruire arts & sciences, religion ni humanité sans me détruire, sans m'attaquer par-tout assez ouvertement. Je dirai plus: M. R. a eu ci-devant des partisans, des panégyristes secrets & publics. J'en ai toujours en secret au moins ressenti le contre-coup ou le revers de leurs éloges affectés; & si j'ai des ennemis

en petit nombre, ils se sont constamment déclarés pour M. R. je ne suis pas le seul qui en ai ri, je m'attendois bien que M. R. porteroit la contradiction à une évidence dont je pourrois me prévaloir à mon tour, comme il m'est arrivé pour d'autres que je pourrois citer.

Enfin pour la simple numération il faut, selon M. R. bien du tems & *des méditations philosophiques, très-métaphysiques, très-abstraites, très-peu naturelles*, non pour dire nombre, dixaine, centaine, &c, mais pour dire 1. 2. 3. 4. 5. &c. Voici ce que M. R. appelle un raisonnement, une méditation, & que j'appelle tout simplement un raisonnement de M. R. il dit ;

« Un sauvage pouvoit considérer séparément sa jambe droite & sa jambe gauche, ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'un couple sans jamais penser qu'il en avoit deux. Car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet, & autre chose l'idée numérique qui le détermine ; moins encore pouvoit-il calculer jusqu'à cinq, & quoiqu'en appliquant les mains l'une sur l'autre » &c. Je suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRE XXXVIII.

MONSIEUR, on n'a point trouvé jusqu'ici de moyen plus facile pour initier les enfans même dans la numération que les 5. & les 10. doigts de nos mains. Point, Monsieur, vous trouvez encore le nombre 2. difficile à qui connoît *le couple* de ses jambes; pour le simple plaisir, je crois d'y contredire Platon comme moi qui trouve tout facile jusqu'au million de million que je n'ai nulle mauvaise humeur de n'avoir pas. Car tout franc, je crois que la difficulté de calculer à plein, vous donne de l'humeur contre l'art de *calculer à vuide*, comme dit M. de Voltaire.

Ceux au reste qui spécialement opposent votre style au mien en fait de musique, je les renvoie pour mon apologie au *couple* précédent, à la phrase entiere, & à cent autres locutions d'appareil & de raisonnement qui sont dans tout ce livre, & dans celui de la musique nommément, qui brille par les injures, les sarcasmes, les incivilités dont vous nous donnez le

modele d'un ſtyle juſqu'ici décidé non François. Car notre langue eſt ſpécialement polie & douce pour la muſique même, où nos bons auteurs ont bien ſu la rendre noble & énergique à propos de Louis le Grand, & des plus grands ſujets traités par Corneille, Racine, Péliſſon, Boſſuet, Bourdaloue, Quinaut, &c.

C'eſt la note 13. qui mérite un bon correctif aux chicanes de l'auteur. Il triomphe de quelques hiſtoriettes, qu'il raconte d'après les Gazettes ou Journaux, de quelques ſauvages qu'on n'a pu apprivoiſer à nos façons européennes, ni à notre bien-être, ni à notre ſociété, arts, ſciences, goûts, délices même, quoiqu'on les ait apprivoiſés par milliers, de bonne foi & à demeure à notre ſainte religion & aux mœurs chrétiennes, ſinon à nos mœurs en général.

Encore M. R. ignore-t-il tous ſes avantages, & la mine inépuiſable de chicanes que je veux lui ouvrir, tant j'y vais de bonne foi avec lui & avec le public. Non-ſeulement on n'a point apprivoiſé les ſauvages à nos mœurs, uſages & façons, goûts & dégoûts, délices & amertumes;

non-ſeulement ceux qu'on y a apprivoiſés pour un tems, s'en ſont déſabuſés ; mais beaucoup de François, & ſur-tout d'Anglois, ſe ſont librement jettés dans la vie ſauvage, & ſe ſont faits à demeure Caffres, Lappons, Iroquois, Hurons, Abenaquis, Miamis, Illinois.

L'Acadie eſt encore pleine de François, d'Anglois même qui y vivent à la ſauvage, mais en ſociété libre, ſouvent libertine, & ſouvent auſſi en chrétiens. Nos uſages, nos goûts, nos délices ſont choſes aſſez frivoles, & qu'on peut remplacer par d'autres goûts, délices & uſages de tempérament ou d'habitude en vue même d'une aſſez honnête liberté. Eſt-ce que tous les peuples de l'Europe s'aſtreignent à nos goûts & à nos façons au préjudice des leurs ? Tout cela eſt arbitraire & dépend beaucoup de l'éducation.

Mais la ſociété de pere, mere, enfans, parens, amis, voiſins n'a rien d'arbitraire & eſt de la premiere comme de la ſeconde & derniere inſtitution de la nature. Les beſoins, les ſentimens rendent au bout de l'univers cette ſociété-là indiſſoluble & de tous les goûts. Parmi nous-mêmes & juſ-

ques dans la même maison, entre freres, parens & amis, le goût, les délices de l'un ne sont pas ceux ou celles des autres. Et M. R. raisonne fort mal en concluant d'un goût factice à un goût de besoin & de nécessité naturelle.

Le goût de la religion, si c'est un goût, est dans le même cas que celui de la société : il est même au-dessus, puisqu'on renonce à la société même & à la parenté pour suivre la religion lorsqu'on la connoît bien. Témoins les solitaires de la Thébaïde, &c. Et preuve de la frivolité de nos goûts, c'est que le Sauvage les méprise; & en même tems preuve de la solidité de notre sainte religion, c'est que le sauvage s'y rend & y persévere aux dépens de ses propres goûts, & même de sa société sauvage la plus naturelle.

En Canada & dans toute l'Amérique, on voit des sociétés de Sauvages rassemblés autour d'une église, d'une chapelle, d'un missionnaire, qui en fait à la vie & à la mort de fervens chrétiens. M. R. a beau faire le Stoïcien & déclamer contre nos goûts & nos délices. Il faut qu'il y tienne bien par le cœur, pour trouver

tant d'héroïsme dans les Sauvages à les mépriser. Si son cœur tenoit de même à la religion & à la société simplement humaine, il trouveroit un bien plus vrai héroïsme dans la préférence que leur donnent les Sauvages sur leurs goûts les plus naturels.

C'est la gloire de la religion, de triompher des esprits & des cœurs, & des goûts & des sentimens, dont aucun motif humain ne peut d'ailleurs triompher. Il n'y a qu'elle, qui ait des motifs victorieux de la chair & du sang, pour forcer pere & mere à renoncer à leurs enfans, & les enfans à renoncer à pere & mere, & à tout ce qu'il y a de plus cher & de plus délicieux.

Les missionnaires n'ont pu absolument détacher les Sauvages de la vie sauvage, c'est-à-dire, peu riche, peu commode, peu aisée, & du reste ni savante ni artiste. Ils en ont pourtant quelquefois fait des peuplades, des villages, des villes: au Paraguai même, des provinces & des empires. Les missionnaires ne se sont pas même souvent piqués de trop civiliser les sauvages, de les trop policer, de les trop

mettre à leur aiſe, de leur apprendre nos ſciences, de leur montrer nos arts, dont ils pourroient abuſer, comme on en abuſe ſouvent ici, & dont abſolument on peut ſe paſſer pour vivre, & ſur-tout pour gagner le Ciel, qui eſt l'eſſentiel, & comme la ſomme & plus que la ſomme de tous nos biens temporels.

Car, ſi M. R. n'outroit pas toutes choſes, on pourroit être de cet avis, juſqu'à un certain point, & convenir que les ſciences cauſent bien des vices d'orgueil, & que les arts nourriſſent le luxe, & favoriſent bien des paſſions de détail. Et quand je dis même l'orgueil, c'eſt plutôt la vanité, qui produit l'abus des ſciences, ſur quoi j'avancerois cette theſe, que les lettres, arts & ſciences, corrigent les hommes en grand, & les corrompent peut-être en petit, en détail : je pourrai en entreprendre la preuve quelque jour, à la ſuite même de la diſcuſſion préſente, que je veux mener au bout du livre en queſtion de M. R. dont je ſuis le très, &c.

LETTRE XXXIX.

MONSIEUR, la plupart des hommes tiennent à leur patrie, à leur terre, à leur ſociété nationale, à leur parenté, à leur ciel, à leur air, à leur chaumine, à leur ruiſſeau; & la vue de quelques avantages qu'ils ne ſentent pas, qu'ils n'imaginent jamais bien, ne ſauroit les tenter. Et puis, il eſt facile de pervertir les hommes, & toujours difficile de les convertir. Dieu ne donne pas de grace pour convertir un Sauvage à notre vie civile, à nos villes, à nos hôtels, à notre luxe, à nos délices; il eſt heureux même que la bonne nature y répugne chez eux.

Pervertir même quelqu'un n'eſt pas une choſe ſi facile en détail. Il ſeroit plus facile de pervertir un Européen aux vices des Sauvages qui ſont groſſiers, que de pervertir un Sauvage à nos vices qui ſont plus fins, & qu'ils ne preſſentent pas. A nos vices groſſiers & de pure ſenſation, un Sauvage eſt bientôt perverti, au vin, à l'eau-de-vie. Nos ragoûts ſont des vices

raffinés, raisonnés, d'un grand art, d'une science exquise. Un Sauvage ne peut pas y atteindre par le goût : il n'en a pas l'avant-goût ni le pressentiment.

M. R. qui ne connoît que le physique, croit que le goût n'est qu'une affaire de la langue, du palais, du nez, des yeux. Nos goûts, nos ragoûts, nos délices, nos bijoux, sont pour un Sauvage des livres à étudier, des sciences à acquérir, des arts à apprendre. On ne pourroit les y élever que peu-à-peu ; nous-mêmes n'y sommes arrivés que par-là. Chez un peuple savant, tout est savant, le vice même.

C'est même ce qui trompe M. R. Nos vices sont des vices de science, mais non de la science. Savans ou ignorans, les hommes sont vicieux. M. R. croit-il les vices barbares moins barbares que nos vices savans ne sont savans. Encore, tout vice est vice d'ignorance, *omnis peccans ignorans*; & nos vices ne sont savans que jusqu'au vice exclusivement. En un mot, les vices des savans sont les vices de savans, mais non de sa science, de la conscience, qui les réprouve impitoyablement & sans quartier.

Ce qu'on pourroit dire de plus vrai, c'eſt que les vices des ſciences ſont de plus grands vices, plus contre la conſcience & plus impardonnables. La theſe de M. R. ſera conſtamment fauſſe, juſqu'à ce qu'il nous montre une ſcience, un livre, un ſavant même, qui canoniſe & qui n'anathématiſe pas les vices les plus grands, comme les plus petits.

Une grande preuve contre lui, eſt que nous prenons nos arts & nos ſciences, les belles-lettres ſur-tout dans les livres des Payens, Grecs & Romains, & que malgré cela, nous ne ſommes jamais tentés de paganiſme & d'idolâtrie, ni d'aucune ſorte d'héréſie même, étant du reſte très-édifiés des plus grands & des plus petits traits de morale dont ils ſont pleins.

Dieu merci, je ne juge pas ordinairement de toutes ces choſes-là comme M. R. par fantaiſie, par humeur, & tout-à-fait ſans principes; *ſic volo, ſic jubeo*; voilà ſa façon de raiſonner. A peine daigne-t-il nous rendre raiſon des inconvéniens qu'il trouve dans les objets de ſes dégoûts univerſels. Ma façon, quand j'ai quelque goût ou quelque dégoût, dont je ne puis

me bien rendre raiſon ni à autrui : quand j'ai quelque theſe générale à établir ou à réfuter, eſt de remonter aux grands & aux vrais principes de la raiſon, & ſur-tout de la foi, à l'écriture ſainte, à l'égliſe.

Conſtamment la religion, la foi, l'écriture, l'égliſe, ſont la derniere & ultérieure raiſon de tout, la raiſon même de la raiſon, & en un mot, la derniere réſolution de toutes les difficultés, de morale ſur-tout, de juriſprudence, de politique, d'hiſtoire, & de phyſique. Il n'y a que la géométrie, je ſuis bien aiſe de le dire, que l'écriture, la religion & l'égliſe ayent un peu abandonnée à une pure raiſon, parce qu'effectivement la raiſon lui ſuffit, Dieu ne faiſant jamais *per plura* ce qui peut ſe faire *per pauciora.*

Nous avons deux ſortes de vérités dans ce monde, les vérités naturelles & les ſurnaturelles. La géométrie ſeule eſt en poſſeſſion des vérités naturelles. Dieu nous a donné l'évidence, la pleine connoiſſance, la démonſtration. Elles n'ont point d'autre tribunal que l'eſprit particulier même d'un chacun. Au lieu que les vérités morales ou ſurnaturelles ont deux tribunaux, dont

celui de la raiſon eſt ſubalternes à celui de la foi, qui eſt en dernier reſſort & ſans appel.

Sans vouloir même aller juſqu'à la foi, & ſans porter la queſtion de M. R. à la déciſion de l'égliſe, & me contentant d'entrer ici dans ſon eſprit & dans celui de nos livres ſaints, j'obſerve, que loin d'anathématiſer nos ſciences, l'écriture ſainte les canoniſe en général, & que l'égliſe eſt l'organe le plus ordinaire & comme unique, dont Dieu s'eſt ſervi de tout tems, pour rendre les hommes ſavans; d'où je conclus ſans replique, que les lettres, les arts, les ſciences, ſont un bien en ſoi, quoi qu'en puiſſe dire M. R. qui étant calviniſte d'origine au moins, n'eſt pas ou ne ſe croit pas ſi obligé d'en reconnoître l'égliſe comme la dépoſitaire & l'organe éternel.

L'écriture eſt formelle ſur le droit ou l'obligation qu'ont les prêtres d'être ſavans, & de rendre tels les peuples dont ils ſont les paſteurs, étant comme le levain & le ſel de la terre. La ſcience repoſe ſur les lêvres du prêtre, eſt-il dit formellement & équivalemment en cent endroits de

l'ancien & du nouveau Teſtament, où le mot de *ſuper labia*, marque évidemment l'obligation de parler, d'éclairer, & d'inſtruire.

En conſéquence il eſt de fait, que la premiere qualité du prêtre, de l'eccléſiaſtique, eſt d'être vertueux & ſavant, & ſavant pour être vertueux, comme j'ai dit; que par-tout ce ſont les eccléſiaſtiques qui tiennent les colleges, les univerſités, les écoles; & qu'enfin, à l'origine des choſes, c'eſt même l'égliſe, les évêques, les papes qui ont fondé les univerſités, & au nom de qui ſe conferent les degrés de licence & les bonnets de docteur. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XL.

MONSIEUR, ce que je vous diſois dans ma derniere lettre ſur le droit ou le devoir des prêtres, des eccléſiaſtiques & de l'égliſe, d'être les docteurs des nations, eſt ſi vrai que chez les hérétiques même, & anciennement chez les idolâtres, Romains, Grecs, Egyptiens, Chaldéens, Perſans,

Indiens, chez nos Gaulois même, ce ſont & c'étoient les prêtres, miniſtres, druïdes, gymnoſophiſtes, brachmanes, bonzes, qui étoient & ſont ſpécialement par office chargés de l'inſtruction publique & de la tradition morale & écrite des ſciences, des arts & des lettres.

Et cela ſans exception; car les univerſités par exemple, ſont, comme leur nom le porte, une univerſalité d'inſtruction & de doctrine, ſans en excepter ni les arts, ni la médecine, ni la juriſprudence, non plus que la théologie. Le monde ſéculariſe tant qu'il peut toutes choſes, & les hérétiques vont juſqu'à ſéculariſer la théologie. Mais dans leur premiere inſtitution, les facultés de médecine nommément, étoient toutes eccléſiaſtiques. Les facultés de Paris & de Montpellier l'étoient bien ſurement dans leur origine; & tout ce à quoi nous voyons porter robe noire, longue, ample, & rabat grand & petit, étoit à coup ſûr eccléſiaſtique dans ſa fondation, quelque ſéculariſation qui ſoit arrivée depuis ce tems-là. Le ſeul air de l'égliſe autoriſe, donne de la gravité, du poids aux fonctions les moins eccléſiaſti-

ques. Je l'ai dit ailleurs, il n'y a de profane que ce que nous profanons.

Et voilà comme j'aime à faire de toutes les questions de morale & de littérature, questions de soi vagues, confuses & interminables, des questions de fait & d'histoire; n'y ayant que cela pour les trancher ; comme les questions de foi, la tradition ; la raison métaphysique, claire & personnellement évidente, ayant seule droit sur les seules questions géométriques.

Il en est de la tradition des sciences comme des nœuds sacrés de la société, qui sont les deux grands principes du bien que M. R. méconnoît avec entêtement, sinon avec affectation. L'église est le nœud de ces deux liens d'humanité : car le mariage propage les corps & les ames ; & les lettres, les sciences & les arts, propagent en quelque sorte les esprits, la foi même & les mœurs ; & c'est l'église qui autorise tout, propage tout, conserve, répare & perfectionne tout, d'après & par J. C.

D'où il m'est permis de tirer ce grand argument, que je crois à l'épreuve de toutes les chicanes de M. R. que tout cela, nommément la société & les sciences sont

un bien dont il eſt fâcheux qu'il réſulte bien des maux, il eſt vrai, par la faute des aſſociés & des ſavans, & jamais par celle de la ſcience ou de la ſociété.

Je crois pouvoir même ſans conſéquence & ſans donner trop d'avantage à M. R. convenir avec lui d'un grand mal qui réſulte de la ſcience & de la ſociété. Car le défaut abſolu de ſociété ſeroit une inhumanité parfaite, une abſolue deſtruction de l'humanité, pire que la vie ſauvage, libre, animale & libertine que prêche M. R. Et de même le défaut abſolu des ſciences ſeroit une barbarie, ſeroit cette vie ſauvage & animale.

Il faut donc de la ſociété, & il faut de la ſcience, mais juſqu'à un certain point, après lequel l'excès retombe dans les mêmes inconvéniens que le manque total ou le défaut trop grand qui tombe dans l'abus, dans la corruption. Car *corruptio optimi peſſima.* Il y a donc, çela va de ſuite, trop de ſociété dans le monde, trop de ſcience, & par-là même il n'y en a pas aſſez. Car voilà les deux contradictoires qu'il faut accorder, & qui ne s'accordent que trop dans toutes les queſtions.

C'eſt des ſciences, des arts & des lettres que je parle ſur-tout ici à M. R. Non abſolument, il n'y a point trop de ſcience *intenſivè*, comme on dit. Lès ſavans ne le ſont point trop. Ils ne ſauroient trop l'être. Nulle ſcience n'a à craindre qu'en la portant trop loin on n'en voye le bout, le foible ni le faux. En Dieu il y a une ſcience infinie dont toutes nos profondeurs ne ſont jamais que la ſurface extérieure. Car Dieu n'a point de ſurface en lui-même, n'ayant point de borne en ſcience ni en rien.

C'eſt *extenſivè*, comme on dit encore, qu'il y a dans le monde trop de ſcience, c'eſt-à-dire, trop de ſavans, *demi-ſavans* par conſéquent; & voilà le mot; les *demi-ſavans* font tout le mal des ſciences, parce que réputés ſavans & ſe donnant eux-mêmes pour très-ſavans, pour plus ſavans même que les vrais ſavans, leur ignorance réelle enfante les préjugés, les erreurs, les héréſies, les monſtres d'eſprit, d'art & de ſcience, & tôt ou tard le pyrrhoniſme, le déiſme, l'athéiſme, qui eſt la ſomme totale des monſtres & la triple chimere des eſprits orgueilleux, enthou-

ſiaſtes, fanatiques & frénétiques preſque, qui veulent tout anéantir, arts, ſciences, &c.

Il en eſt de la *demi-ſcience* en fait d'eſprit comme de l'*hypocriſie* en fait de mœurs. Le *demi-ſavant* n'a que le maſque de la ſcience, comme l'*hypocrite* a le maſque de la vertu. Ils jouent l'un & l'autre, l'un la vertu, l'autre la ſcience. Et comme l'*hypocrite* va au vice par le chemin de la vertu, le faux ſavant, le *demi-ſavant*, car c'eſt le même homme, va à l'ignorance par le chemin de la ſcience. Il n'eſt pas nouveau de dire que *la demi-ſcience eſt pire que l'ignorance.*

Scientia inflat. Il faut le croire dès que l'Ecriture le dit: abſolument toutes nos ſciences ne ſont que de *demi-ſciences*, & c'eſt à ce titre de *demi-ſciences* qu'elles peuvent nous enfler. Car du reſte, rien n'eſt plus enflé qu'un *demi-ſavant*, ſi ce n'eſt un *quart de ſavant*, qui ne le cède qu'au *demi-quart*, & celui-ci au *demi-demi-quart*, *& ſic in infinitum*, diſent les philoſophes géometres. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XLI.

VOILA, Monsieur, le propre des *demi-savans*, des *demi-talens*, d'étayer leur *demi-science*, leur *demi-talent* d'un vernis de licence, de libertinage ou de mécréance qui rehausse toujours leur mérite littéraire auprès des sots, des mécréans, des méchans, ou des simples mondains. C'est ce que j'ai appellé au commencement, brûler le temple d'Ephese. Si M. R. n'avoit pas attaqué tantôt les lettres, tantôt les arts, la musique, les mœurs, la religion, le bon sens, on auroit moins applaudi à son style savoisien ou à sa franchise helvétique.

Humilier les vrais savans, les vrais artistes, est un crime qu'on pardonne, qu'on travestit en vertu chez les *demi-savans*, souvent chez les savans même, & toujours dans un public qui aime à se dédommager des récompenses & des éloges qu'il est forcé de donner au vrai mérite, qu'il aime même à ne pas donner, ou à donner de préférence au *demi-artiste*, au *demi-savant*, toujours bien plus em-

pressé à en remercier, à les demander même.

Les vrais savans sont communément assez bonnes gens, gens même assez modestes. Ils peuvent avoir un peu de vanité. L'orgueil est pour les *demi-savans*, l'arrogance pour les *quarts de savans*, l'insolence, la rusticité, la brutalité, &c. pour la descendance de la *série des demi-quarts*, *demi-demi-quarts*, &c.

Les vrais savans sont retirés, amoureux de leur cabinet, point chefs de secte, de cabale. Les demis & quarts de savans ont du tems de reste pour courir de cercle en cercle, de caffé en caffé, & y répandre leur déisme, leur licence, leur mécréance, qui leur servent d'introducteur & de passe-port.

Le déisme nommément est constamment l'effet d'une demi-science, tout comme, & plus encore que l'hérésie. Le déisme & l'hérésie sont des *demi-religions*, analogues aux *demi-sciences* qui les enfantent. Comme Dieu est par-tout, que tout est son ouvrage, & qu'il a gravé ses traits dans tous les objets de nos sciences; l'Ecriture même nous disant que la terre est

pleine de la ſcience de Dieu ; un vrai ſavant voit en effet Dieu par-tout, & eſt par-tout invité à le connoître, tantôt à l'aimer, tantôt à l'adorer. Dieu le tient toujours en reſpect.

Le *demi-ſavant* ne fait qu'entrevoir Dieu par-tout, aſſez pour le craindre, l'éviter, le fuir. Il en voit par-tout le principe, par-tout il en élude la conſéquence. De toutes les queſtions il étudie l'objection juſqu'à la réponſe excluſivement. Comme Dieu eſt abſolument ſous le voile, dans le nuage, là où commence la ſcience de Dieu, là finit la ſcience du demi-ſavant.

Je ſuis trop vrai pour ne pas dire ce que j'en penſe, tout ce que j'en ſais, tout ce que l'uſage & l'expérience m'en ont appris. La ſcience eſt aujourd'hui trop répandue, trop facile, & à trop grand marché. Elle eſt trop à la portée de bien des têtes qui n'ont pas la force de la porter. Une épée eſt une bonne choſe, mais trop de gens la portent peut-être. C'eſt une arme : les Romains ne la portoient qu'en guerre. Aux guerres civiles tout le monde la porta. La guerre civile regne dans les ſciences,

ſciences, depuis qu'on les rend ſi populaires.

Je ſuis payé pour vanter les journaux, les dictionnaires, les manieres de faciliter les ſciences & de les mettre à la portée de tout le monde. J'ai été trente ans journaliſte. J'ai mis les mathématiques en une eſpece de dictionnaire, & ma fantaiſie a toujours été de tout faciliter, arts, ſcience & littérature. J'ai cru par-là faire la guerre à la demi-ſcience & rendre tout le monde pleinement ſavant. Pour un ſavant que j'ai fait, j'ai fait trente & trois cents demi-ſavans, quarts & demi-quarts de ſavans; & il y a plus de quinze ans que j'ai reconnu de bonne foi que j'avois manqué mon coup & mon but. J'en demande pardon au public.

C'eſt Bayle, qui par ſes journaux & ſon dictionnaire a prêché & favoriſé la demi-ſcience ſceptique & déiſte. De gros livres comme un dictionnaire, ou de petits livres ſouvent répétés comme les journaux impoſent trop au public, & 1°. à l'auteur qui s'en croit & en eſt cru plus habile, 2°. au lecteur, au ſimple acheteur même, tout fier d'avoir à la main

toute une & plusieurs sciences articulées, numérotées & en simple A. B. C.

Il y avoit eu de tout tems avant Bayle, des pyrrhoniens & des déistes. Bayle en a fondé la secte en regle, en grand & à perpétuité ; or c'est en fondant la demi-science. Mais Bayle, me dira-t-on, étoit au moins lui-même un vrai savant. J'ai ma distinction que j'ai déjà indiquée. Savant en *extension*, en surface, je l'accorde ; Bayle l'étoit, en *intension*, en profondeur, je le nie : Bayle n'étoit rien moins qu'un vrai savant.

Ces sortes d'ouvrages de gros volume supposent & donnent de la science en raison inverse, renversée ou réciproque du tems mis à les faire ou à les lire. Un faiseur de gros livres n'a le tems d'en lire que de petits, ou de petits articles des gros. On peut depuis long-tems faire un livre plus savant que soi-même. Les tables des livres sont la grande mine & la pepiniere des dictionnaires & des journaux.

Encore Bayle étoit-il un *demi-savant*. Il savoit douter, & par conséquent le pour & le contre de tout. M. R. ne sait que le contre, & ne doute de rien. Ces deux auteurs ne peuvent avoir le même

but. Bayle nous y même, & M. R. y va tout ſeul : car je doute qu'il y mene perſonne ; il annonce trop le déiſme. Bayle eſt plus dangereux : il n'annonce rien. Son ſtyle indifférent, rend conſtamment tel ſon lecteur. M. R. met trop d'intérêt & de chaleur dans ſes prétentions, qui ſont trop naïvement fortes & horribles. On ne perſuadera pas facilement aux ſots même, beaucoup moins même aux ſots, qu'ils ſoient bêtes ou Pongos.

Bayle va à l'eſprit par le cœur, dont l'eſprit eſt facilement la dupe, ſelon le proverbe. M. R. va au cœur par l'eſprit dont nul proverbe n'a établi la duperie active envers le cœur, toujours libre de s'en moquer. C'eſt Bayle qui manie l'hypotheſe en habile homme. M. R. en évente l'art & le ſavoir-faire par des contre-theſes perpétuelles.

Auſſi Bayle ſe vantoit-il de ſavoir tout, & citoit tout réellement, livres & auteurs : & M. R. ſe vante, à la façon peut-être de Socrate de ne ſavoir rien, & ne cite rien ou preſque rien en effet ; & l'avis de M. R. n'eſt jamais que l'avis de M. R. dont je ſuis par conſéquent le très, &c.

LETTRE XLII.

JE croyois, Monsieur, borner à la derniere lettre toutes celles que j'avois à vous écrire. Mais en parlant de vous à bien des gens que je consulte ou qui me consultent sur votre compte; car si c'est-là ce que vous avez prétendu, comme je le crois, de faire beaucoup parler de vous, vous êtes bien servi ! Il s'est mû une question sur ma façon de trancher toutes les vôtres par voie de fait autant que je le puis, & rarement par voie de droit, & beaucoup moins de raisonnement & de dissertation interminable.

Car je ne connois de voie de droit *à priori* que dans la géométrie ; & par-tout ailleurs dans la métaphysique, & même dans la religion & la foi, je ne connois le droit *à posteriori* que par le fait de tradition & d'histoire. Par ce qui est, je découvre, facilement même, ce qui peut ou ce qui doit être ; au lieu que la possibilité ou le devoir des choses est toujours équivoque, & ne peut jamais en consta-

ter l'existence qui est arbitraire & accidentelle.

Le grand commun des hommes, philosophes même, ne conviennent des effets, qu'autant qu'ils en connoissent les causes, chose presque toujours impossible dans les affaires les plus naturelles & de pure physique, & tout-à-fait folle à entreprendre dans les affaires surnaturelles, de religion & de foi. Sur quoi, en parlant de vous & de vos questions, toutes de droit & de pure possibilité, selon vous, je disois, que d'un précipice vous vous étiez jetté dans cent autres, & qu'une erreur avoit amoncelé dans votre esprit & sous votre plume des montagnes d'erreurs, des dédales, des labyrinthes d'erreurs, sans aucune issue pour vous en tirer; votre façon d'esprit & d'argumentation sophistique, vous entravant à chaque pas dans de nouveaux entrelacemens, formant de nouveaux embrouillemens, dont vous resserriez les nœuds, à force de les multiplier.

Par rapport aux mysteres, soit de la nature, soit de la foi, je disois que la méthode ordinaire, méthode de dispute, de pique & de contention, n'étoit bonne qu'à

multiplier les mysteres, & à les embrouiller l'un par l'autre à l'infini, sans en débrouiller aucun par la voie de droit & de la pure possibilité. Ma voie de fait réduit à coup sûr, en un moment, vingt mysteres à un seul, & souvent à rien de trop mystérieux.

Vous-même, Monsieur, dans votre discours contre la musique, vous le commenciez par le bon mot de M. de Fontenelle, qui veut qu'on constate le fait de la dent d'or, avant que de l'expliquer. Et il est vrai que dans ce cas-là, on se seroit épargné bien de fausses explications d'un fait, faux lui-même. Mais dans le cas même d'un fait vrai, encore s'épargneroit-on bien des explications & bien du faux, en commençant par constater le fait tel qu'il est.

Et sur cela, j'ai coutume de dire, que quand je trouve dans l'Ecriture sainte, par exemple, un mystere, c'est-à-dire, une chose que je n'entends pas, je commence par la croire, ajoutant qu'après l'avoir crue, il m'arrive assez souvent de la comprendre très-bien, ou assez bien enfin. A ce propos, je vous avoue qu'à la vérité, les effets sont dans leur cause, par

rapport à Dieu, mais je prétends que par rapport à nous, les causes, soit physiques, soit autres, sont le plus souvent dans leurs effets. Il faut donc commencer par les effets, par les faits.

Saint Paul nous donne cette regle en général, comme sur les affaires de foi. *Accedentem ad Deum*, dit-il, *oportet credere, quia est.* Ceux qui veulent prouver l'existence de Dieu par sa possibilité, sont louables. Dieu a droit d'être prouvé de toutes les façons, parce qu'il tient à tout. Mais enfin, St. Paul veut que pour expliquer les choses de Dieu nous commencions par constater son existence, par *credere quia est.* Et Dieu même, la premiere fois que nous trouvons qu'il ait parlé de lui & pour se manifester aux hommes, *Ego sum qui sum*, a-t-il dit à Moyse, & il ne s'est donné d'autre nom en preuve de son existence, que son existence même. Celui qui est, m'a envoyé : *qui est, misit me*, ordonnoit-il à Moyse de dire aux Juifs.

Autant d'explications, de preuves même qu'on donne à un mystere, sont autant de mysteres souvent plus inintelligibles que

le myſtere même ; & d'autant plus myſteres, qu'ils le ſont de la façon des hommes ; au lieu que le vrai myſtere l'eſt de la façon de Dieu, ce qui le rend le ſeul croyable : mais ceux de la façon des hommes ſont toujours litigieux.

Et ma façon de commencer de croire comme un fait, avant que de comprendre le droit, eſt, j'oſe le dire, une démarche aſſez fine & adroite dans ce qui s'appelle la recherche de la vérité. La créance eſt une vraie ſcience, & tout au moins une demi-compréhenſion, une demi-intelligence. La plupart de nos ſciences ne ſont que créance & foi, foi même humaine & très-faillible. Ce que je crois, je le ſais. Dans les choſes que nous ſavons le mieux, ſur un point que nous comprenons ; il y en a dix, & vingt que nous croyons ſimplement, ſans pouvoir les comprendre.

La foi captive l'eſprit, dit-on. Il n'y a pas grand mal de captiver les eſprits bornés ou rebelles. La plupart ne ſont point trop faits pour rien comprendre. Les ſciences ne ſont gueres que des ſciences de foi. On en a la certitude en attendant l'é-

vidence : & Descartes a tort de nous prescrire de n'admettre rien que d'évident. A un idiot peut-être, vaut-il mieux apprendre à dire son *pater* en latin. Il ne l'entend pas, mais il le sait. Il sait bien dire : il veut bien dire ; il dit bien devant Dieu au moins qui l'entend bien, & qui entend, comme il est dit, la préparation du cœur, bien mieux que celle de l'esprit. Tout homme a du cœur assez pour Dieu. Le plus grand esprit n'en a pas assez, ni n'en approche.

La foi ne captive que les esprits ou les cœurs rebelles, disois-je. Elle met en grande liberté les bons esprits qui ne sont pas les dupes du cœur. Toutes les fois que vis-à-vis d'un mystere ou d'une difficulté de science, j'ai commencé par dire *credo*, j'éprouve constamment dans mon esprit une très-grande liberté de raisonner & de comprendre, & de faire comprendre aux autres.

A toutes les opérations d'esprit comme de corps il faut un point fixe, un centre de repos d'où partent tous les mouvemens. Un ressort n'agit par une extrémité qu'autant qu'il est fixé par l'autre. La

foi eſt l'unique point fixe des eſprits dans les ſciences humaines autant que dans les divines. Quand je montre aux jeunes gens quelque point difficile de mathématique, de géométrie même, je n'ai pas trouvé de meilleure façon de me faire entendre des eſprits revêches & difficultueux, que de leur dire : *commencez par croire que je ſais ce que je vous dis. Je ne veux pas vous tromper, je ne puis pas m'y tromper. C'eſt ma propre ſcience que je vous donne. Il y a trente ans que je le ſais. Tout le monde le penſe de même, &c.*

Quand j'ai dit cela à des eſprits raiſonneurs, mais raiſonnables, car c'eſt de la raiſon cela, auſſi-tôt ils me croyent & m'entendent tout de ſuite avec facilité. Il n'y a rien qu'on n'entende dès qu'on a intérêt de le ſavoir. La foi de l'eſprit intéreſſe le cœur même à en faire l'objet de ſon intelligence. Car on eſt curieux & on aime à voir clair. Les Samaritains, après avoir vu J. C. diſoient à la Samaritaine: nous avons cru d'abord ſur votre parole, mais nous croyons déſormais pour avoir vu comme vous. Je ſuis, M. votre, &c.

LETTRE
SUR
JEAN-JAQUES ROUSSEAU,
ADRESSÉE A M. D'ES.....

Paris, le 10 Décembre 1778.

NOUS avons fait, Monsieur, l'été dernier une perte irréparable aux yeux des hommes de génie & des ames sensibles ; je veux parler de celle de Jean-Jaques Rousseau, un des hommes les plus extraordinaires qui aient paru dans le monde. Il avoit choisi, depuis nombre d'années, la France pour son séjour, où il a vécu célebre & invisible, & où il a fini, en vrai philosophe, sa carriere sans trouble & sans bruit.

Ainsi, dans l'année 1778, dans cette année qui aura vu se former des révolutions politiques, mémorables à jamais dans les fastes du monde, les plus grands hommes qu'eut notre siecle pour l'esprit & les

talens nous ont été enlevés ; car ces derniers, lorſqu'ils ſont portés à un certain degré, méritent réellement d'être cités à la ſuite du génie.

Nul pays, ſans doute, puiſque Rouſſeau avoit rompu ſolemnellement ſes liens avec ſa patrie ; nul corps, nulle académie, puiſqu'il n'a appartenu à aucune, ne ſe chargera particuliérement de conſacrer le nom d'un homme à qui cependant l'eſprit humain doit un hommage à tant de titres.

Il me ſemble donc que c'eſt à la France, long-tems l'aſyle de Rouſſeau, & dont la terre contient aujourd'hui ſes cendres, à acquitter ce que l'on doit à ſa mémoire (*). Que ſi, contre toute attente, il ne reſtoit rien de caractériſé ſur le compte d'un homme ſi rare parmi une nation qui

(*) Lorſque cette lettre a été écrite, il n'avoit paru encore rien de marqué, & même il n'a paru juſqu'à ce jour aucun ouvrage raiſonné d'une certaine étendue ſur feu M. Rouſſeau de Geneve.

Cet écrit devoit reſter ignoré, & l'eût toujours été ſi l'eſprit de critique & même de blâme, auquel on ſe livre avec une ſorte de perſécution depuis un certain tems ſur le compte de cet Auteur, n'eût excité le deſir de repouſſer, s'il eſt poſſible, l'injuſtice faite à ſa mémoire. Quelques perſonnes éclairées à qui cette lettre a été lue, en convenant

idolâtre si fort le mérite, mais qui aussi quelquefois l'oublie si promptement, il ne faut pas douter qu'il n'y eût chez elle un grand nombre de personnes, & particuliérement une portion précieuse de la société, dont le cœur accuseroit vivement cet étrange silence. On sent aisément de qui je veux parler. En effet, Monsieur, j'ai vu plusieurs femmes, également distinguées par l'esprit & par le sentiment, donner, dans le tems de la mort de Rousseau, sincérement des larmes à sa perte, sans qu'elles eussent jamais connu sa personne; exemple peut-être unique au monde d'un homme ainsi pleuré sur ses seuls écrits. Ce trait, qui, pour le dire en passant, décide en faveur de la sensibilité de cette partie du genre-humain, suffiroit seul à

nant de la vérité du fond des choses, ont trouvé que M. Rousseau y étoit jugé généralement avec beaucoup de faveur. On leur a répondu que les torts qui appartiennent purement à l'humanité devoient disparoître après la mort; qu'il s'agissoit seulement de faire connoître aux tems présens & futurs l'homme essentiel & l'écrivain tels qu'ils ont été; enfin, qu'il étoit mieux encore d'excéder un peu dans les louanges justement dues à un grand homme qui n'est plus, que de s'exposer à altérer sa renommée par des jugemens hasardés sur des faits peu constans.

l'éloge de l'illuſtre étranger. Un tel honneur, quand il eſt vraiment unique, eſt effectivement la plus rare récompenſe que puiſſent recevoir les dons de l'ame & de l'eſprit ; & nul homme, que je ſache, n'a joui comme Rouſſeau d'une gloire pareille, purement comme Auteur.

Je vais donc, comme contemporain, être l'interprete du pays & du ſiecle où il a vécu. Je ſouhaite que ce foible monument que ma main lui éleve par le pur mouvement de mon cœur, & ſans avoir jamais eu aucune liaiſon avec ſa perſonne, porté par ſon nom vers des tems reculés, puiſſe attirer à cet homme mémorable quelques actes de plus d'admiration & d'amour.

L'homme & l'auteur dans Rouſſeau ont paſſé pour être à la fois un prodige & un paradoxe : ſelon moi, le prodige explique facilement le paradoxe.

La création de cet homme, bien plus admirable que ſingulier, a été une création vraiment unique. Nul être, à ce qu'il ſemble, ne s'eſt trouvé doué d'une ſenſibilité d'ame plus exquiſe, jointe à un degré de force dans les ſenſations preſque ſans exemple. Né du côté des ſens avec

une organiſation ſi parfaite, qu'il étoit éminemment propre à tous les arts ſenſibles & agréables, il réunit à ces dons corporels un génie géométrique & clair, profond & vaſte, & auſſi pur que brillant du côté de l'imagination. Cette rectitude de raiſon, cette élévation de génie, cette délicateſſe d'ame unique ne pouvoient qu'être accompagnés d'un penchant ardent pour le vrai, pour le beau, pour le bon en tout genre. Une éducation républicaine & auſtere, des exemples domeſtiques & honnêtes, qui naiſſoient comme du ſein des mœurs générales de ſa patrie, furent en lui la ſeconde nature ſur laquelle l'homme & l'auteur furent édifiés.

Quand on conſidere tant d'avantages naturels avec toutes leurs circonſtances, la vue d'une ſi parfaite création, où il eſt ſi rare que la nature accumule, aſſortiſſe & accorde à un ſeul homme dans un degré ſi parfait, tant de dons divers, explique, d'une maniere bien ſimple, le prétendu paradoxe des écrits & de la vie de Jean-Jaques.

Le citoyen de Geneve, né avec les perfections qu'on vient de voir, élevé comme

on a dit, jetté enſuite dans le monde ſans fortune, ſans autre appui que ſes propres forces, dont cependant le levier eût été ſi puiſſant dans les mains d'un homme ambitieux, mais qui, pour une perſonne du caractere de Rouſſeau, n'ont ſervi qu'à troubler ſa vie en lui acquérant du renom; un tel homme, dis-je, avec une ame & un eſprit de cette trempe, devoit naturellement, s'il eût écrit, écrire comme Jean-Jaques a écrit, & agir en tout preſque comme il a fait.

Rouſſeau ne commença à ſe produire au jour comme auteur qu'à l'âge d'environ quarante ans, à cet âge où l'imagination, cette premiere ſource des bons écrits, conſerve encore toute ſa force, & où le jugement, qui en conſacre la durée, eſt parvenu à preſque toute ſa maturité. Juſques-là, il avoit amaſſé dans le ſilence, par ſes travaux, par ſes méditations, de grandes proviſions en connoiſſances de toute eſpece. Philoſophe & obſervateur par caractere, il fait d'autre part dans le monde une étude réfléchie des uſages, des loix diverſes, & ſur-tout du cœur humain où ſon propre cœur l'avoit ſi fort initié; car

l'un ſans l'autre n'inſtruit pas, & il faut ſentir vivement en ſoi la nature pour la connoître dans autrui.

Auſſi peut-on dire que jamais homme ne prit la plume avec de ſi grandes avances & des matériaux ſi abondans. D'autres on écrit par un vain deſir d'écrire, trop ſouvent avec les mains & l'eſprit vides. Dans Rouſſeau, ce fut un beſoin qui le maîtriſa, dont il fut lui-même ſurpris, parce que la publicité étoit réellement contraire à une partie de ſon caractere & même contraire à ſes vues. Il ne put plus contenir tant de richeſſes, & il céda aux circonſtances qui lui mirent la plume à la main comme malgré lui; mais il la prit, dès le premier moment, en maître de ſa deſtinée comme auteur.

Voyez en effet la maniere dont il parle à ſes lecteurs dès ſes premiers écrits, & depuis dans tous ſes ouvrages! Comment il s'éleve au-deſſus de la gloire que pourtant il idolâtroit! Comment, en ſe préſentant au public, il recherche ſon ſuffrage ſans en dépendre! Comment, en lui parlant, il prend toujours ſa propre opinion & ſa ſeule conſcience pour juges!

Quel ton ! Quelle hauteur de langage ! Si des principes si altiers peuvent choquer avant qu'on ait lu les ouvrages de Jean-Jaques ; dès qu'une fois ses beaux écrits ont passé sous les yeux, la véracité, la force de l'Auteur, rendent ce ton noble, naturellement grand ; elles font plus, elles le rendent aimable, modeste même en un certain sens. Effectivement la vérité la plus haute, même pour soi, lorsqu'elle a évidemment ce caractere, porte aussi avec elle une sorte de modestie particuliérement propre aux talens du premier ordre, mais en même tems, & il ne faut pas s'y tromper, qui n'est propre qu'à eux seuls.

Déjà avant que d'écrire, Jean-Jaques avoit outre-passé le terme connu des connoissances littéraires : il en avoit, suivant les apparences, bouleversé tout le systême dans ses conceptions vastes & originales. Tout annonce que ses études préliminaires l'avoient jetté fort loin des routes ordinaires.

Une académie littéraire mit alors en question si les sciences avoient influé en bien ou en mal sur les mœurs, c'est-à-dire, au fond si elles avoient plus préju-

dicié que servi au bonheur des hommes; car il est constant, pour quiconque a médité sur le bien réel des sociétés, que la félicité humaine réside en grande partie dans la conservation des mœurs, & même qu'elle en naît essentiellement.

Ce corps littéraire entrevit la matiere d'une discussion où les esprits prévenus n'avoient pas apperçu jusqu'alors le motif même d'un doute. Il est à croire que Jean-Jaques avoit été occupé quelquefois d'une idée pareille; il est probable même qu'il avoit déjà résolu, à part lui, cette étrange question. En conséquence il écrivit sur ce sujet, & il le fit étant orné au plus haut degré de toutes les perfections de l'intelligence, étant revêtu de ce qui fait sa plus grande beauté, l'éloquence. Ce fut avec de telles armes qu'il plaida la cause de l'ignorance en faveur du bonheur des hommes, & il la défendit avec applaudissement auprès de l'Académie & d'une partie du Public, détruisant ainsi, par son propre succès, l'instrument même qui avoit servi à le faire triompher.

Dans cette singuliere discussion, Rousseau prouva, autant qu'il étoit possible,

le paradoxe. Malgré cela, il faut convenir qu'il n'établit, par aucune preuve solide, ce prétendu point de vérité. La maniere dont il vit l'objet, ce qui décidoit absolument dans cette matiere du jugement à porter, provint en partie du fond de son caractère, fortifié en outre par quelques circonstances de sa vie, où l'on prétend qu'il n'avoit pas eu à se louer des hommes, particuliérement de l'ordre de ceux qui cultivent les lettres; ce qui cependant, pour le dire en passant, devroit être la même chose que cultiver la vertu.

En considérant dans cette disposition d'ame la science avec ses abus, les connoissances avec leurs erreurs, il ne sépara pas assez, dans son opinion, de la chose même ce que les passions y mêlent malheureusement, & il imputa ainsi à l'une ce qui est particuliérement du fait des autres; en un mot, il fit porter tout son raisonnement sur cette fausse base, ne réfléchissant pas encore d'autre part que la barbarie ne sauroit être un état pour l'homme; que comme être perfectible, il en sort invinciblement par le seul exercice de ses facultés; & que si-tôt qu'il est

contraint d'en ſortir, il n'y a plus que la perfection humainement poſſible de ſes lumieres, qui puiſſe réprimer les moyens mêmes que ſes connoiſſances mettent en ſes mains pour ſervir ſes paſſions. Cette culture, la plus parfaite de l'eſprit humain, dirigée ſur-tout vers une ſaine morale, étoit un troiſieme terme que Jean-Jaques eût pu enviſager entre la barbarie & la ſcience défigurée par tant d'abus divers. Toutes choſes égales, il eût aſſigné avec plus de raiſon, dans un pareil état, le véritable degré de proſpérité de la terre: diſons plus, il ſemble même qu'il eût été digne d'un être ſi éclairé d'embraſſer une pareille doctrine.

Cette theſe, conſidérée comme on vient de dire, préſentoit, à ce qu'on croit, un beaucoup plus juſte fondement que l'opinion qu'il adopta; mais Rouſſeau, frappé des maux de la ſociété, ſans vouloir diſcerner que ces maux, loin d'être l'effet précis & immédiat des lumieres, étoient plutôt le fruit malheureux d'une autre partie de la nature de l'homme, les paſſions, également indeſtructible en lui, haïſſant par lui-même le vice bien plus que l'igno-

rance, séduit de cette maniere, & très-réellement par sa propre vertu, laissa tomber la balance où la pente de son ame l'entraîna. Il préféra de réduire, par son vœu, l'homme à un état où il ne pouvoit ni ne devoit exister, plutôt que de le mettre à sa véritable place, à celle de l'intelligence la plus perfectionnée, au hasard des dangers de cette situation, ne voulant pas se dire encore qu'en pareil cas l'état de l'homme pouvoit s'élever assez pour que ses passions ne restassent maîtresses que de ce que sa raison, pleinement éclairée, ne pourroit pas leur ôter de nuisible & de fâcheux.

Il faut avouer que cette question, envisagée sous toutes ses faces, méditée dans tous ses rapports, étoit de toute l'étendue de l'esprit humain. Personne, plus que Rousseau, n'avoit en soi cette prodigieuse dimension; aussi parut-il gagner un procès que la force de son génie, si elle lui eût été opposée, eût pu seule lui faire perdre. Mais en cette matiere, encore un coup, ce qui est glorieux pour un esprit de cet ordre, il se décida par sa propension naturelle. Son ame prit les fonctions de sa

raiſon; elle jugea en ce moment à ſa place. En effet, tout dans Rouſſeau indique qu'il fut toujours plus touché du bon & du bien, qu'il ne fut préciſément jaloux du relief du ſavoir; qu'il eut enfin plus de vertu que d'amour-propre, quoique né avec un genre d'orgueil très-haut, ce que certaines perſonnes s'expliqueront ſans nulle peine.

Ce premier eſſai enfanta ſon diſcours ſur l'inégalité des conditions; ouvrage lié au premier; ouvrage moral, métaphyſique, politique, très-profondément travaillé, lequel offre encore le même paradoxe, fondé ſur les mêmes vues, & dont l'argument ne pouvoit être établi que par le preſtige du raiſonnement uni à la plus brillante éloquence, à cette éloquence qui gagne le cœur, lors même qu'elle égare quelquefois la raiſon.

En même tems ſi cet ouvrage peche par un manque réel de juſteſſe dans ſon ſyſtême, de combien de beautés de détail, de grandes vérités, de notions lumineuſes & nouvelles ſur la nature de l'homme, ſur celle de ſes facultés, n'eſt-il pas rempli? Les pages de ce livre en ſont couvertes;

les propositions particulieres éclatent presque toutes de lumieres ; mais il est vrai de dire que leur liaison à la proposition principale, bien qu'habilement pratiquée, est absolument inexacte. Tout tombe par ce vice radical ; malgré cela, les débris de cet édifice offrent autant de trésors dont la raison aime à s'emparer avec fruit.

Les hommes inégaux par nature, en force, en talens & en intelligence, ne pouvoient pas, sans doute, rester égaux dans la société où cette même nature les suit. Les institutions civiles ont donc sagement & heureusement été adaptées à cette inégalité naturelle.

Roûsseau, toujours plus affecté à sa maniere de quelques effets fâcheux que des fruits sans nombre de la civilisation, prétend inutilement ramener l'homme à l'état de nature. La raison, plus forte que tous ses discours éloquens, lui crie que cet état de nature n'est point l'état naturel de l'homme, un état qui lui soit propre ; qu'il ne mérite même pas le nom d'état pour un être de son espece, & qu'il doit plutôt être envisagé comme l'anéantissement de son existence. Elle lui dit que cette idée

injurieuse

injurieuſe à une créature intelligente, combat la fin de ſa création ; que l'homme a été doué pour qu'une ſemblable penſée fût repouſſée de ſon eſprit ; en un mot, qu'un tel vœu, outre qu'il eſt criminel, eſt encore bien vain à former. Elle lui dit que la ſaine doctrine enſeigne au contraire de porter l'eſpece humaine, par la voie des lumieres, vers un état ſocial de plus en plus perfectionné, parce que l'être qui forme comme les matériaux de ce bel édifice, qu'on nomme la ſociété, ne peut reſter brute & barbare, à moins que des cauſes phyſiques ne prédominent ſur la puiſſance & l'activité de ſon intelligence, ce qui eſt impoſſible généralement.

Il y a plus ; l'inégalité des conditions eſt non-ſeulement néceſſaire, en tant que conforme à la nature : elle eſt de plus un bien réel, quand elle eſt ſagement réglée par la loi, parce qu'elle cimente alors l'état civil, qui eſt inconteſtablement l'ordre le plus parfait de cet univers, & la plus belle production de l'intelligence de l'homme, comme le plus bel ornement de ſa nature élevée à toute ſa dignité.

Dès que les hommes dans ce ſecond

état, véritable fin d'un être doué de raison, sont égaux dans tout ce qui est du droit naturel, toute égalité essentielle, la seule importante, la seule d'une nécessité absolue, se trouve conservée. L'inégalité des rangs fait bien peu au bonheur intrinséque des humains ; elle n'est uniquement que l'allure de l'organisation sociale, une forme extérieure réglée par la nécessité, vu qu'elle est fondée sur cette inégalité primitive qui existe invinciblement entre les individus, au point que dans une bonne police elle ne doit même faire autre chose qu'en dériver, imitant en cela fidellement son premier type, qui est la nature de l'homme.

Ce n'est pas tout, & il y a quelque chose de plus encore à considérer : qui sait si dans ce partage, ou plutôt dans cette différence de situation, cette nature tutélaire, tant que ses loix ne sont pas blessées, ne laisse pas, en bonne mere, au moins autant de latitude à la véritable félicité dans les rangs inférieurs que dans les conditions dominantes ? L'expérience a décidé plus d'une fois cette question intéressante. Sous cet aspect essentiel, l'inégalité des

conditions n'eſt donc qu'un vain mot : dès-là que la conſtitution politique eſt ſaine ; dès-là que les droits de l'homme ſur ſes biens, ſur ſa perſonne, ſur ſes opinions ſont réglés ſur cette juſtice univerſelle, tout eſt égal quant au droit : l'inégalité de fait, d'ailleurs démontrée indiſpenſable, n'eſt plus comptée pour rien ; elle eſt même, aux yeux de la raiſon, à bien des égards, la gardienne de l'autre.

Si nous ſuivons à préſent Rouſſeau dans ſes autres productions, nous les trouverons toutes conſéquentes au même ſyſtême. Cet homme, qui éclairoit la raiſon humaine d'un flambeau ſi éclatant, formoit l'étrange vœu de vouloir éteindre celui des ſciences dans tout l'univers, parce qu'il craignoit qu'il n'éclairât trop les vices & les paſſions des hommes. Par amour pour l'humanité, par paſſion pour la vertu, il ſe croyoit réduit à dégrader ſon eſpece, quand il conſidéroit les étranges contrariétés qui regnent en ſa nature. Se livrant trop à ces dernieres idées, dont il paroît que Paſcal fut auſſi affecté autrefois, mais que bientôt ſa raiſon ſupérieure rejetta, & qu'elle expliqua enſuite d'une maniere

ſi parfaite, à l'aide des lumieres de la révélation, il ne régla pas ſes opinions auſſi ſagement que ce dernier. Il s'abandonna en un mot à l'étrange ſouhait dont nous venons de parler, quand il réfléchit à tant de grandeur, mêlée de tant de foibleſſe, à des lumieres ſi hautes, défigurées par des erreurs ſi déplorables; vrais ſujets en effet d'étonnement & de chagrin que Platon, Séneque, Montagne & ſur-tout Paſcal, tous génies créateurs, évidemment précepteurs du ſien, avoient apperçu avant lui, mais qu'aucun d'eux n'avoit, avec les ſeules lumieres de l'homme, préſentés ſous de plus vives images & avec la philoſophie perfectionnée du dix-huitieme ſiecle, avec cette philoſophie claire, exacte, qui ſeroit toujours utile ſi, préſumant trop de ſes forces, elle n'outre-paſſoit pas quelquefois témérairement ſes bornes.

Il faut dire le vrai; l'homme de la ſociété, tel qu'il eſt, ne plut jamais à Rouſſeau. Dans l'auſtérité des principes dont il avoit été imbu dès l'enfance, & que ſon caractere naturel n'avoit fait que former, il cenſura avec chaleur ſes uſages, ſes mœurs, ſon éducation; il condamna

jusqu'à ceux de ses plaisirs publics dont il se vante le plus : de-là, il entra plus avant dans son cœur, & traita à fond cette passion puissante qui anime & gouverne l'univers. Idolâtre des femmes, il jugea avec rigueur leurs ridicules & leurs défauts ; mais en revanche, il leur présenta un culte si pur & si animé dans l'amour vrai qu'il leur peignit, que la nature, qui ne se trompe pas, leur rendit infiniment cher un censeur qui, en les connoissant si parfaitement, savoit mieux qu'homme au monde les intéresser & les aimer.

Ce fut après avoir parcouru, dans l'esprit dont je parle, la plupart des établissemens civils, qu'il écrivit son Emile ; ouvrage où le précepte mis en action, forme, dans un tissu de faits intéressans, une législation continue, & dont l'exécution, quant au mérite littéraire de l'ouvrage, égale la beauté de la conception.

Ce livre, qui contient les vrais principes de Rousseau sur presque tous les points importans de la vie, lui fit des ennemis & beaucoup de sectateurs ; car il est à remarquer que tout ce que cet homme a écrit est de nature à lui former des parti-

ſans de ce dernier genre. On ſait que cet ouvrage a produit dans l'éducation domeſtique, premiere baſe de cette éducation politique que nous nommons conſtitution des Etats, de très-grands changemens; enfin, qu'il a opéré réellement une révolution dans beaucoup d'objets de la conduite pratique de la vie, tant cet homme, par la force de ſes idées & la perſuaſion de ſon éloquence, étoit né pour changer la face des choſes. Parmi nombre d'eſſais peu praticables ou trop riſqueux, qu'il indiqua toujours avec la même ſéduction, nous lui avons l'obligation de pluſieurs uſages eſſentiels, & de diverſes réformes très-heureuſes. L'enfance, cette enfance qui réunit les plus vives eſpérances & les plus douces conſolations ſoit des familles particulieres, ſoit de la famille générale, la patrie; cette enfance ſi intéreſſante à conſidérer ſous tous ces aſpects, lui doit particuliérement & ſans qu'elle le ſache, ſa liberté, ſa ſanté, & par conſéquent tout le bonheur qu'on peut goûter à cet âge; & l'on ſe rappellera que ſur ce point les tendres meres, perſuadées les premières, perſuaderent à leur tour les époux; car

en matiere de ſentiment, cette partie du genre-humain marche toujours la premiere & guide l'autre.

La ſociété entiere lui doit une foule de notions qui ſont autant de maximes & de regles dans la pratique des devoirs de la vie. C'eſt à ces traits que le génie ſe reconnoît & qu'une œuvre ſe marque du ſceau de l'immortalité. De tels écrits reſtent à jamais : ils ſe propagent; ils agiſſent ſans ceſſe. Dans le moment où j'écris, ô pouvoir étonnant de la penſée! Emile en ce qu'il a d'utile (& cette partie n'eſt pas peu conſidérable) opere ſur la félicité de nombre d'êtres. Traduit dans plus d'une langue, il parcourt les hémiſpheres, & augmente ainſi ſur la terre la ſomme du bonheur & la maſſe des lumieres.

Ce livre inſtruit les générations préſentes dans l'art de former les générations qui doivent ſuivre, par la doctrine qu'il offre ſur le gouvernement de l'enfance, ſur la direction de la jeuneſſe, ainſi que ſur la capacité & les forces de ces deux âges : vues qui, à quelques points près, où les principes de l'Auteur, ſuivant ſon génie, ſont ſouvent trop outrés, paroiſſent au

fond dictées par la raison même. C'est réellement dans cet ouvrage où Rousseau, malgré bien des écarts, offre, du ton de sensibilité le plus insinuant, aux hommes de tout état & de tout pays, une infinité de regles de conduite non assez méditées, & qui sont la vraie source du peu de bonheur permis à l'espece humaine sur la terre; bonheur qui ne découle dans son livre, comme il ne provient en effet, que de la vertu seule. On sent parfaitement que cet éloge ne s'applique qu'à des points de moralité de l'ouvrage, & qu'il ne peut être fait pour justifier ce qu'il y a justement de répréhensible par rapport à la religion.

Rousseau étoit sur le point de lever le voile de dessus les loix politiques des Empires, & de peser, à la balance de l'équité, les droits des humains dans les diverses constitutions; de sorte qu'après avoir instruit l'homme dans son état privé, il alloit le servir & le défendre dans son état public. C'est dans cet esprit qu'il entreprit son Contrat social, celle de toutes ses productions qui caractérise le plus le génie & qui annonce un esprit profondément versé

dans ce qu'il est le plus difficile comme le plus important de connoître. Les principes de ce livre anéantissent en partie ceux qui ont été posés jusqu'à présent sur le même sujet, & ils sont tels qu'ils portent les premieres vérités de la terre, les vérités les plus abstraites presque jusqu'à une démonstration mathématique. Ce travail n'étoit, dans le plan de l'Auteur, que la pierre d'attente d'un ouvrage complet en ce genre. Il alloit en trop dire, & certainement avec danger pour les grandes sociétés, parce que cette extrême perfection politique est malheureusement dans le fait impraticable, lorsqu'il s'arrêta sans doute par ces considérations, & qu'il se détourna sagement de sa route.

Diverses maximes de l'ouvrage exciterent le blâme de la République de Geneve contre son Auteur. Son Conseil crut devoir condamner ce livre, ainsi que celui d'Emile.

Rousseau qui ne jugea pas cette condamnation fondée, se souvint à son tour de ses droits ; il abdiqua solemnellement son titre de Citoyen. Un parti si extrême dut lui coûter beaucoup. La disgrace que

la patrie fait éprouver, eſt infiniment ſenſible, en ce qu'elle bleſſe un ſentiment très-profond, né d'un ſentiment naturel; ſentiment qui tient à l'amour de ſoi, à l'amour de ſon ſang avec leſquels celui de la patrie ſe mêle & ſe confond de la maniere la plus intime & la plus forte. Cette diſgrace toucha encore plus particuliérement Rouſſeau, qui idolâtroit ſinguliérement la ſienne, à en juger par la maniere dont il en parle dans pluſieurs endroits de ſes écrits, & toujours du ton le plus intéreſſant, ſe rappellant ſouvent cette patrie chérie où il avoit puiſé ces exemples & cette éducation auſtere auxquels il devoit en partie ſes vertus.

Une ſéparation auſſi cruelle pour un homme qui ſentoit autant que lui la puiſſance & tout à la fois la douceur d'un pareil lien, ne lui empêcha pas de venir à ſon ſecours lorſqu'il crut ſes loix expoſées; & il écrivit pour ſon ſervice ces lettres intitulées *de la Montagne*, où brillent tant de ſavoir & même de patriotiſme; car ce dernier ſentiment, qui forme une eſpece particuliere dans ce genre de paſſion qu'on nomme amour, ne s'éteint pas plus

que l'autre à volonté. Peut-être entra-t-il dans sa résolution un peu de ressentiment : quel homme est exempt des impressions de l'humanité ? Mais ce ressentiment juste ou non, ce qu'on ne décide pas, fut au moins celui d'une ame noble : il ne se vengea de sa patrie qu'en la servant. Il desiroit encore qu'elle existât avec toute la perfection de ses loix, lors même qu'elle ne devoit plus exister pour lui.

Ce fut aussi pour son pays qu'il écrivit sa lettre admirable sur les spectacles ; lettre d'une doctrine très-saine, fort applicable à un petit Etat constitué comme Geneve, mais qui ne sauroit l'être à tout Etat considérable où ce mal, devenu nécessaire, peut se convertir en un très-grand bien ; parce que la vertu, lorsqu'elle n'a plus le frein des mœurs publiques & privées, trouve alors un autre ressort, souvent efficace, dans l'honneur & l'élévation des sentimens ; chose à quoi le théâtre épuré est merveilleusement propre.

Je passe à d'autres écrits de Rousseau, sans m'attacher à leur ordre, les parcourant ici à mesure qu'ils se présentent sous ma plume.

On a dit assez généralement, dans le tems, que Jean-Jaques avoit dans son porte-feuille la correspondance d'une grande passion qu'il avoit éprouvée dans sa jeunesse, & qui avoit fait, par plus d'une cause, une époque marquée dans sa vie. Pour une ame de la nature de la sienne, de semblables impressions ne s'effacent plus. Le public, fort occupé de lui pour lors, étoit dans tout l'enthousiasme du feu de ses productions. Echauffé à son tour par cette admiration générale, car rien ne se répercute plus qu'un tel mouvement, il se complut à montrer à ce Public épris la puissance de ses sensations dans celle des passions humaines qui les excitent le plus. Il y trouvoit encore la douceur de consacrer à l'immortalité un nom & des qualités que l'amour parfait voudroit pouvoir toujours déifier.

Une passion extraordinaire & funeste entre deux êtres rares (Abailard & Héloïse) n'avoit pas cessé d'être présente dans la mémoire des hommes. L'excès de la passion des deux parts, la foiblesse de l'amante, les vertus des deux amans, leurs malheurs enfin mettoient plus d'une conformité en-

tre les deux événemens. La Julie de Jean-Jaques fut aussi-tôt une autre Héloïse : quant à lui, il se produisit sur la scene sous le nom de Saint-Preux.

Il faut l'avouer ; Rousseau, mieux qu'Abailard, méritoit de trouver une Héloïse ; & quelle Héloïse que celle que cet homme passionné nous a peinte ! L'imagination même ne sauroit offrir un plus beau tableau de tendresse & de perfections : tout, jusqu'à la faute de cette femme, y met les derniers traits. Un amour comme celui de Julie ne peut certes qu'atténuer infiniment le blâme dû à sa foiblesse, parce qu'à la vue des grandes passions, qui sont plus rares qu'on ne croit, la morale devient d'autant plus indulgente, que la nature se montre moins coupable. En outre, la conduite qui a suivi la faute de Julie donne à cette faute, si on l'ose dire, une sorte de pureté qui rend, par un second effet, cette erreur des sens bien dangereusement intéressante. Voilà aussi ce qui a fait dire à cet homme de bonne foi, en prémunissant contre la lecture de son livre, qu'un jeune cœur étoit perdu, si, malgré ses avis, il cédoit à la curiosité ou à l'attrait de cette

lecture après l'avoir une fois commencée. Il ne se trompoit pas; mais en même tems ne risquoit-il pas trop, en donnant la tentation avec la leçon, sur-tout dans un tems où les Héloïses & les Saint-Preux ne peuvent qu'être fort rares ?

L'émulation des ouvrages de Richardson, le premier de tous les Ecrivains en ce genre, fut encore vraisemblablement une des causes qui produisirent ce roman de la part de Rousseau. On sait qu'il y mêla beaucoup trop d'objets étrangers à son sujet, parce qu'il en étoit alors fort occupé, & que d'ailleurs il est bien difficile de puiser dans un fait unique un livre entier. Malgré cela, il faut convenir qu'à la prolixité près, partage ordinaire de cette passion, & dont l'auteur Anglois n'est point exempt, l'amour n'a jamais été peint, pas même dans les meilleurs ouvrages de ce genre, avec des couleurs plus délicatement fondues, plus douces & en même tems plus fortes, plus vives & plus pures qu'il l'a été par Rousseau dans son Héloïse. Nul homme sensible, que je sache, n'a représenté cette passion avec une telle volupté & avec tant de chasteté tout à la

fois; vrai caractere de ce ſentiment, quand il n'eſt ni factice, ni corrompu. On ne peut ſe laſſer d'admirer comment la paſſion de Julie y naît immédiatement de la nature la plus ſenſible comme de la plus parfaite innocence; combien les mouvemens de ſon amour ſont éperdus, ſes ſens mêmes égarés, ſans que ſon ame ceſſe au fond d'être vertueuſe; avec quel intérêt la nature la fait ſuccomber, & avec quelle beauté la dignité de ſes ſentimens la maintient reſpectable ſans jamais la laiſſer s'avilir, & va même juſqu'à la rendre plus chere, parce qu'on aime d'autant plus la perſonne en pareil cas, que ſes erreurs obtiennent aux yeux de l'humanité plus d'excuſe.

Les paſſions ordinaires, c'eſt-à-dire, les paſſions qui ſouillent l'ame & que celle-ci n'épure pas, n'ont leur chûte qu'au dernier terme: celle de Julie a bien un autre caractere. La chûte de cette fille vertueuſe, par la raiſon même de cette rare vertu, eſt marquée à la premiere faveur, à la faveur la plus légère, que même, ſi je ne me trompe, elle ne reçoit pas, mais qu'elle accorde à Saint-Preux. Un baiſer qu'elle

lui donne, un ſeul baiſer, que l'amour lui arrache, a entiérement triomphé d'elle. De ce moment, elle a déjà cédé ; & l'auteur, en peignant, dans le cours de l'action, cette ſituation avec un feu tout particulier, a voulu ſans doute marquer dans ſon roman, par ce trait profond, vraiment neuf, l'époque dont je parle. Il eſt conſtant qu'il n'y a que la nature la plus excellente & l'honneur le plus pur qui aient pu révéler à Rouſſeau ce ſecret du cœur humain ; auſſi l'amour d'Héloïſe a-t-il perfectionné ſon ame, tandis que les paſſions de ce genre les corrompent preſque toutes.

D'autre part, combien l'amour de Saint-Preux n'eſt-il pas ardent & ſoumis ? combien n'eſt-il pas idolâtre & réſervé, impétueux & fidele à l'honneur ? Il eſt intéreſſant de voir avec quelle ſuite d'intérêt ſes actions, ſes diſcours, ſes tranſports, ſon délire enfin, déterminent pas à pas toutes les démarches de Julie. Il n'étoit plus poſſible que cette Julie, ſi tendre, n'aimât pas Saint-Preux comme elle en étoit aimée, ou il eût fallu qu'elle ne fût plus elle, ou plutôt qu'elle n'exiſtât

pas : en un mot, tous les traits qui caractérisent l'une & l'autre de ces passions, sont d'une grande vérité & du plus beau choix ; les tableaux en sont pénétrans & doux, naturels & ravissans. C'est pour cela aussi que cet ouvrage a fait palpiter en secret tant de cœurs, & qu'il s'en est trouvé qui ont conçu pour l'auteur, sans que sa personne leur fût connue, un amour réel ; dernier délire de cette sorte de passion, & dont Rousseau, non sans doute sans intention, nous a donné lui-même l'idée si enivrante dans Emile, où Sophie idolâtre un être fantastique, pur ouvrage de son imagination.

En même tems quel caractere que celui de Wolmar que l'auteur a osé introduire dans son plan ! Ce caractere fait, à mon sens, une des plus grandes beautés de l'ouvrage, & peut être regardé comme un des traits de génie les plus hardis que l'esprit humain ait employés. On a dit souvent que ce caractere étoit hors de la nature. Ce reproche est bon à faire devant des ames vulgaires ; mais il n'est nullement fondé ici. En effet, il est dans le cœur de l'homme un espace où les yeux

ordinaires ne pénetrent jamais. Tous les personnages de ce roman ſont, par l'élévation des ſentimens, hors de l'ordre commun ; celui de Wolmar eſt également de cette eſpece. Non-ſeulement ce caractere eſt vraiſemblable ; mais on peut dire encore qu'il eſt vrai, ou du moins on ſent ſans effort qu'il a pu être réel.

C'eſt à ces ames peu ordinaires que je viens de déſigner, à comprendre ce que je vais dire. Aux yeux d'un homme comme Wolmar, (& cet être n'eſt ni dépravé, ni déraiſonnable) une femme telle qu'Héloïſe pouvoit être choiſie preſqu'à l'égal de l'innocence même. D'abord elle eſt ſi riche de ſa beauté & de toutes ſes perfections, qu'une tache unique & ſi bien effacée peut en altérer beaucoup moins l'éclat. De plus, une vertu ainſi éprouvée, ſi elle n'eſt pas également intacte, n'eſt peut-être pas moins pure au fond, ſi, comme il eſt vrai, la pureté de l'ame peut réparer la ſouillure des ſens : une vertu comme la ſienne eſt du moins beaucoup plus ſûre ; & pour dire tout, elle eſt dans la circonſtance de Julie, plus éclatante par ſes effets que l'innocence même.

Il eſt certain qu'il n'y a qu'une idée de la nature de celle-ci qui ait pu inſpirer à Wolmar le parti auquel il ſe porte. En même tems, ſi cette idée n'eſt pas dépourvue de raiſon, comme on le croit, non-ſeulement cet acte de ſa part n'étonne plus, mais encore il paroît ſenſé ; il a même une ſorte de grandeur, parce que, tout conſidéré, il ſemble bien moins choquer les idées reçues que s'élever au-deſſus d'elles, attendu que la perſonne de Julie & toutes les circonſtances de ſon état ſont réellement une juſte exception à tous les cas ordinaires.

Sous ce point de vue, toute la conduite de Wolmar, conduite qui prouve que l'auteur a raiſonné comme on le fait penſer ici, n'eſt plus difficile à expliquer : elle a même ſon principe dans cette délicateſſe que d'abord elle paroît bleſſer. Le procédé commun eût été d'éloigner Saint-Preux de ſa liaiſon : un coup-d'œil ſupérieur enſeigne à Wolmar une route oppoſée. Inſtruit de l'erreur de Julie, de la force de ſa paſſion, ſur-tout dans une ame comme la ſienne, mais aſſuré auſſi de ſes vertus, perſuadé en même-tems de la

droiture & de l'honneur de Saint-Preux, que fait Wolmar dans cet état? Il appelle dans sa maison cet amant jadis favorisé; il le traite avec confiance; il lui parle une fois & à lui seul de cette terrible particularité dans la vie de l'un & de l'autre; après quoi, il le met en tiers entre sa femme & lui, dans ses affaires, dans son amitié. En se conduisant ainsi, Wolmar risquoit à peine quelque chose avec un homme de l'honneur de Saint-Preux; mais certainement il ne risquoit rien avec une femme de la vertu de Julie, & il risquoit bien moins encore après une démarche d'une si rare confiance.

Rien n'est donc plus sensé, rien même n'est plus noble que cette conduite: elle est de la plus parfaite expérience des hommes, & de toute la hauteur de l'humanité dans sa plus grande élévation. En même tems plus cet acte est grand, plus aussi il produit sûrement son effet. Wolmar, par ce trait d'une pleine confiance, garantit non-seulement, comme j'ai dit, invariablement la foi de Julie. Il fait plus, il se l'attache par cette preuve signalée d'estime, ce qui étoit pour elle bien plus que

de l'amour dans sa position : il fait plus que tout cela encore, il unit à lui, par la seule voie praticable, deux êtres que rien à l'avenir ne pouvoit plus désunir entr'eux. Il procure son bonheur par le leur, en convertissant, à l'aide du respect qu'imprime une sainte hospitalité si généreusement exercée, leur passion mutuelle, certainement toujours vivante dans leurs ames, en une douce amitié de la part de Julie, & de celle de Saint-Preux en une tendre & profonde vénération pour Julie. En un mot, Wolmar par cette conduite, plutôt extraordinaire que bisarre, marche vers son but par la voie la plus conforme à la raison. Sans parler de l'acte d'une humanité indulgente qu'il exerce dans cette occasion, (acte peut-être plus doux qu'on ne croit à remplir pour qui avoit devant les yeux tout le prix que valoit Julie); ce pas une fois fait, Wolmar, sans nul doute, contient bien mieux par-là deux êtres qui ne seront plus désormais indifférens à son bonheur, & qu'il doit absolument craindre ou aimer. Il les gagne; il se les attache bien plus sûrement qu'il ne les tente, ou ne les expose par

ce procédé confiant. Julie même, cette tendre & fiere Julie, environnée des fruits de ſon union, dès-lors préſervée par eux, ayant d'ailleurs ſon amant pour témoin de ſes vertus, ou ſi l'on veut de ſes ſacrifices, en remplit comme invinciblement les obligations de ſon état; elle les remplit même avec un certain charme, parce qu'il eſt encore des douceurs dans les privations auxquelles l'amour lui-même ſe condamne : le cœur de Julie ainſi purifié, n'a plus à ſe nourrir que par la pratique de ſes devoirs.

Rouſſeau, pour autoriſer un caractere auſſi hardi que celui de Wolmar, a cru devoir l'affranchir de tout lien aux opinions communément reçues. Il va même juſqu'à placer l'élévation des ſentimens qu'il lui attribue, au ſein de la plus funeſte des erreurs, l'athéiſme. Ce coup de pinceau, qui n'a pas été mis ſans intention, produit le plus grand effet dans la ſuite de l'ouvrage.

Finalement, ce livre enchanteur par tant d'endroits, malgré bien des défauts réels, ſe termine par un trait de génie qui produit pluſieurs effets de la plus grande

impreſſion dans le dénouement. Julie mere, Julie épouſe chérie & reſpectée, amie ſatisfaite, vivant au ſein ſinon du bonheur, du moins au ſein de la paix, dans celui de l'ordre & des vertus, Julie en cet état meurt ; elle expie ainſi ſa faute paſſée par la perte de la vie : elle meurt avec héroïſme & grandeur ; mais près de ſa fin, elle ſemble moins perdre une vie chere à tous les êtres, que rompre enfin la barriere qui la ſéparoit du ſeul homme à qui elle pouvoit appartenir. Rouſſeau, pour achever le caractere de cette paſſion vraiment extraordinaire, & pour faire connoître, ce qui eſt vrai, que les grandes impreſſions ſont ineffaçables, principalement dans les cœurs vertueux, a donné à Saint-Preux les dernieres penſées & les derniers ſentimens de Julie.

Il eſt dans ce terrible paſſage un moment où tous les liens à la vie ſont comme rompus, & où pourtant l'être vit encore. C'eſt dans ce court moment que la nature reprend tous ſes droits & qu'elle ſe montre ſans contrainte. C'eſt alors, lorſque le ciel & la terre ſont ſatisfaits, & que le devoir n'a plus rien à reprocher à l'ame

vertueuse qui a vaincu ses penchans, que ceux-ci se montrent une derniere fois sous les traits de leur premier empire, mais avec pureté. Cette flamme involontaire est comme la derniere lueur qui éclate du flambeau de la vie. Rousseau habile à saisir tous les mouvemens du cœur humain, a su marquer parfaitement ce moment où Saint-Preux obtient sans déguisement, sur l'ame de Julie expirante, l'empire qu'au fond il n'avoit jamais perdu; juste & vrai témoignage qu'il tend, par un trait si sensible, à la puissance indestructible des grandes passions.

Cette mort, extraordinaire dans toutes ses circonstances, produit un troisieme effet d'un grand intérêt : elle remplit le vœu le plus vif de Julie en faveur de Wolmar, en le rendant au ciel dont ses opinions le séparoient. Le spectacle des vertus & de la foi de sa femme, dans ces derniers instans, opere ce grand changement. Wolmar avoit possédé la beauté, les perfections, l'estime de cette femme rare, sans jamais posséder son amour; il avoit su honorer sa personne pendant leur union. L'admirable auteur de cet ouvrage lui fait trouver le prix de cette conduite dans le

changement que les prieres conſtantes & les exemples de Julie mourante produiſent en ſon ame. Julie à ſon tour recueille le prix de la perſévérance dans ſes devoirs, en rapprochant Wolmar de Dieu, alors que la mort la ſépare de lui.

La touche ſublime de tous ces caracteres, & le mélange de tant de traits heureux, renferment évidemment une grande connoiſſance du cœur humain. C'eſt ſur-tout dans cette ſcience ſi intime, ſi chere à l'homme, & qui, par cette raiſon, plaît tant à ſon ame par-tout où elle ſe préſente, que Rouſſeau excelle. Il joint encore à la vérité de repréſentation la plus rare en ce genre, un caractere exquis de ſenſibilité dont il y a peu d'exemples : voilà l'endroit ſingulièrement par lequel il me paroît ſurpaſſer tous les hommes de génie de cet ordre.

Deux hommes célebres ont vécu dans le même ſiecle, & ſont morts à-peu-près en même tems. Mais, ou je me trompe fort, ou malgré l'extrême célébrité de l'un infiniment juſte à beaucoup d'égards, la poſtérité, à la longue, mettra quelque différence entre les écrits de ces deux

hommes, & même entre la force de leur génie. Encore l'un a-t-il tout accordé au sien, & souvent outre mesure, tandis que l'autre lui a presque tout refusé, & s'est privé bien des fois, par vertu, de nombre de productions. Il est hors de mon sujet de comparer ici les personnes. Peu d'écrivains sur ce point peuvent être mis à côté de Rousseau dont la probité, comme homme & comme auteur, a été certainement fort rare.

Je ne parlerai pas de plusieurs ouvrages détachés de Jean-Jaques, de ses productions charmantes en fait de musique, de ses écrits sur cet art si puissant, si agréable & d'un effet si universel, parce que la musique est vraiment la seule langue naturelle des hommes, tandis que les langues parlées ou écrites ne sont que des langues secondaires ou des signes d'institution. Je ne parlerai pas du mérite qu'il a eu d'annoncer & de procurer en France, au prix de son repos, la révolution en ce genre qui s'opere de jour en jour parmi nous, & que rien désormais ne peut plus empêcher; révolution heureuse qui multipliera nos richesses sans les détruire, si

de grands maîtres, tels que Gluck & d'autres de cet ordre, parviennent à l'achever ſelon le génie de notre langue, & qui fera alors notre gloire & nos délices : révolution qui a commencé réellement à Rouſſeau, & qui a dû néceſſairement être fort lente, parce que rien n'eſt plus difficile à vaincre qu'un préjugé de goût, ſur-tout de goût national fondé ſur le préjugé ou l'habitude des ſens.

Toutes les productions, tous les ouvrages de Rouſſeau méritent d'être conſidérés; tous portent le ſceau du génie, & de ce génie heureux qui a ſu répandre de l'agrément juſques ſur les objets qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles. Tout eſt animé ſous ſa plume, & d'une maniere ſi ſéduiſante, qu'on chérit l'homme autant qu'on admire l'auteur.

Je n'ignore pas qu'on a dit quelquefois, un peu ſourdement à la vérité, que pluſieurs perſonnes éclairées dont l'opinion doit avoir un très-grand poids, puiſque l'une d'elles a même en ſa faveur l'autorité du génie, étoient d'avis que Rouſſeau malgré ſes grands talens, avoit eu en partage plus de chaleur que de véritable

éloquence; mais je doute qu'un pareil jugement qui peut partir d'un goût trop difficile, reçoive la ſanction du public, lorſqu'il jettera les yeux de nouveau ſur la collection des ouvrages de cet auteur qui va inceſſamment lui être offerte.

Sans doute l'éloquence de Rouſſeau renferme une très-grande chaleur, & même un genre de chaleur dont on ne trouve point d'exemple dans aucun autre écrivain. En même-tems ſi ce feu, ſi cette noble chaleur de l'ame, ont réellement créé tout ce qui a été dit, écrit d'éloquent, & même fait de grand parmi les hommes, (car c'eſt le même feu de ſentiment qui fait naître une grande penſée, & qui produit une grande action), il ſeroit bien ſingulier que la plus belle propriété du genre d'éloquence de Rouſſeau, celle qui la caractériſe, devînt un défaut qui la ternît aux yeux de certains juges.

Cette critique pourroit avoir quelque fondement, ſi la chaleur d'ame propre à Rouſſeau, avoit empêché la véritable grandeur, la nobleſſe, l'originalité, (choſe fort rare même parmi les hommes de génie), ainſi que la juſteſſe de ſes idées.

Pour se détromper sur ce point, il ne faut que lire ses ouvrages de discussion, de controverse, où la logique de l'écrivain se montre d'une maniere plus particuliere; & l'on verra qu'il y a peu d'hommes qui aient été doués d'une justesse & d'une force aussi grande de raisonnement. Sur ce point il posséda le talent peut-être malheureux de Bayle, avec tous les charmes de sentiment & de goût de Montagne.

A la vérité Rousseau n'a point eu l'éloquence concise & vraiment législative de Montesquieu; celle majestueuse, pure & douce de M. de Buffon; celle rapide & forte de Bossuet; celle souvent surnaturelle & plus qu'humaine de Pascal. Mais l'éloquence de Rousseau a ce rare mérite, qu'elle participe de tous ces caracteres, de sorte qu'il y a peu de beautés propres au génie de ces grands hommes, qui sont ceux auxquels il ressemble le plus, dont on ne trouve dans ses écrits une foule de traits égaux en beauté, qui placent cet auteur justement à leurs côtés.

Parmi ces hommes, Pascal le plus extraordinaire de tous, est un homme divin qui semble lire dans le ciel tout ce qu'il

expofe aux hommes; fon éloquence tient toute à la fublimité de fon intelligence; fon cœur parle moins dans fes écrits. Montefquieu fe préfente à eux comme un légiflateur d'une raifon vafte & profonde; M. de Buffon, comme le révélateur des fecrets de la nature, comme fon confident & fon peintre le plus parfait; Boffuet comme l'organe & l'oracle de la religion, tous enfemble avec la voix & le ton de la véritable éloquence.

Si l'on y fait attention, Rouffeau réunit à beaucoup d'égards, le mérite de ces différens génies. S'il n'a pas leur maniere précife de peindre, d'émouvoir & de raifonner, ce qui ne conftitueroit plus un homme grand par lui-même, il en a une très-heureufe, propre à lui feul, & qui raffemble fouvent les beautés qu'on admire dans tous les autres.

Son éloquence n'eft donc pas une vaine chaleur qui s'évapore à la réflexion. Cette chaleur au contraire unie à une maniere de raifonner preffante & forte, lorfque rien ne préoccupe l'efprit de Rouffeau, produit une éloquence vraiment folide, tantôt originale, noble & animée, le plus

ſouvent perſuaſive & douce, mais toujours chere au cœur par l'extrême ſenſibilité, par cette ſenſibilité ſi vraie, ſi pénétrante qui anime tous ſes ouvrages.

Ce qui eſt ſur-tout à remarquer en faveur de Jean-Jaques, c'eſt qu'il n'a point abuſé de l'art de penſer & d'écrire. S'il s'eſt trompé, il n'a jamais trompé volontairement les hommes, & a toujours écrit de bonne foi. On ne peut pas non plus lui reprocher d'avoir ſouillé ſes livres par tous ces traits libres & obſcenes, indignes d'un être intelligent, & qui laiſſent après eux tôt ou tard de ſi longs remords.

Tous ſes travaux ont été dirigés vers la moralité. Par-tout on voit qu'il s'occupe à rendre les humains plus religieux envers le ciel, & plus parfaits entr'eux. Le travail eſt le plus grand précepte de ſa morale; il en fait avec raiſon la baſe de tout, juſques-là qu'il veut que chaque homme inſtruit d'un métier, puiſſe au beſoin vivre du travail de ſes mains. En effet, ce grand précepte enſeigné par pluſieurs légiſlations, par l'Alcoran même, de la maniere la plus expreſſe, contient

presque tous les devoirs & renferme presque tout le bonheur de l'homme, tandis qu'en lui seul gît toute la force & même la science bien entendue du gouvernement des Empires. Tantôt Rousseau s'applique à ranimer l'esprit & à faire aimer les liens du mariage ; seul état sur la terre où l'on puisse assigner une place au bonheur. Alors il marque les devoirs des femmes, ceux des maris, ceux des enfans avec une raison si relevée & des images si touchantes, que l'art du bonheur de la vie découle évidemment dans ses écrits, de la science simple de la vertu & de la pratique douce de ses devoirs. Tantôt cet homme qui a jetté ailleurs les yeux sur l'état civil pour en déplorer les maux, en pose les plus beaux fondemens sur la sainteté de la religion dont il parle d'une maniere plus qu'humaine, & sur les principes de toute espece qu'il déduit clairement des droits de l'homme les mieux connus, & qu'il affermit ensuite avec la main assurée d'un vrai législateur.

Nul des ouvrages de Jean-Jaques ne paroît avoir été écrit pour le simple ornement ou l'ostentation de l'esprit. Il semble

que ce ſage écrivain ſe ſoit dit : mes livres compoſés ſelon mes lumieres & ma conſcience forment mon travail ; ils ſont par conſéquent la dette qu'il faut que j'acquitte. Si ce travail n'eſt pas utile, je trompe la loi de la nature, je trompe la ſociété dans les obligations qu'elle m'impoſe. Que ſi quelquefois cet homme ſenſible à tous les genres de beautés, a abandonné ces objets de religion, de morale, de mœurs, de devoirs publics, ç'a été pour ſe délaſſer innocemment dans des arts agréables, leſquels il a enſeignés & pratiqués en maître. Il occupoit dans ces loiſirs honnêtes une autre partie de lui-même (ſon imagination) auſſi riche & auſſi impérieuſe que ſon génie.

Enfin pour tout dire, Rouſſeau a été l'écrivain de l'humanité, même juſqu'à outrer ſes idées en ſa faveur par la ſeule raiſon qu'il l'a trop aimée. Il a été celui de la religion pour la morale, celui de la patrie pour l'amour qu'elle exige, celui de la ſociété pour tous ſes devoirs ; il eût été celui de la juſtice des empires, ſi ce grand rôle lui eût été permis. A ces titres il peut à bien des égards être re-

gardé comme l'écrivain du bonheur des hommes ; & l'on peut ajouter, d'après une consécration particuliere & formelle de son génie attestée par tous ses ouvrages, qu'il a été éminemment celui de la vertu qu'il a fait briller jusques dans le sein des passions, & même de leurs foiblesses, en les peignant en homme qui en a senti toute la force sans en avoir jamais éprouvé la corruption. Heureux si des lumieres puisées dans des sources encore plus pures, l'avoient rendu le défenseur en tout point d'une religion divine dont il a si bien connu, représenté & fait chérir la morale !

C'est sous ces traits que je me représente ses qualités & son mérite d'Auteur : je vais jetter à présent un coup-d'œil sur le caractere de sa personne, & sur sa vie.

La vie de Rousseau a été semée de beaucoup de tribulations. Nul homme n'a produit de grandes choses sans essuyer de grands combats ; les persécutions sont même communément en proportion de la supériorité des lumieres & de la grandeur des services. Cette fatalité, vrai sujet

de réflexion, forme un grand grief contre l'humanité.

La discussion du premier point est hors de mon sujet; elle ne m'appartient pas. D'ailleurs, Rousseau s'est défendu lui-même; & sans juger du fond de sa défense, on ne peut disconvenir qu'il a du moins convaincu de l'innocence de ses intentions. Peut-être même ne seroit-il pas impossible de trouver des raisons plausibles qui mettroient l'auteur à l'abri de tout jugement personnel qui pourroit lui être fâcheux, sans blesser pour cela le respect dû à tous les actes publics de justice. En effet, quelque indulgence que mérite un homme vrai & de bonne foi, il y a certainement quelque danger à tolérer l'erreur, bien qu'accompagnée de beaucoup de vérités utiles. Les ouvrages de cette espece exigent encore plus d'attention lorsque la doctrine, qui contient un semblable mélange, peut être épidémique par la maniere éloquente & puissante dont elle est enseignée. Quant à ce qui se trouve dans ces sortes d'ouvrages, au rang précieux des vérités, il en est telles encore parmi celles-ci, que l'état présent des sociétés

ne peut pas tout-à-coup, & peut-être ne peut plus ſupporter. Les grands écrivains exigent donc une toute autre ſévérité que les autres, par la raiſon même de la ſorte de domination qu'ils exercent ſur les eſprits. Cette ſévérité que le ſoin de l'ordre public rend néceſſaire, devient dès-lors une juſtice, parce que les écrits des hommes ſupérieurs, de même que les loix, ſont bientôt autorité & précepte.

Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions faites ſans aucune prétention pour ſes propres idées, on peut dire qu'il n'eſt aucun pays qui n'ait bientôt rendu juſtice aux intentions pures de Rouſſeau, & que celui qu'il a continué d'habiter, n'a pas eu lieu de ſe repentir de lui avoir ouvert de nouveau ſon ſein, après les tribulations qu'il y avoit éprouvées.

Ami du vrai, mais autant ami de ſa paix, dès qu'il vit les eſprits s'échauffer ſur ſes opinions, il ne fit plus rien pour entretenir le feu qu'il avoit été ſur le point d'allumer, ce qui lui eût été facile avec un eſprit moins ſage que le ſien. Rouſſeau, ſans jamais abjurer publiquement ni en particulier un ſentiment qu'il

crut fondé, ſut néanmoins reſpecter ſincérement l'ordre public. Tout lui fut poſſible pour le maintenir, à l'hypocriſie près. On peut dire qu'il n'eût pas été en ſon pouvoir d'être chef de ſecte, ayant pourtant en lui tant de moyens pour l'être. Jamais, par exemple, il n'eût été ni Luther, ni Calvin. Il répugnoit à ſon cœur d'arriver au vrai autrement que par le doux empire de la perſuaſion, & par l'influence encore plus douce des affections de l'ame & du ſentiment: eſpece d'empire qui eſt au fond le vrai dominateur des eſprits.

Il alla même par des cauſes qui ne ſont pas aſſez connues pour être citées, juſqu'à éviter depuis nombre d'années toute liaiſon avec les gens de lettres en général, malgré l'attrait dont les perſonnes de cet ordre euſſent été pour lui; ce qui a fait dire, on ignore ſur quel fondement, qu'il n'étoit pas aimé d'eux, & qu'à ſon tour il ne les aimoit pas.

Enfin, comme il recueilloit dans la carriere des lettres, plus de déplaiſirs ſecrets que de ſatisfaction par la gloire qu'elles lui apportoient, après s'être entiére-

ment séparé de ceux qui les cultivent, il finit par se séparer des lettres mêmes; du moins il ne s'en occupa plus que pour lui seul, s'étant voué dans les dix dernieres années de sa vie absolument au silence. L'amour de la paix fut évidemment le motif de cette conduite. Ni les attaques de ses ennemis, ni les tentations si vives de la gloire, ni celles si pressantes du besoin, rien ne put lui faire abandonner cette résolution. Il immola tout à sa tranquillité; il s'y immola lui-même, & livra jusqu'à sa réputation au doute, aux critiques qu'il ne repoussa plus, n'ayant cherché, dès-lors de consolation, loin de la société des hommes, qu'en Dieu & dans sa seule conscience.

Ce qu'on ne sauroit assez admirer dans cet homme rare, & dont la seule idée arrache des larmes, c'est la parfaite rectitude d'ame qui a régné en général dans toute la conduite de sa vie. Ce n'est point par le langage; ce n'est pas par les écrits qu'il faut juger les hommes. C'est leur faire, pour ainsi parler, & non leur dire; c'est en un mot, toute la vie qui est la pierre de touche du cœur humain. Or,

Rouſſeau a été ſi ſemblable à lui-même dans ce qu'il a écrit & penſé, dit & fait, qu'une telle vie d'homme & une telle carriere d'auteur comparées l'une à l'autre, ſont un vrai prodige.

Il étoit ſi invariablement fixé aux grandes loix de la nature, qu'il ne s'en détourna dans la pratique, ni par l'attrait des ſens, ni par l'aſcendant preſqu'invincible de l'uſage. Animé de cet orgueil qui ſied à un être intelligent, il mépriſa les richeſſes & craignit également la dépendance, même celle que l'on contracte par les ſervices reçus. Il conſidéra toujours que dans l'ordre civil, tout homme avoit une tâche à remplir. Rapportant tout à cette idée, vraie fin de la création, & meſurant les beſoins humains, non ſur ceux de l'opinion, mais ſur ceux de la nature, il poſa pour loi que tout homme bien conſtitué, & par devoir & par grandeur, ne devoit dépendre que de ſoi & de ſon travail, en conſéquence ne tenir ſa ſubſiſtance que de lui ſeul.

D'après cette regle, il eſtima mieux un métier qu'un talent, & l'un & l'autre, que tous les dons purement agréables. Fi-

dele à ſes principes, il vécut laborieuſement, ſoit des productions de ſon eſprit, ſoit d'un travail manuel, ne mettant aux premieres (choſe rare) de valeur qu'à raiſon du prix de ſon tems, & non à raiſon du très-grand prix qu'y attachoit l'opinion publique, ſuppléant pour le ſurplus à ſes beſoins de néceſſité premiere, par un travail auſſi ingrat que pénible.

Dans le ſentiment qu'il ne pouvoit manquer d'avoir de ſa propre valeur (car les hommes ſupérieurs ont le ſecret de leur grandeur, & perſonne n'a ce ſecret comme eux), il ne voulut jamais faire dépendre arbitrairement ſon ſort de qui que ce fût, pas même des ſervices le plus purement rendus. Peut-être en cela alla-t-il trop loin : mais les grandes vertus ſont outrées; elles ont même beſoin en quelque ſorte de cet excès, pour ne pas deſcendre. Pour tout dire, Rouſſeau dans le ſiecle & le lieu le plus corrompu, fit voir un Philoſophe réel & de fait, ayant les mœurs auſteres de l'antiquité, ſans faſte dans ſa vertu, ſans prétention perſonnelle, aimant la gloire pour ſon nom, & chériſſant l'obſcurité pour ſa perſonne, ce

qui eſt le vrai caractere du grand homme & du ſage.

Je ſais que depuis ſa mort, dans la ſociété & ſur-tout dans le monde littéraire, pluſieurs voix ſe ſont élevées, dont les unes ont déſapprécié ſes écrits, & d'autres ont chargé ſa mémoire de divers reproches capables d'affoiblir l'idée de ſes vertus. On l'a accuſé non-ſeulement d'un orgueil déraiſonnable, mais encore de fauſſeté, & qui plus eſt de noirceur. On a cité de lui divers traits qui ne s'accordent nullement avec cette droiture d'ame que je viens de vanter; enfin, on l'a inculpé d'avoir attaqué dans un Ouvrage poſthume, ſes bienfaiteurs & ſes amis, laiſſant pour tout héritage cette terrible production de ſon eſprit, ſi peu honorable pour ſon cœur.

C'eſt cette production même dont je parlerai bientôt, que j'invoquerois pour purger ſa mémoire de tous ces reproches. Ou tout me trompe dans mes conjectures, ou cet écrit doit mettre le dernier ſceau à ſa probité & à ſa vertu.

De plus, on doit rejetter de pareils faits, quand ils ne ſont pas évidemment prouvés,

ſur-tout lorſqu'ils ſont démentis par une vie entiere. Le total de la vie de Rouſſeau m'apprend clairement qu'il n'a pu être ni un homme faux, ni un homme méchant avec deſſein. Il faut néceſſairement expliquer de quelque autre maniere ces différens traits de conduite, en ſuppoſant leur vérité prouvée, puiſqu'on eſt forcé par l'enſemble de ſa vie & d'une vie bien rare, de reconnoître dans Rouſſeau un philoſophe pratique, droit, & non comme dit Montagne, un philoſophe parlier & de pure oſtentation. D'ailleurs ce ne feroit pas quelques torts graves ; ce ne feroit même pas une grande faute qui m'empêcheroit de mettre Rouſſeau au rang unique où je le place. C'eſt un homme que j'admire en lui, & non un ange que je prétends y trouver ; & cet homme, voici, malgré toutes les détractations, ce qu'il eſt à mes yeux. S'il s'y eſt mêlé quelques vices d'humeur habituelle, des traits choquans d'un caractere ombrageux ou trop ſenſible, même des taches dans diverſes actions particulieres que l'on ne peut gueres révoquer en doute ſur la foi de nombre de rapports, tout cela, ſelon moi, ne change rien dans

Rouſſeau à l'homme eſſentiel. Ses maladies, ſes peines de toute eſpece, ſans tout cela l'humanité ſeule, ſi on l'écoute, en excuſeroit bien davantage encore, aux erreurs près de ſes principes religieux que nous n'avons garde de vouloir encore un coup juſtifier.

Quoi qu'il en ſoit, je penſe que Rouſſeau a aimé la gloire avec paſſion; mais je crois en même tems qu'il a aimé avec plus d'ardeur encore la vertu; que non-ſeulement il en a donné les leçons les plus pures, mais qu'il les a rigidement pratiquées pour lui-même, ſi l'on en excepte quelques écarts néceſſairement inſéparables de notre nature. Nul homme, ſi l'on veut, n'a eu plus d'orgueil; mais cet orgueil ſi mal jugé, n'a été en lui que ce noble ſentiment de ſoi que les hommes médiocres ne connoiſſent même pas, & qui n'eſt à juſte titre l'appanage que de la véritable grandeur. Nul homme en même-tems n'a montré plus de vraie modeſtie, n'a chéri davantage la ſimplicité, l'oubli des hommes dans ſa vie privée; n'a ſupporté plus réellement la pauvreté, juſqu'à refuſer, dans l'eſprit d'une noble indépen-

dance, les offres qui l'assiégerent de toutes parts, les offres des hommes les plus puissans, les offres même des rois. Quel autre écrivain encore a moins recherché & les honneurs & tous les faux biens de la vie? Quel autre a moins défendu ses écrits, a moins censuré ceux d'autrui, & s'est abstenu plus constamment de tremper jamais sa plume du fiel de la satire? Il est facile de voir qu'il n'a jamais songé à défendre que sa personne & ses actions; encore quand il l'a fait, sans toutefois vouloir juger ici du mérite du fond de sa défense, ni prétendre approuver la hauteur & le ton tranchant de son style dans quelques occurrences, ç'a été du moins avec cette publicité, cette légalité, pour ainsi dire, que l'on apporte dans les tribunaux. Controversiste autant & plus habile qu'aucun homme de son siecle, il n'a écrit, lorsqu'il a été question de lui, que pour maintenir sa probité & son honneur; & alors la force de ses raisons a laissé peu de chose à desirer sur ce point pour sa défense. Aussi ses timides ennemis en ce qui concerne son personnel, ont-ils gardé pendant qu'il a vécu, le silence avec

lui, parce qu'ils avoient autant à craindre la rectitude de ses actions, que le poids de ses paroles. Je ne crois donc pas me montrer préoccupé, en jugeant que le fond de cette vie ne peut être démenti; que son juste renom est au contraire glorieusement confirmé par ces mémoires posthumes où Rousseau cependant est accusé d'avoir attaqué ses propres bienfaiteurs & ses amis. Sans doute il a jugé ces derniers avec la même vérité qu'il s'est jugé lui-même. Victime malheureuse & pendant long-tems de bien des sortes de haines, il s'étoit vu forcé, pour acquérir la paix, de se vouer absolument au silence & même à l'inaction. Il l'a rompu enfin ce silence dans un ouvrage qui n'est point adressé précisément aux hommes, mais que tout indique avoir été fait en vue seulement de l'Etre éternel, pour l'appaisement des chagrins de son ame si cruellement méconnue, & pour sa propre conscience. Malheur, à mon avis, à ceux que cet ouvrage peut blesser! L'homme qui s'y dénonce lui-même avec tant de rigueur, avoit peut-être aussi le droit d'y articuler ses griefs contre des tiers, lorsque les

faits de leur vie ſe trouvoient néceſſairement liés à la manifeſtation de l'innocence de la ſienne. Malheur à eux encore, car ſi le droit de citation dont je viens de parler peut être conteſté, la foi due à un pareil écrit, ne le ſera certainement jamais.

Rouſſeau a paſſé, je le ſais, pour un homme ſingulier, biſarre, même juſqu'à l'inconſéquence. L'extrême ſageſſe aura toujours le coup-d'œil de la ſingularité; elle ſera même politiquement une très-mauvaiſe conduite pour la fortune & l'avancement dans tous les tems & dans tous les lieux. Et comment en ſeroit-il autrement? Cette ſageſſe rigide condamne une infinité de choſes; elle bleſſe ſans ceſſe les modes, les uſages reçus; elle réformeroit preſque tout ſi elle en avoit le pouvoir.

L'homme ſage eſt regardé communément comme un homme ſingulier, extraordinaire: oui ſans doute il l'eſt; mais comment? Dans ſes hautes penſées il conſidere peu tous ces minutieux détails qui forment ce qu'on appelle la ſcience de la vie; le corps de la ſociété ne ſe préſente à lui qu'en grand; ſans ceſſe il s'éleve juſqu'à l'enſemble de toutes les ſociétés de

l'univers. Au physique toute la nature créée dépendante des mêmes loix, s'offre à ses yeux; au moral, Dieu, l'homme naturel, l'homme civil, sous quelque forme politique que cette civilisation se soit établie: voilà les trois grands rapports auxquels il applique toutes ses pensées.

Que deviennent ensuite toutes ces institutions d'un état particulier, quelque grand qu'il soit, mais toujours si peu considérable dans le vaste tout de l'univers? ces loix de quelques siecles, ces usages locaux de quelques années, & souvent de quelques momens?

Que deviennent ensuite dans ce grand tout les actions d'un seul homme, renfermées dans un petit espace & bornées à un point de la durée? L'homme ordinaire est frappé de ce point; il ne voit que cet espace; il regle sur cela toutes ses démarches. L'homme supérieur examine la totalité des lieux, des objets, & le cours de tout les tems. En toute occasion les trois grands rapports dont j'ai parlé plus haut, sont la mesure de ses idées, celle de ses discours & de ses actions. Il n'envisage rien que sous cet aspect, il

parle & agit constamment d'après ces impressions qui seules animent son intelligence.

Quelle n'est pas aussi la puissance de la pensée dans un homme de cet ordre? Certes, quoi qu'on en dise, elle est bien supérieure à toutes les forces physiques de la terre, même les plus imposantes; & il ne faut pas s'y tromper. Le maître de dix, de vingt millions d'hommes, a dans ses mains toute cette masse de forces. Il en dispose à sa voix ou sur la simple inspection de son ordre; effet surprenant, mais cependant juste & salutaire d'une loi constitutive qui donne à un seul homme ce grand ressort de pouvoir par le seul effet de l'opinion: un produit aussi étonnant est la mesure de la puissance de la loi.

Malgré celà le sage, oui le sage tout seul, le philosophe, le législateur, & sur-tout ce dernier, sont bien plus puissans encore. Si leur pensée se grave, si elle fait autorité parmi les hommes, elle peut agir, & agit en effet sur une partie de l'univers. Elle embrasse tous les tems comme tous les lieux; elle détruit même, lorsqu'elle ne fortifie pas, toute autre espece de puissance. En un mot, rien n'est égal

égal à sa force, parce qu'elle est celle de toute l'intelligence humaine, c'est-à-dire, qu'elle est sans bornes, de même qu'elle est sans mesure.

Voilà quel est le caractere d'une tête pensante: voilà quel eût pu être Rousseau, s'il eût obéi avec liberté à l'impulsion de son génie. Parmi les hommes modernes, il est le seul, avec Montesquieu, qui ait eu l'esprit des anciens législateurs, à la vérité avec moins de concision & de majesté, quoiqu'avec plus de chaleur que lui. Il eut en outre quelque chose de plus précieux encore; il eut, (car je ne peux me lasser de revenir sur ce point), il eut l'ame d'un des hommes les plus vertueux de la terre. Si ses idées en général, comme on le prétend, furent fort exaltées; ses actions, sa conduite correspondirent parfaitement, autant que l'humanité le permet, à la hauteur de son systême. L'homme en lui dans la pratique, fut au niveau de sa doctrine. Il s'égala à ses pensées, de sorte que toutes les pieces de cet être surprenant, paroissent analogues entr'elles, & forment un tout infiniment intéressant, qui mérite à plus juste titre l'admiration,

qu'il ne bleſſe ou peut bleſſer par ſon peu de conformité à nos uſages.

Ajoutons encore d'autres traits pour achever de repréſenter tout ce qui a conſtitué l'homme de génie & l'homme rare dont je parle.

Rouſſeau fut religieux. Tout eſprit éclairé croit, & toute ame ſenſible aime. L'idée d'un Dieu eſt ſi intime, ſi conſolante & ſi douce, qu'il n'y a qu'un être dépravé dans ſa raiſon, & dénaturé pour lui même qui la rejette. Mais Rouſſeau crut & aima à proportion de ſes lumieres & de ſa ſenſibilité; & il écrivit ſur ces matieres, ſelon le degré éminent qu'avoient en lui ces deux qualités. Entre toutes les beautés touchantes de ſon éloquence, c'eſt principalement dans la peinture qu'il offre ſouvent de la religion, qu'il eſt admirable. Il s'eſt exprimé ſur ce ſujet avec une perſuaſion ſi impoſante & ſi vive, que cet homme vraiment ſublime dans ſa morale, peut paſſer pour le prédicateur de Dieu dans tous les cultes.

Je me plais comme vous voyez, Monſieur, à réunir tout ce que j'ai pu apprendre de particulier ſur le caractere de Rouſ-

ſeau, & j'ai de la ſatisfaction à me retracer à moi-même tous ſes traits, en les conſignant dans cet écrit.

Quelques perſonnes qui ont eu des liaiſons avec lui, aſſurent qu'il a été plein d'amabilité dans l'âge où cette qualité éclate davantage. Ce point eſt peu important; mais ce qu'on voit clairement par ſes écrits, c'eſt qu'il a été quelque choſe de plus qu'un homme aimable, ſelon notre frivole acception, puiſqu'il étoit né pour être invinciblement aimé: avec cela il eſt impoſſible de ne plaire pas. Il eſt une certaine chaleur de ſentiment qui produit ſur les ames, ce que le ſoleil, qui échauffe tout ce qu'il éclaire, opere ſur le matériel de la nature. De tous les Auteurs connus, Rouſſeau eſt ſans contredit celui qui a été le plus doué de cette chaleur communicative qui s'empare du lecteur, & qui fait qu'on aime avec tant d'intérêt la perſonne de l'Auteur, & qu'elle paroît à tous les yeux auſſi digne d'amour que de gloire.

On aſſure encore que Rouſſeau, fort méditatif par caractere, le devint enſuite de plus en plus par habitude. Les hommes

de cet ordre l'ont toujours été. C'eſt même là un des ſignes par leſquels les têtes penſantes, ſe manifeſtent aux yeux de ceux qui ſavent juger de la nature de ce genre de taciturnité.

C'eſt uniquement dans la ſolitude que ſe forment les fortes impreſſions, & c'eſt de l'ame que naiſſent les grandes penſées: mot admirable du duc de la Rochefoucaut, qui s'applique ſi bien à Rouſſeau, défini tout entier par cette ſeule & belle maxime, que la Rochefoucaut en l'écrivant, ſemble avoir apperçu dans l'avenir le célebre citoyen de Geneve.

Rien ne donne lieu à plus de réflexion que la vérité que je viens de préſenter. En effet au milieu des mouvemens divers de la ſociété, les ſenſations ſe perdent ou s'effacent. Ce n'eſt vraiment que dans le ſilence, dans cette converſation intérieure, lorſque le trouble des objets du dehors ceſſe, que l'homme ſonde ſon ame dans toute ſa profondeur, & qu'il éleve ſon eſprit à toute la hauteur dont il eſt ſuſceptible. Alors dans une pleine paix il goûte les vrais délices de la penſée; il s'inſtruit, & il doute; il devient meilleur, plus

éclairé, & il apprend tout à-la-fois à être modeste. C'est-là sur-tout qu'il peut écouter la voix de Dieu au fond de son cœur, & qu'aussi-tôt la chaleur de ce sentiment intime lui en fait naître l'amour. C'est-là que comme Pythagore, il entend, sans trop d'illusion, l'harmonie de tous les corps célestes ; que descendant de-là sur la terre, il voit tous les êtres végétans, animés & sensibles, unis à son être par quelque rapport, rouler dans le tems & l'espace avec lui, & que considérant enfin son espece, il voit l'humanité entiere rangée autour de ses regards ; cette humanité si touchante dans les enfans, si sublime, si agissante dans l'âge mûr, si respectable & si instructive dans les vieillards. Par-tout ailleurs les objets étrangers s'emparent plus ou moins de son ame & de son esprit. Dans l'étude, dans les écoles, dans le commerce, les facultés peuvent se développer & les lumieres s'accroître ; mais pour bien connoître & pour sentir fortement, il faut toujours rentrer en soi-même, & y considérer les objets à fond & sous toutes les faces : voilà le seul moyen pour aggrandir ses concep-

tions, le seul pour que la force de la pensée acquiere, pour ainsi parler, toute sa latitude. Demandons-le aux hommes du caractere de ceux que je dépeins : ils nous diront tous que ce n'est qu'à la suite de ces momens d'une longue & profonde méditation, que la nature interrogée se montre ; qu'elle révele au génie son confident, ses secrets les plus intimes ; qu'elle lui inspire ces belles images avec lesquelles il la caractérise, ou qu'elle lui manifeste ces heureuses inventions à l'aide desquelles il la découvre aux autres hommes.

L'esprit pour éclater ou pour briller, peut avoir besoin de la société des autres esprits ; mais il ne faut au génie aucun de ces secours pour ses productions. Il a en lui sa fécondité & sa puissance ; il enfante seul, semblable à un volcan qui nourrit & puise en lui tous ses feux, & qui lorsqu'il ne peut plus les contenir, les répand au-dehors avec un éclat & une explosion qui imite encore en cela parfaitement l'enfantement du génie.

Rousseau étoit tellement né pour ce recueillement d'esprit, qu'on le vit chercher toute sa vie la retraite, laquelle il

eut le malheur de voir troubler souvent. Ami de la nature & des grands spectacles qu'elle offre, il préféra constamment le séjour de la campagne à celui des villes, & consacra enfin à ce genre de vie ses jours, trop tôt terminés, dans la société de deux hôtes vertueux qui ont eu l'honneur & le bonheur de consoler ses dernieres années, & qui possedent aujourd'hui dans leur héritage les restes précieux de ce grand homme. Puissent, pour prix de cette action hospitaliere, leurs vertus passer, selon le vœu de Rousseau, dans le cœur de leur fils, & puissent aussi s'y joindre toutes celles de l'homme dont ils ont honoré la vie! Ce bonheur digne d'eux, est le plus grand que des mortels puissent éprouver sur la terre.

Je finis, Monsieur, cette lettre par le dernier trait que j'ai annoncé plus haut.

On a su que Rousseau, dans le déclin de son âge, & voyant arriver son dernier terme, dont la nature avertit toujours ceux qui ne veulent pas être sourds à sa voix, a terminé sa carriere par un écrit dont, comme il dit fort bien, il n'y a point eu & il n'y aura jamais d'exemple.

Cet écrit, dont la curiosité publique sera toujours avide jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite, contient, à en juger par une belle préface qu'on a déjà fait connoître, les mémoires de la vie de Jean-Jaques; non ces sortes de mémoires dont on dispose le contenu sur l'intérêt de ses passions ou sur celui de son amour-propre; mais la confession exacte que Rousseau fait à Dieu même de toute sa vie dans un écrit authentique, scellé de sa foi où il a exposé le bien & le mal de toutes ses actions, sans avoir, suivant ses expressions, rien tû, rien dissimulé, rien pallié.

C'est avec ce livre à la main qu'il se transporte aux pieds de l'Eternel au jour du dernier jugement, & que là comparoissant avec tous les humains, il ose, sous les yeux de l'Etre suprême, se donner d'après sa conscience, le témoignage que nul homme, faisant le même aveu, ne pourra dire avoir été meilleur que lui: déclaration bien haute, bien ferme, bien précise, mais qui, de la part d'un homme tel que Rousseau, authentique pleinement la vérité de son exposé, & le fondement du jugement qu'il porte en conséquence

ſur lui-même. En effet, quand on a comme lui, connu ſi parfaitement le cœur humain & le ſien propre, & qu'on a confeſſé enſuite ſa vie entiere, il faut être un ange pour porter de ſoi devant Dieu un ſemblable témoignage, ou un monſtre pour le produire avec le déſaveu ſecret de ſa conſcience.

Sous ce point de vue, que doit paroître l'entrepriſe d'un pareil livre ? Quelle eſt la créature aſſez grande pour en concevoir ſeulement la penſée ! Quelle eſt celle ſur-tout aſſez courageuſe, aſſez vraie pour l'exécuter de bonne foi ? Quelle eſt celle enfin aſſez pure, pour qu'après une telle confeſſion, il en réſulte, non pas tant un témoignage auſſi glorieux à produire pour ſoi, mais un témoignage auſſi conſolant pour un homme qui craint l'Etre ſuprême, & qui aime ſincérement la vertu ? L'idée d'une pareille entrepriſe fait pâlir de crainte, ou tranſporte d'admiration. Oui, on le répete, il n'y a qu'un homme bien ſupérieur à la nature humaine qui ait pu l'exécuter, ou un être impie qui ait oſé vouloir tromper les hommes, ſans pouvoir croire tromper Dieu-même.

Vertueux Rouſſeau ! on a bientôt porté

ſur toi ſon jugement. Toute ta vie dicte néceſſairement la ſeule opinion qu'on puiſſe adopter ſur un acte ſi eſſentiel de ta part. Oui, homme rare, & peut-être trop peu connu encore, malgré ton grand renom ! tu n'as point eu & tu n'auras point d'imitateurs ; ou ſi tu en as, tu n'auras jamais d'égaux.

Non, ſans doute tu n'as pas voulu mentir au ciel & à la terre dans un écrit ſi ſérieux. Toutes les actions de ta vie cautionnent la foi de cet écrit ; & cet écrit à ſon tour ſanctionne la pureté de ta vie. Ailleurs tu as parlé comme auteur ; tes lumieres & ton génie t'ont inſpiré : ici tu as écrit comme homme, & ta conſcience a tout dicté. Toutes les critiques tombent ; tous les doutes ceſſent. Il faut te croire le plus coupable, le plus dépravé des mortels, ce qui n'eſt pas poſſible, ou te conſidérer comme un homme unique pour la vérité, pour la droiture, pour la ſenſibilité de l'ame ; ce qu'il eſt ſi facile & ſi doux de penſer d'après toi, tes actions & tes ouvrages.

J'oublie dans ce moment les charmes raviſſans de ton génie. C'eſt à cet acte ſublime que je m'arrête ; c'eſt ton ame que

je considere; c'est l'énergie si rare, & tout à la fois si honnête de cette ame que j'admire. C'est dans ton adoration profonde pour l'Etre suprême ; c'est dans cette affection innée pour tous les hommes; c'est dans ta conduite constante envers eux & avec toi-même, que je te trouve supérieur à l'humanité ; & quand je réunis par la pensée ce que l'auteur a écrit avec ce que l'homme a senti, exécuté & pratiqué, c'est alors que rapprochant la gloire éclatante de l'écrivain, du mérite plus parfait encore de la personne, je m'explique, après avoir excusé quelques écarts dans lesquels les hautes lumieres ne servent que trop souvent à faire tomber, je m'explique, dis-je, sans nulle peine le prétendu paradoxe de ta vie & de tes écrits. C'est alors que tu obtiens de moi plus que l'hommage dû au génie, celui du retour le plus tendre en mémoire de l'amour que tu as porté aux hommes, & que mon vœu le plus vif qui s'exauce cha que jour, est que ton nom soit placé parmi le petit nombre des noms précieux que l'estime des hommes se plaît à conserver.

LETTRE D'ENVOI.

J'Ai l'honneur, Monſieur, de vous adreſſer cette lettre concernant Jean-Jaques Rouſſeau, parce que je ne connois perſonne qui apprécie mieux que vous le mérite de cet Auteur, & qui rende en même tems plus de juſtice aux qualités de ſa perſonne. On doit en effet mieux connoître les hommes à meſure qu'on leur reſſemble davantage.

Un peu de loiſir & l'envie de ſatisfaire mon cœur ſur le compte d'un Ecrivain que je regarde comme un des plus beaux génies, & en même tems comme un des hommes les plus vertueux qui aient exiſté, ont ſeuls donné lieu à cette lettre. Je n'ai eu d'autre objet que de ſoulager mon ame, en répandant ſur le papier les ſentimens qui la preſſoient en ſecret, & qu'elle n'a pu contenir plus long-tems. Cependant, je conſentirois abſolument que cette lettre devînt publique, ſi je pouvois croire qu'elle pût ſervir à faire connoître & aimer davantage un homme ſi intéreſſant à conſidérer pour la gloire & le bien de l'humanité. Dans tous les cas, je deſire que l'Auteur de cet écrit ſoit abſolument

inconnu, & vous m'obligerez de ne pas même chercher à le pénétrer.

Recevez ſeulement, Monſieur, cet envoi comme un tribut que j'ai cru devoir à la juſtice plus particuliere que vous rendez à ce grand homme, & agréez en même tems celui de mon tendre attachement.

Je ſuis, &c.



NOTE du Journal Encyclopédique du 15 Novembre 1780, ſur la muſique du Devin du Village.

« L'IDENTITÉ du nom de M. Rouſſeau » de Geneve avec celui de l'Auteur de ce » Journal, a occaſionné une mépriſe dont » on va rendre compte, & qui a contri- » bué à élever des doutes ſur la muſique » du *Devin du Village.* En 1750, M. Pierre » Rouſſeau reçut de Lyon une lettre qui » étoit adreſſée tout ſimplement : *A M.* » *Rouſſeau, Auteur, à Paris.* M. Jean- » Jaques Rouſſeau n'avoit pas encore cette » grande & juſte célébrité dont il a joui » depuis cette époque ; M. Pierre Rouſſeau » avoit déjà donné des pieces à trois théâ- » tres, & il étoit chargé d'un ouvrage pu- » blic : le facteur crut naturellement qu'elle » étoit pour celui-ci, qui en recevoit » beaucoup. Cette lettre étoit conçue à- » peu-près en ces termes : *M. Je vous ai* » *envoyé la muſique du* Devin du Village, » *dont vous ne m'avez pas accuſé la récep-* » *tion : vous m'avez promis d'autres paroles ;* » *je voudrois bien les avoir, parce que je* » *vais paſſer quelque tems à la campagne,*

» *où je travaillerai, quoique ma ſanté ſoit*
» *un peu chancelante.* Cette lettre étoit
» ſignée *Grenet* ou *Garnier*, autant que
» nous pouvons nous le rappeller. Nous
» répondîmes tout de ſuite à ce muſicien,
» que ſans doute il s'étoit trompé dans la
» ſuſcription de ſa lettre, & que nous l'en
» prévenions, afin qu'il s'adreſſât à la per-
» ſonne qu'il avoit en vue. (Obſervons
» que M. *Jean-Jaques Rouſſeau* n'étoit pas
» encore connu, du moins à Paris).
» Comme nous ne pouvions pas préſu-
» mer que cette lettre dût tirer à conſé-
» quence, nous négligeâmes de la garder,
» & elle eut le ſort de tous les papiers
» qu'on croit inutiles, & dont nous étions
» alors ſurchargés. Quand on donna en
» 1753 *le Devin du Village*, nous fîmes
» part de cette anecdote à M. *Duclos*, de
» l'Académie Françoiſe, qui s'étoit déclaré
» ouvertement l'admirateur de cet inter-
» mede; il parut en deſirer quelque preuve.
» N'ayant point retrouvé cette lettre inté-
» reſſante, nous écrivîmes à Lyon, d'où
» l'on nous répondit que le muſicien, dont
» nous demandions des nouvelles, étoit
» mort depuis deux ans. *Le Devin du Vil-*

» *lage* eut le plus grand ſuccès. Les choſes » en reſterent là ; mais ayant eu occaſion » de parler dans notre Journal des ouvra- » ges de M. *Jean-Jaques Rouſſeau*, nous » oſâmes dire que nous doutions qu'il fût » l'Auteur de la muſique de cet intermede ; » &, pour qu'il ne prétendît point l'igno- » rer, nous lui envoyâmes le volume du » Journal dans lequel il en étoit queſtion : » il garda le ſilence le plus profond. Quel- » que tems après, en rendant compte d'au- » tres ouvrages de ce célebre Ecrivain, » nous revînmes à la charge, & nous » nous expliquâmes encore plus claire- » ment que la premiere fois : même atten- » tion pour lui, même ſilence de ſa part. » Nous avons eu depuis occaſion de nous » rencontrer pluſieurs fois, & jamais il ne » nous en a parlé. Pourquoi s'eſt-il tant » élevé contre ce bruit dont nous ſommes » les inſtigateurs, & dans un ouvrage qui » ne devoit paroître qu'après ſa mort ? » Au reſte, il eſt très-poſſible que n'ayant » pas jugé bonne la muſique du Compo- » ſiteur de Lyon, il en ait fait une nou- » velle, qui eſt celle que nous connoiſ- » ſons ; mais auſſi pourquoi les morceaux

» qu'en dernier lieu il a voulu ſubſtituer » aux anciens, ont-ils été trouvés ſi mé» diocres, qu'il a fallu les faire diſparoî» tre à jamais, & en revenir aux premiers? » Nous ſupplions nos lecteurs, ajoute » l'Auteur du Journal, d'obſerver que » nous n'avons pas attendu que la mort » nous privât de cet homme illuſtre, pour » élever un pareil doute, qui ne fait pas » grand'choſe à ſa célébrité, & qui ne » nous empêchera jamais de payer le juſte » tribut d'admiration que nous devons à » ſon éloquence & à ſon génie. Nous au» rions laiſſé en paix ſa cendre, s'il n'a» voit rien dit de ce qui regarde la muſi» que du *Devin du Village* dans la bro» chure dont nous rendons compte ».

LETTRE aux Rédacteurs du Journal de Paris sur la Note précédente.

MESSIEURS,

AUSSI-TÔT après la mort de Jean-Jaques Rousseau, on a imprimé qu'il étoit un artificieux scélérat.

S'il nous a trompés, quel homme devenant son accusateur ne nous seroit pas suspect? Avant de le traiter de fourbe, il faut avoir durant soixante ans, prouvé aux yeux de l'univers, qu'on ne l'est pas soi-même. Quiconque voudra lui contester sa vertu, nous doit de la sienne de bien puissans témoignages; & ceux qui avec un trait de plume veulent flétrir sa réputation, seront forcés d'avouer qu'il n'est personne au monde qui puisse se croire à l'abri d'un attentat si commode.

M. *Pierre Rousseau*, Rédacteur du Journal de Bouillon, semble l'accuser aujourd'hui, non d'artifice, mais d'une sorte d'imposture, & voici sa preuve.

En 1750, il reçut une lettre signée *Grenet* ou *Garnier*, adressée à M. Rousseau, *Auteur à Paris*, conçue *à-peu-près* ainsi:

M. Je vous ai envoyé la musique du Devin du Village, dont vous ne m'avez pas accusé la réception. Vous m'avez promis d'autres paroles ; je voudrois bien les avoir, parce que je vais passer quelque tems à la campagne, où je travaillerai, quoique ma santé soit toujours chancelante.

En 1753 *Jean-Jaques* donne le Devin du Village. M. *Duclos* est instruit du prétendu quiproquo ; *il paroît desirer quelque preuve*, mais la lettre de *Grenet* ou *Garnier* a passé aux papiers inutiles.

On écrit à Lyon. Il résulte de la réponse que le Musicien dont on demande des nouvelles, est mort depuis deux ans.

Par la suite, le Journaliste de Bouillon éleve à ce sujet des doutes ; il les réitere ; il rencontre Jean-Jaques qui garde le plus parfait silence.

Et tout cela paroît tendre à démontrer que Jean-Jaques a volé le *Devin du Village.*

J'ignore parfaitement quel peut être le motif de M. *Pierre Rousseau* dans cette affaire ; j'ignore s'il a existé un *Grenet* ou *Garnier* ; si cet être incertain a écrit la prétendue lettre ; mais supposons tout cela vrai : je puis, ce me semble, opposer

mes doutes à ceux de M. *Pierre Rousseau*, quand il oppose les siens à une possession qui, depuis trente années, n'a encore été contestée que par lui.

Or, Messieurs, il me paroît *douteux* 1°. que vos lecteurs agissent autrement que M. *Duclos*, & qu'ils veuillent juger sans preuve.

2°. Il me paroît *douteux* qu'un *à-peu-près* rende fidellement le sens d'une lettre reçue il y a trente ans ; car, la moindre altération seroit ici très-importante. Si, par exemple, au lieu de lire *d'autres paroles*, on lisoit *des* paroles, le cas deviendroit moins grave.

3°. Il me paroît *douteux* qu'un musicien habitant une ville telle que Lyon, doué d'assez d'intelligence pour composer la musique du Devin, dans la relation qui existe de toute nécessité entre les deux compositeurs du même ouvrage, soit assez inepte pour adresser bêtement sa lettre *à M. Rousseau, Auteur à Paris*. Ce conte puérile est calqué sur une balourdise connue, & depuis long-tems les Parisiens l'ont attribuée à des campagnards.

4°. Si tout autre avoit reçu une lettre

ſi ſinguliérement ſuſcrite, il eût au moins préſumé que la muſique envoyée ſous la même adreſſe, avoit eu le même ſort, & que Jean-Jaques, muſicien de profeſſion, pouvoit très-bien l'avoir refaite après trois ans d'attente inutile ; lui qui a bien fait le Dictionnaire de muſique ſans contredit.

5°. La mort d'un homme ne prouve pas qu'on l'ait volé, au lieu que cette mort arrivée à point nommé, établit un doute violent ſur une lettre égarée ſi mal-à-propos. Pourquoi M. *Grenet* ou *Garnier* n'a-t-il dit mot à perſonne de ſon ouvrage, ni de ſes eſpérances ? Pourquoi n'a-t-il pas laiſſé d'eſquiſſes même imparfaites ? S'il n'avoit été que chargé de faire repréſenter l'opéra, toujours en ſuppoſant la lettre vraie, cette bévue ſeroit cruelle.

6°. M. *Pierre Rouſſeau* éleve à deux repriſes des doutes dans ſon Journal, dont il adreſſe un exemplaire à *Jean-Jaques*.

D'abord, au lieu d'élever ſimplement ſes doutes, il en falloit nettement rapporter la pitoyable cauſe ; enſuite, il n'eſt pas ſûr que l'Auteur d'*Emile* ait pris la peine de lire le Journal de Bouillon.

7°. M. *Pierre Rousseau* a depuis rencontré plusieurs fois Jean-Jaques, lequel a toujours gardé le silence ; & cette indifférence apparemment a choqué M. *Pierre Rousseau*, mais elle n'établit aucune présomption raisonnable contre Jean-Jaques qui a paru s'inquiéter si peu des doutes du Journaliste.

8°. Pourquoi, dit encore celui-ci, réclame-t-il la musique du Devin du Village dans un ouvrage qui ne devoit paroître qu'après sa mort ? Et pourquoi le Journaliste de Bouillon veut-il qu'on ne réclame pas après sa mort ce qu'on s'est attribué toute sa vie ?

9°. Mais, ajoute-t-il, si Jean-Jaques est auteur de la premiere musique du Devin du Village, pourquoi la seconde est-elle si médiocre ?

Je pourrois, à mon tour, demander à M. *Pierre Rousseau* en quoi cette derniere lui a paru si médiocre ; je pourrois lui demander par quelle raison il exige que de deux musiques, faites sur les mêmes paroles, l'une dans le premier feu de la composition poétique, l'autre dans un âge avancé ; l'une dans une obscurité paisible,

l'autre dans les chagrins d'une gloire persécutée ; l'une avec le desir de charmer dans un nouvel art & dans un nouveau genre, l'autre avec la douleur d'avoir trop bien réussi ; pourquoi, dis-je, M. *Pierre Rousseau* voudroit-il exiger que la derniere fût la meilleure ?

Vous témoignez, Messieurs, pour l'admirable Genevois, une si parfaite vénération, que j'ose vous prier de déposer dans votre Journal des réflexions qui ont moins pour objet d'établir en sa faveur une défense surabondante, que de montrer combien ses adversaires sont quelquefois maladroits, & combien leur acharnement est coupable. J'ai l'honneur d'être &c.

Signé le FEBVRE, Auteur du nouveau Solfege.

Fin du cinquieme Volume.

TABLE

DES DIFFÉRENTES PIECES,

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.